

Université de Montréal

*Je suis une voiture ; suivi de L'écriture du fleuve dans la poésie de
Mahigan Lepage et de Pierre Nepveu*

par
Laurence Boisjoli-Morin

Département des littératures de langue française

Directrice : Claire Legendre
Co-directrice : Élisabeth Nardout-Lafarge
Présidente : Marie-Pascale Huglo
Membre du jury : Lucie Bourassa

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de M.A en
littératures de langue française

30 avril 2021

© Laurence Boisjoli-Morin, 2021

Résumé

Je suis une voiture est un recueil de nouvelles qui s'articulent depuis différents lieux du Québec. Le rapport qu'entretient la narratrice —la même pour chaque texte— avec ces différents espaces est réfléchi depuis un point d'ancrage montréalais. L'objectif des textes est moins de décrire les lieux que de les faire ressentir et d'en restituer l'ambiance. Parce qu'ils sont issus du monde sensible, les lieux permettent d'ancrer les textes dans le réel. Le travail de réalisme passe aussi par le personnage de la narratrice qui permet de présenter plusieurs motifs récurrents de la vie humaine : l'amour surtout, l'amitié, mais aussi la perte, la colère, la tristesse... *Je suis une voiture* se présente comme une collection de souvenirs qui se croisent et se mêlent. L'ordre des textes n'est pas chronologique, mais propose un itinéraire où chaque escale est une fenêtre sur une époque de la même vie.

L'essai « *L'écriture du fleuve dans la poésie de Mahigan Lepage et de Pierre Nepveu* » interroge trois recueils de poésie pour répondre à la question : comment écrire le fleuve? De Lepage a été retenu *le fleuve colère* et de Nepveu *La dureté des matières et de l'eau* ainsi que *Romans-fleuves*. Ces textes ont l'avantage d'offrir trois formes poétiques différentes : la fable, les vers et la prose. Dès lors, chacun des poèmes devient une réponse possible à la question. Cet essai s'applique à montrer que, pour écrire le fleuve, il faut reconstituer dans le poème les caractéristiques principales de ce corps hydrographique pour les transposer dans le texte. L'essai en retient principalement deux : l'eau et le mouvement et l'analyse adopte un double point de vue thématique et formel.

Mots-clés : poésie québécoise, Mahigan Lepage, Pierre Nepveu, création littéraire, fleuve.

Abstract

Je suis une voiture is a collection of short stories that take place in different places of Québec. The relation between the narrator —she is the same in every text— and these places is thought with Montreal as a starting point. The objective of the short stories is not so much to describe the places as it is to give a measure of their ambiance. Because they exist in the sensitive world, to mention them anchors the texts in reality. The work of realism also transpires in the character of the narrator, who allows the representation of different motifs of human life: mostly love, but also friendship, loss, anger, sadness... *Je suis une voiture* is also a collection of memories that intersect and sometimes connect. As it is not chronological, the order of the texts presents itself as an itinerary where each stop is an episode of the same life.

The essay, « *L'écriture du fleuve dans la poésie de Mahigan Lepage et de Pierre Nepveu* » examines three collections of poems to answer the question: “how to write a river?” From Lepage was chosen *le fleuve colère* and from Nepveu *La dureté des matières et de l'eau* and *Romans-fleuves*. The texts have the advantage of being written in three different genres: the fable, verses, and prose. Each poem can then become a possible answer to the question. The essay tends to present that to write a river, one must reform its main characteristics and transpose them in the text. Two of them are the main focus of this essay: water and motion and the analysis takes a dual thematic and formal point of view.

Keywords: Quebec poetry, Mahigan Lepage, Pierre Nepveu, creative writing, river

Remerciements

Je remercie ma directrice, Claire Legendre, ainsi que ma codirectrice, Élisabeth Nardout-Lafarge, pour les conseils, les révisions et le soutien, mais aussi pour la liberté qu'elles m'ont accordée dans la réalisation de ce projet.

Je remercie mes parents qui ont cultivé mon indépendance avec bienveillance et me soutiennent dans tous les tourments que je choisis de partager avec eux.

Je remercie également toutes mes amies et tous mes amis. Parfois, j'ai l'impression que sans vous, rien ne serait possible.

Un merci bien particulier à Charlotte, à Julien, à Raphaël et à Catherine.

Tables des matières

RÉSUMÉ	II
ABSTRACT	III
REMERCIEMENTS	IV
JE SUIS UNE VOITURE	1
La gare (Québec, 2018)	2
Le quatre-roues (Ste-Hélène-de-Bagot, 2014)	7
La couleur rouille (Marsoui, 2017)	14
Le Balconville (Verdun, 2015)	21
La fumée tue (Ste-Anne-des-Lacs, 2009)	29
Le mur (Beauceville, 2015)	37
Le méchoui (Kénogami, 2017)	46
Le fleuve (Saint-Ulric, 2018)	54
Le premier but (Villeray, 2019)	57
L'ÉCRITURE DU FLEUVE DANS LA POÉSIE DE MAHIGAN LEPAGE ET DE PIERRE NEPVEU	66
Introduction	67
1 : L'eau	72
Sur le référent	72
Notes sur le Saint-Laurent	73
La thématique de l'eau dans Romans-fleuves	87
La thématique de l'eau dans La dureté des matières et de l'eau	92
2 : Le mouvement	95
Les mouvements de l'homme-fleuve	95
Le fleuve et la marche	102
Conclusion	106
BIBLIOGRAPHIE	109

Partie création

Je suis une voiture

Nouvelles

La gare

Québec, 2018

L'autobus est bondé. Je compte une dizaine d'enfants et leurs petites voix aigües me percent les oreilles alors que nous roulons sur l'autoroute 20. Je regrette ma voiture que j'ai dû laisser à Denis, mon garagiste. J'ai perdu l'habitude de conduire à Montréal et me suis empêtrée dans le petit espace des rues. L'autobus sent le tissu poussiéreux et la neige fondue. L'homme assis à mes côtés utilise le même détergent que moi et ça me fait un effet bizarre, comme si l'on partageait une intimité. Il dort depuis que nous avons traversé le pont Jacques-Cartier. Son visage sans âge est doux et le sommeil a fait disparaître les plis du front que j'ai remarqués quand il s'est installé à ma gauche. Son corps suit les soubresauts de l'autobus et ses mains, courtes et fortes, sont parfois prises de petits spasmes.

J'augmente le volume de mes écouteurs et appuie mon front sur la vitre froide. Les champs enneigés de la Montérégie défilent sous mes yeux fatigués. J'aimerais ouvrir la fenêtre et sentir l'hiver sur mon visage. J'écoute Bran Van 3000 et pense à toutes les choses que je veux dire à Olivier, lorsque j'atteindrai le Bas-du-Fleuve. Je m'endors et me réveille la tête posée sur l'épaule du voisin. Il ne dort plus, mais il m'a laissée faire. Je marmonne des excuses qu'il balaie d'un léger mouvement de la main. Dehors, je vois passer la pancarte qui annonce les secteurs Saint-Nicolas et Saint-Rédempteur de Lévis. Nous sommes presque arrivés. À l'arrière de l'autobus, un enfant hurle.

Comme je n'ai apporté qu'un sac à dos, je n'ai pas de bagages à reprendre dans la soute. J'entre dans la gare d'autobus de Ste-Foy, trouve un banc vide et m'y assois. Puis, j'attends le départ pour Rimouski. Je crains que l'hiver ne provoque des délais anormaux, comme c'est déjà arrivé. Je sors un livre des énormes poches de mon manteau pour me donner contenance. Je tente de lire, mais les mots dansent trop vite. Je prends une gomme à la menthe. Parfois, la salive aide à ma concentration. Je sens l'angoisse prendre toute la place dans ma poitrine. Je suis nerveuse ; je déteste traîner dans les gares.

Je range mon livre. Je suis incapable de me concentrer. J'ai trop chaud dans mon manteau, mais quand je l'enlève j'ai trop froid. Je me tortille sur mon siège. Aucune position n'est

confortable. J'ai mal à la tête, j'ai faim et je pue la sueur. C'est mon corps qui tente de faire fuir l'angoisse.

J'attrape mon sac à dos et je sors sur les quais de la gare. Je ne ferme pas mon manteau et laisse la froideur piquante de février me prendre. Je sors une cigarette, mais ne l'allume pas. Je regarde le château d'eau qui domine tout le stationnement et sur lequel figure le logo de la ville de Ste-Foy. Je l'aime bien, ce château d'eau qui, avec les années, en est venu à signifier les vacances ou à tout le moins, les petits voyages. J'aime plus le château d'eau que je n'aime Ste-Foy. J'allume ma cigarette. Je fixe une mouette qui s'est emparée d'un sandwich. Une fois sa proie avalée, la mouette raille. D'autres mouettes la rejoignent pour profiter du festin et volent au-dessus du stationnement. Je m'éloigne; les oiseaux me font peur.

Je regarde la pancarte qui annonce le quai numéro deux et me rappelle cette scène d'il y a quelques années. Je criais sur le quai. Oli était mortifié que je me permette ce débordement. Il ne crie jamais en public, lui. Enfin, sauf une fois au Vieux-Montréal où il répandait tellement son fiel sur la neige et sur les autres que la police est intervenue. N'empêche, je criais sur le quai. Je voulais le forcer à m'emmener, mais il ne m'a pas laissée entrer dans la voiture et il est parti. Ma cousine est venue me chercher et avec elle, j'ai pleuré longtemps. Penchée sur mes hot-dogs du Valentine, je voulais pleurer encore, mais j'étais tarie. Il ne m'a pas parlé pendant des semaines.

Ma cigarette est terminée et le vent s'est levé. Je remonte la fermeture éclair de mon manteau. Je fais le tour de la gare pour me dégourdir les jambes et pour laisser filer le temps. Sur le chemin des Quatre-Bourgeois, je regarde les voitures qui passent et me demande où elles vont.

J'entre par la porte principale. La gare est maintenant bondée et je suis soudainement épuisée. J'ai envie de m'asseoir, mais tous les sièges sont pris. Je trouve un espace dégagé entre deux des portes menant aux quais. Je m'assois à même le carrelage beige, à ras le mur, la tête appuyée sur la vitre. Je sens la chaleur du calorifère sur ma nuque. Cette sensation me calme. Je regarde en direction du Presse Café : une longue file. J'attendrai un peu avant de manger. Je me concentre sur la chaleur dans mon cou. J'essaie d'appliquer

les principes de méditation pleine conscience, je ferme les yeux et dirige mon souffle aux endroits de mon corps où je ressens des tensions. Je commence par le bout des orteils. Je me concentre sur le souffle. J'essaie de faire disparaître la boule prise dans mon œsophage, ainsi que les bruits ambiants. Les paumes mollement appuyées sur mes cuisses, je suis immobile. Mon esprit dérive et je n'essaie pas de le rattraper. Je marche sur Saint-Denis. C'est l'été. Mon seul souci est de savoir à quelle terrasse j'irai m'asseoir. Je flotte au-dessus du trottoir. Mes pieds effleurent le sol et ça me fait rire. Mon rire est cristallin et rien ne peut l'empêcher d'emplir tout l'espace. Je me rappelle cet exercice où il faut projeter la voix suffisamment pour qu'elle touche le mur. Ici, je n'ai rien à faire et mon rire atteint tout ce à quoi je pense. Je pense aux oreilles d'Oli et j'imagine qu'il arrête ce qu'il fait pour chercher l'origine de ce rire. Je continue à flotter. Les rues perpendiculaires à Saint-Denis sont toutes mes préférées. Mon esprit revient naturellement vers mon corps et je suis fière de moi. Je suis de retour ici. Je respire lentement. Soudain, une main m'agrippe l'épaule et me secoue. Je suis tellement surprise qu'en ouvrant les yeux, je donne une claque au visage qui s'est approché du mien. De celles qu'on donne les doigts bien étalés. Le claqué se prend la joue, confus, marmonne quelque chose par rapport au fait d'avoir simplement voulu vérifier mon état, s'éloigne et me fustige du regard. Je sens plusieurs paires d'yeux sur moi, mais je m'en fiche. Qui touche aux inconnus dans les lieux publics ? Ça lui apprendra. Je n'ai pas de place pour ce remords. J'en ai déjà bien assez. Cette claque me laisse tout de même fébrile. J'essaie de respirer calmement en réfléchissant à comment tenir notre conversation de tout à l'heure, si Oli accepte de me parler.

Oli pleurait sur le quai numéro trois de la gare d'autobus. J'étais presque gênée qu'il se permette cet épanchement. Moi, je ne pleure jamais en public. Enfin, sauf cette fois dans une station du métro de Montréal où je me répandais tellement sur les tuiles orange qu'une dame m'a prise dans ses bras pour me consoler. N'empêche, il pleurait sur le quai. Il ne voulait pas partir sans moi. Moi non plus, je ne voulais pas qu'il parte sans moi. Moi, je considérais que c'était sa faute si on ne pouvait pas partir ensemble. Ce n'était la faute de personne. C'était uniquement une question de temps.

Je sais cette ultime tentative pour le reconquérir pathétique. J'aurais dû attendre que ma voiture soit réparée plutôt que de m'imposer cette cavalcade en autobus. Je n'ai dit à personne que je me rendais à Matane. J'ai réservé dans un hôtel, alors que tous mes amis ont des lits vides dans leurs grandes maisons. Je préfère cacher ma honte entre les draps empesés et anonymes d'une chambre avec vue sur le fleuve.

La première fois où j'ai rejoint Oli à la gare d'autobus de Ste-Foy, c'était un juillet cuisant. Nous n'étions alors qu'amis, mais déjà je l'aimais. Je l'attendais dans le stationnement, tout près du château d'eau. Je me rappelle que je portais une courte robe en acrylique jaune. J'avais pris un coup de soleil la veille et la chaleur de la journée m'accablait. Ma peau déjà brûlante s'est incendiée quand je l'ai vu. Nous allions avec des amis dans le coin de Baie-Saint-Paul pour un quelconque festival. Sur le traversier vers l'Isle-aux-Coudres, à l'abri des regards, nous nous sommes embrassés pour la première fois. La fraîcheur marine caressait ma peau alors que mes lèvres découvraient les siennes. J'ai ressenti une extase jamais égalée depuis. C'était le début de notre histoire d'amour. Je rêvais d'un bonheur tout simple. D'une maison de bois, entourée de fleurs odorantes et de légumes muris par le soleil. Je voyais des soirées qui s'étirent en paroles ou en silence, mais toujours en harmonie. J'étais convaincue d'avoir trouvé ce que je cherchais. J'ai posé en lui mes bagages.

L'amour n'est jamais simple, maintenant je le sais. L'amour nous perce et nous devenons perméables au désespoir.

Mais ce matin-là, je ne savais rien de ça. Je pensais simplement qu'il avait choisi de m'aimer.

Pendant plusieurs années, je suis venue souvent à la gare d'autobus de Ste-Foy, presque toujours pour rejoindre Oli quelque part. Je n'y viens plus depuis que j'ai une voiture, mais ce matin, assise par terre entre les flaques d'eau laissées par les bottes des usagers, je ne sens pas le temps qui a passé. Je l'espère encore, comme chaque fois où j'ai pris l'autobus.

Je ressors sur le quai, le départ pour Rimouski est dans quelques minutes. La moitié des sièges sont encore vides quand le chauffeur recule dans le stationnement. Je m'imagine Oli

à côté de moi. Nous partons vers un lieu encore inconnu, c'est sa cuisse que je sens sous ma main, plutôt que le tissu velouteux du banc. Il n'y pas de bruit, que celui des moteurs et parfois quelques raclements de gorge. Encore quelques heures et je pourrai entendre sa voix. Revoir le chat, peut-être.

Encore quelques heures et l'autoroute 20 deviendra la 132 et Saint-Simon-sur-Mer deviendra le Bic. Derrière le Bic, le fleuve paraîtra de nouveau et ira en s'élargissant. À Ste-Flavie, j'aurai enfin l'impression de rentrer à la maison.

Encore quelques heures.

Je ferme les yeux. Derrière mes paupières closes, je vois déjà la mer. Et son corps.

Sainte-Hélène-de-Bagot, 2014

- Je te l'avais dit qu'on aurait dû garder les enfants pour la soirée. Il était clairement pas d'humeur à les accueillir.
- Sérieux, tu penses que j'ai besoin d'un « j'te l'avais dit » *on top of everything else?*
- Pardon babe, t'as raison. Je suis encore sous le choc c'est tout.

Jeanne rit d'un rire qui signifie que je n'ai pas de raison d'être plus sous le choc qu'elle. Je passe quelques instants à la regarder. Je n'ose pas caresser sa joue pour la rassurer. Elle garde ses yeux pleins d'eau sur la route. L'autoroute 20 est presque vide à cette heure ; les magasins sont fermés depuis une trentaine de minutes. J'ai honte d'avoir si mal géré la situation. La crise d'urticaire est de retour dans son cou, comme chaque fois où elle subit un stress impossible. Je regarde les enfants dans le rétroviseur. Léo est endormi. Sa bouche de bambin toute molle est légèrement entrouverte. Camille est bien réveillée. Elle regarde elle aussi le miroir. Ses grands yeux noirs s'illuminent et sa bouche s'épanouit en sourire quand je lui tire la langue. Elle a commencé à perdre ses dents de lait et il lui manque une palette.

Jeanne prend la sortie 152 vers Ste-Hélène-de-Bagot. Elle garde le regard bien fixé sur l'asphalte que la voiture avale.

- *Should we stop at the place where the clown is king?*
- Non babe, je vais faire quelque chose chez toi, ça va.

Jeanne soupire. Elle parle anglais uniquement pour parler des enfants ou pour parler de choses qu'elle ne veut pas leur dire. Cette classique tactique parentale fait inévitablement réagir Camille.

- Maman ! Arrête de parler le anglais, c'est irrévérencieux.

Jeanne ne peut s'empêcher d'éclater de rire et de se tourner vers moi.

- C'est toi qui lui as appris ce mot-là ?

Je trouve sa question un peu bête ; évidemment que c'est moi qui ai appris ce mot à Camille. Ce n'est pas en visionnant les programmes pour enfants complètement débiles qu'elle va

apprendre un quelconque vocabulaire. Mais comme je sais l'épuisement de Jeanne, comme je sais qu'elle plante les enfants devant la télévision seulement quand elle n'en peut plus, comme je sais que mon attitude d'universitaire condescendante n'est généralement pas la bienvenue, je réponds simplement « oui ».

- Bravo ma Camille. Tu l'as bien utilisé en plus, le mot.
- Merci beaucoup c'est que je fais la pratique.

Je ris aussi. L'atmosphère de la voiture s'est légèrement détendue. Nous arrivons chez Jeanne. La voiture est à peine immobilisée que Camille a déjà défait sa ceinture et essaie d'ouvrir sa porte : « Allez ! Laissez-moi sortir je dois continuer ma très haute tour de blocs ! Allez ! ». Jeanne la somme d'arrêter de crier et Camille lui tire la langue. Je dois toujours faire de grands efforts pour ne pas m'amuser du caractère effronté de la petite. Elle est déjà sa propre personne et cherche constamment à sortir des cadres. Elle est revenue à la maison il y a quelques jours et a demandé à Jeanne pourquoi il fallait « détruire le patriarcat ». Jeanne était quelque peu affolée, non pas des propos de sa fille, mais plutôt que Camille soit déjà en contact avec des gens qui essaient de la politiser. J'ai reçu des messages textes d'angoisse toute la soirée et je me sentais bien impuissante, prise dans mon appartement montréalais. Jeanne sort de la voiture et me demande de m'occuper du petit. Léo se réveille alors que je défais sa ceinture et ses grands yeux bleus globuleux se remplissent d'eau. Je le prends dans mes bras et je l'entends murmurer : « où, Papa ? ». Le pauvre s'est endormi en pensant qu'il se réveillerait dans les bras de son père. Qui peut le blâmer d'être en peine de devoir se contenter des miens. Il laisse quand même aller sa tête sur mon épaule et pousse un très gros sanglot. Je l'embrasse juste derrière l'oreille avant de fermer la portière. Dans la maison, Camille a déjà ouvert la radio et danse, ou saute, sur du Bleu jeans Bleu.

Les enfants dorment enfin. Léo a pleuré pendant une heure à la sortie du bain. Camille était insupportable.

Jeanne range les restes de souper qui traînent encore sur la table. Je rince la vaisselle avant de la mettre dans le lave-vaisselle. Je suis absorbée par les bols de plastique colorés qui flottent dans l'évier. Je plonge mes mains dans l'eau savonneuse et je profite de la tiédeur. Je prends soudainement conscience de l'espace qu'occupe mon corps dans la cuisine. Je sens les os de mes hanches qui s'appuient sur le comptoir. J'ai envoyé de l'eau un peu

partout et mon pantalon est mouillé. Je regarde par la fenêtre le jour qui se couche. De l'autre côté de la clôture qui ceint le terrain de Jeanne, il y a une maison qui ressemble beaucoup à la sienne. Les mains toujours immergées dans l'eau de vaisselle, je fixe le revêtement beige, pareil à celui de la maison de Jeanne. De ce revêtement qui s'appelle ici du *clabord*. Je n'ai appris que très récemment que c'est une déformation de *clapped board*. La nuit, quand il fait vent, le *clabord* craque et m'empêche de dormir. Quand il fait jour, le vent doit avoir le même effet, mais je n'y prête jamais attention.

- À quoi tu penses mon cœur ?

Jeanne a glissé ses bras autour de ma taille et pose sa tête dans mon dos. Je sens son souffle sur ma peau. Il fait chaud aujourd'hui et je porte une très légère camisole. Jeanne profite de toute cette peau exposée pour caresser mes bras. Elle glisse ensuite ses mains sur mon ventre et effleure doucement mon soutien-gorge. Un frisson me parcourt. Je ferme les yeux et je balance ma tête vers l'arrière, sur son épaule. Elle arrête le mouvement de ses mains et m'embrasse la joue, presque chastement. J'ouvre les yeux. Mes mains trempent encore dans l'eau. Je les retire et les secoue légèrement au-dessus de l'évier. Jeanne enlève ses mains de mon chandail et détache son corps du mien.

- Je vais aller prendre une douche.

J'attends le « tu viens ? », mais elle ne l'ajoute pas. Je continue de rincer la vaisselle. Je regarde de nouveau par la fenêtre. Il fait maintenant presque nuit. Il ne reste qu'une mince barre orange à l'horizon. Je m'installe dans le salon et entreprends de choisir un film. Jeanne prend une très longue douche, mais vient finalement me rejoindre sur le divan. Elle se love sur moi et appuie sa tête sur ma poitrine. Elle n'a pas lavé ses cheveux, mais la douche les a rendus humides. J'appuie ma bouche sur le dessus de sa tête et sens la chaleur de son crâne. Je caresse doucement sa joue, puis son cou. J'y sens les marques de l'urticaire. Je suis obsédée par son odeur. Quand elle vient chez moi, je lui donne toujours le même oreiller. Une fois qu'elle quitte l'appartement, je ne le touche plus que pour le respirer. Parfois, l'odeur reste pendant plusieurs jours. J'en profite alors pour coucher mon visage sur la taie quelques minutes, pour sentir Jeanne bien près de moi.

Le film est mauvais. Je bâille. Je propose d'aller se coucher.

Jeanne se déshabille lentement. J'observe son corps maigre et les cicatrices qu'elle a sous les seins. Très tôt dans notre relation elle m'a expliqué qu'elle avait toujours trouvé difficile de porter de gros seins sur son petit corps. Elle a décidé de se faire opérer. Elle m'a dit que ça fait mal, après.

Jeanne détache ses très longs cheveux et enfle un t-shirt ample. Je dors toujours complètement nue, mais Jeanne préfère une petite barrière de coton entre sa peau et les draps. Je l'accueille dans mes bras et je l'embrasse doucement. Elle s'endort très vite. De mon côté, c'est beaucoup plus long. Je fixe le rayon de lune qui entre par la fenêtre et illumine doucement le plafond. Je tiens le frêle corps de Jeanne entre mes bras. Je sens sa respiration se stabiliser et son tronc perdre de la raideur. Je repense à la scène de l'après-midi. J'aimerais que son ex sorte complètement de sa vie, qu'il nous fiche la paix. Mais Jeanne dit tout le temps combien il aime ses enfants et qu'elle ne voudrait jamais les séparer complètement. Qu'il est en réaction parce qu'elle l'a laissé pour une femme. Dans le rayon de lune émerge le visage de cette femme qui a chamboulé Jeanne dans tout ce qu'elle avait bâti. Elle m'a raconté la grande maison à Saint-Simon, la terre à bois, les voitures assorties, le mariage dans le Sud et les deux enfants. Enfin, les deux enfants elle n'a pas eu à me les raconter. Elle m'a raconté que cette femme était dans sa vie depuis longtemps et que depuis longtemps elle l'aimait. Elle m'a raconté qu'elle ne pensait pas qu'elle pourrait sortir du cadre dans lequel toute sa famille et toute son éducation l'avaient mise. Elle m'a raconté son histoire qui est aussi l'histoire de bien d'autres. Elle m'a raconté le matin où elle a su qu'elle ne pourrait plus se battre très longtemps contre le profond désir qu'elle avait de cette femme. Elle m'a raconté son vertige. Elle m'a raconté leur premier baiser et même leur première nuit. Elle m'a tout raconté. Je connais tous les plis de leur histoire d'amour. Je connais sa peine. Je connais sa grande détresse parce qu'elle la sait avec une autre. Je connais le désarroi qu'elle éprouve parce qu'elle a brisé sa famille pour quelque chose qui est mort. Je connais tout ce que Jeanne sait de cette femme. C'est beaucoup de choses. Je crois que Jeanne l'aimera toujours. Je crois qu'à chaque fois qu'elle m'embrasse, une petite partie d'elle imagine que c'est l'autre. Je ne crois pas que Jeanne soit amoureuse de moi, mais je sais que je suis amoureuse d'elle. Je viens ici, dans cette toute petite ville à l'extrémité est de la Montérégie, pour être amoureuse d'elle. Je m'exerce au travail de

belle-mère. Je travaille sur le terrain de la maison en *clabord*. J'oublie mes amis restés à Montréal. Je sais que cette situation est temporaire. Jeanne est sur le point d'exploser, les coutures qui la maintiennent en un seul morceau sont tellement tendues qu'elles ne peuvent que bientôt fendre.

Le lendemain, nous laissons les enfants chez la mère de Jeanne. Elle m'amène faire du quatre-roues. Mon père vient d'une zone agricole et forestière ; j'ai été initiée très jeune à ce véhicule. Quand j'étais adolescente, j'ai failli nous tuer ma cousine et moi en fonçant dans un pylône électrique et depuis, je refuse d'en conduire un. J'ai accepté quelques fois d'y embarquer avec mon oncle Pierre et c'est le seul avec qui je fais une exception. Jeanne m'a convaincue de remonter sur un quatre-roues. J'ai accepté, comme j'ai accepté de chanter au karaoké pour elle, le soir de notre rencontre. Je n'aurais jamais cru que je parviendrais à séduire une femme en chantant *J'irai où tu iras* de Céline Dion dans un bar de drag queens de la rue Ste-Catherine.

J'ai la chienne en enfourchant le quatre-roues. Jeanne me donne toutes les consignes de base, que je connais déjà, mais que mon cerveau ne parvient pas à convoquer. J'ai mis un casque, même si Jeanne rit un peu de moi. J'ai enfilé un coupe-vent par-dessus mon t-shirt de coton léger et je sue à grosses gouttes. Pour m'encourager, Jeanne me serre fortement la cuisse avant de se diriger vers son quatre-roues.

Elle s'engage sur le chemin. Je secoue la tête pour évacuer ma terreur. Je pousse un cri, mon cri de combat pour me donner la force d'appuyer sur le bras de démarrage. La machine avance. Je garde mes bras raides, trop raides, agrippés fortement au guidon. J'avance dans le chemin de terre. Jeanne sait ce qu'elle fait ; elle m'a emmenée dans une route bien droite, où j'aurai peu de travail à faire pour garder le véhicule dans la bonne direction. Nous traversons un champ de blé, paysage habituel de cette région agricole. Je ne m'habituerai cependant jamais à cette beauté. La chaleur de septembre a chauffé les plantes. Ça sent le matin d'été. Ça sent les flocons d'avoine, avant qu'ils ne soient transformés en gruau. Chez moi, j'ai toujours un grand pot Mason rempli de flocons d'avoine qui sentent le lait et le sucre. Leur odeur me rassure. Je ferme un tout petit instant les yeux pour mieux sentir le paysage. Le vent est chaud. Le quatre-roues avance entre l'armée de soldats de blé. Ce sont des soldats lestes et mobiles, qui dansent doucement au rythme des courants d'air. Ils chantent une lente chanson, tout en délicatesse et en souffle. Plus nous avançons dans le

champ, plus il y a d'arbres dans l'arrière-plan. Mes bras se sont déraidis. Il me semble avoir moins peur. Je regarde tantôt la forêt, tantôt le chemin. Les longs cheveux blonds de Jeanne volent autour d'elle. Ils sont de la même couleur que la terre de la route. Elle se fond complètement dans le paysage : ses vêtements et le quatre-roues sont aussi de la même teinte. Je regarde ses cheveux qui lui créent comme une auréole autour de la tête, semblable à celle des noyées qui descendent lentement vers les bas-fonds. Le quatre-roues de Jeanne vole par moments, quand il rencontre les petites dénivellations du terrain accidenté. À chaque soubresaut, le corps de Jeanne reste immobile dans l'ascension, mais ses cheveux volent un peu plus haut. La masse blonde est la seule mobilité.

Quand nous entrons dans la forêt, le vent est plus frais et les cheveux de Jeanne m'apparaissent moins brillants. L'image de Jeanne qui flotte dans une masse d'eau n'est pas encore complètement disparue de mon esprit. Je la préfère à celle où elle fonce dans un arbre et où le quatre-roues bascule sur son corps. J'imagine la machine de métal brûlant qui broie sa peau de nacre, puis ses muscles, puis ses os. Je l'imagine qui râle pendant que le sang coule rapidement de toutes ses blessures. J'imagine Jeanne aplatie par la machine. Et je m'imagine, moi, debout dans le sentier, immobile.

Je suis dans le sentier et je la regarde mourir.

Mais Jeanne manie habilement le quatre-roues. Elle dévie à peine de sa course droite. Après une trentaine de minutes, nous arrivons à un très petit lac.

Je suis soulagée de descendre du véhicule. J'ai serré si fort la selle que je ressens une vive douleur à l'intérieur des cuisses. Mes jambes tremblent légèrement, un peu comme en bateau.

- Jeanne, je ne savais pas qu'il y avait un lac aussi près de chez toi.
- Chut ! Tant qu'on ne le dit pas à voix haute, il n'existe pas vraiment.

Je me demande si elle réalise la portée de ce qu'elle vient de dire. Nous nous assoyons au bord du lac. Je réalise qu'il est presque parfaitement rond. Je regarde le ciel au-dessus : parfaitement bleu. Je pense à tous ces ciels parfaitement bleus que j'ai pu voir et je me dis que j'aimerais bien les cataloguer. Je m'imagine un immense album photos rempli de clichés qui au premier coup d'œil, apparaissent identiques. Aux abords du petit lac avec Jeanne, le ciel est bleu, mais il est surtout parfaitement rond. Le ciel est une boucle.

J'enlève mon manteau. Jeanne fait de même. Je sens la chaleur de son bras sur le mien. Une légère sueur recouvre son épiderme. Je me penche vers elle et je lui embrasse le cou. J'y hume une vague senteur de patchouli et j'y goutte le sel de l'effort. Je la mords légèrement et elle gémit. En quelques mouvements je la déshabille et je suis nue aussi. Elle me couche sur le dos et s'assoit sur mon bassin. Elle m'embrasse de plus en plus féroce et je sens ses longs cheveux sur mon ventre et sur mes seins. Ses mains se promènent partout sur mon corps. Je gratte la terre avec mes ongles. Je sens l'excitation monter de plus en plus. Le sol, avec ses petites roches et ses brindilles, me fend le dos. Elle dirige sa main sur mon sexe.

En quelques minutes, je jouis.

Elle est encore sur moi. Je glisse mes mains vers son visage en frôlant son ventre, puis sa poitrine. Je l'attire à moi pour l'embrasser. Son dos est mouillé par l'effort. Sa maigreur me laisse deviner chaque vertèbre de sa colonne vertébrale. Elle écarte ma main quand je m'approche de ses cuisses. Elle se retire de sur mon bassin, puis s'assoit en tailleur. Si c'était la première fois qu'elle refusait que je la fasse jouir, je n'en penserais rien.

Je reste étendue quelques instants. Je suis mal à l'aise. Ma nudité en spectacle pour une nature qui n'en a rien à faire. Je m'assois aussi. Je regarde le ciel. Je sens que Jeanne et moi faisons notre dernier tour de piste.

Je la regarde. Son nez aquilin se découpe sur le fond forestier, presque insolent. Ses yeux, verts et limpides, sont immobiles.

- Quand est-ce que tu vas me quitter ?

Elle se tourne vers moi. Ses yeux prennent un regard d'abord sévère puis profondément triste. Elle pose doucement sa main en petit panier sur ma joue, qui y entre parfaitement. Je m'y laisse légèrement aller.

- Bientôt.

Le soir, dans mon appartement, je regarde mon dos nu dans le miroir. Il est complètement couvert de petites égratignures.

La couleur rouille

Marsoui, 2017

Les week-ends en camping sauvage me manquent. Je préfère les nuits sous la tente et malgré le confort de notre roulotte, j'y passe toujours des nuits agitées. Je m'imagine que le système de chauffage va nous asphyxier et me demande combien de temps il faudrait pour que quelqu'un découvre nos cadavres, lentement gelés par le mois d'avril des Appalaches. Cette nuit je n'ai dormi que quelques heures, d'un sommeil peu profond et me suis réveillée à l'aube, en panique, après un rêve où je courais en forêt, fuyant le chasseur qui me traquait.

Je regarde le jour qui se lève sur les montagnes. Malgré mes multiples paires de bas, j'ai les pieds glacés. Ce n'est pas un climat pour l'immobilité, mais je ne bouge pas et reste dans la contemplation de ce nouveau dimanche forestier. Une corneille craille et je regarde son corps noir et brillant passer d'un arbre à l'autre. J'ai le nez qui coule ; j'aurais dû mettre un foulard. Je ne retourne à la roulotte qu'une fois le jour bien installé. Je frappe mes bottes sur le marchepied pour en décoller la neige, mais je salis quand même le plancher et une petite mare d'eau se forme autour de moi.

Oli dort encore, mais je ne m'empêche pas de faire du café, dans l'espoir que l'odeur et le bruit le réveillent. Je me sens trop loin de lui quand il dort. Je n'enlève pas mon manteau, le temps que la chaleur reprenne le dessus. La cafetière italienne fait son travail.

Le bruit des bouillonnements m'indique que c'est prêt. J'attrape la mitaine de four à thématique festive. On y voit le père et la mère Noël tranquillement assis auprès du feu. J'aime imaginer qu'ils sont dans un creux de vague, entre deux saisons des fêtes. Je verse le café dans une tasse de métal émaillée et je regrette qu'Oli ne se soit pas éveillé. Je cherche mon foulard et le jette sur mes épaules, puis je sors de la roulotte. J'oublie de retenir la porte qui se ferme lourdement. J'entends Oli grogner. La neige d'avril craque sous mes bottes.

Alors que j'emprunte le chemin, je me rappelle la première fois où nous sommes venus ici, en plein mois de novembre. L'hiver avait commencé à poindre à Matane, mais ici, il était

bien installé. Le chemin de bois pour se rendre au terrain n'avait pas encore été retapé par la municipalité et il fallait zigzaguer entre les monticules de neige et les trous. C'était tellement cahoteux que nous avons parcouru en une heure un trajet qui prend normalement quinze minutes. En sortant de la voiture, j'ai réalisé que nous étions seuls au milieu des Appalaches. La forêt était moins feuillue, plus aride. Les arbres ici—enfin ceux qui ne sont pas conifères—sont minuscules et je les voyais pour la première fois. Prise d'un doux vertige, je me sentais à la fois en sécurité et observée par une force que je ne parvenais pas à identifier. Ce grand espace de pentes et de roches, nous avions tout le loisir de le parcourir.

Le café fume presque autant que ma bouche. Je marche rapidement en faisant attention de ne rien renverser. Je suis le sentier principal, puis je tourne à droite pour rejoindre le lac encore enneigé. Sur la surface d'un blanc immaculé apparaissent quelques trous plus foncés qui indiquent l'arrivée du dégel. J'avale mon café déjà tiède et prends une grosse roche que je lance sur le lac, dans l'espoir d'en percer la surface. Elle retombe en faisant un bruit sourd. Ça ne m'étonne pas. Même en juin, il reste encore souvent de la neige ici.

Je me couche au bord du lac pour regarder le ciel. Les oiseaux défilent sous mes yeux et je me demande où ils vont. Je m'endors, mais le craquement d'une branche me réveille bien vite. Mon corps et mes cheveux ont eu le temps de geler et je me tourne en direction du bruit. Une jeune biche me regarde en mastiquant. Le beige de mon manteau a dû empêcher qu'elle ne me remarque dans son paysage. J'essaie de ne pas bouger pour pouvoir l'observer plus longuement. Mon regard croise le sien et nous restons longtemps absorbés l'une par l'autre. Un fin frimas recouvre tout son corps. Une fumée blanche et épaisse s'échappe de ses naseaux qui se dilatent à chaque inspiration. Ses jambes frêles ne tremblent pas ; elle est plus habituée que moi à cette température. Elle déglutit et j'imagine le mélange d'herbes et de boue qui descend dans son œsophage. Mon ventre gargouille. J'esquisse un mouvement qui effraie la biche et elle fuit dans le sous-bois. J'ai à peine le temps de voir ses oreilles frémir et de deviner les taches blanches sur sa croupe qu'elle est déjà partie. Au-dessus du lac, la lumière du soleil traverse les nuages et éclaire la neige qui devient plus brillante, plus scintillante.

Je prends mon temps pour parcourir le chemin en sens inverse ; j'effleure toutes les plantes. Alors que j'aperçois la pile d'arbres qu'il faudra débiter aujourd'hui, j'entends Oli qui

siffle. Le travail de la journée m'accable déjà. La petite sieste au bord du lac n'a pas compensé ma courte nuit.

- T'étais où ?
- J'étais au lac! J'ai vu une biche. Elle s'appelle Ginette.
- Eh ben. C'est elle qui te l'a dit ?
- Pff. Elle n'a pas eu besoin de me le dire pour que je le sache.

Oli secoue lentement la tête de droite à gauche, roule des yeux et pousse un petit soupir court et sec comme chaque fois où il me trouve légèrement irritante.

J'ai envie d'une cigarette. Je n'ai pas le temps de l'allumer qu'Oli l'enlève de ma bouche pour m'embrasser.

- Bonjour.
- Bonjour mon chéri. Laisse-moi fumer maintenant.

Il me rend ma cigarette et l'allume d'une main experte avec son petit Bic rose. Je m'assois sur la chaise de camp de chasse : une rondelle d'arbre dans laquelle Oli a fiché quatre branches. Je fume mollement et il commence à sortir les outils nécessaires à la journée. Je pense à tout le travail qui m'attend à Matane. C'est bien, les week-ends ici, je peux retrouver la lenteur salvatrice de la vie près du fleuve, que mon emploi me fait souvent oublier. Je suis ici comme dans une parenthèse. Entre deux boucliers où rien ne peut m'atteindre. Je n'ai pas de décision à prendre ici, pas de compte à rendre. Personne ne me regarde ou bien n'attend quoi ce soit de moi. Je suis ici, c'est tout. Je peux oublier que mon bureau de Matane est essentiellement le même que celui de Montréal que je me suis fait un bonheur de quitter.

Il n'y a qu'Oli, ici, qui fasse onduler mes émotions. À cet instant précis, son regard sur moi est lourd et je comprends qu'il est l'heure de travailler.

Je m'étire pendant qu'il agrippe la scie à chaîne. Il s'attèle à la tâche et déjà le bran de scie virevolte dans tous les sens. Sans lunettes de protection, il doit plisser les yeux pour que les copeaux n'y entrent pas. Le beige doré de la sciure s'accroche à sa barbe noire et il devient presque blond. Ses avant-bras, nus entre ses gants de travail et son chandail à manches longues remontées jusqu'au coude, n'ont rien perdu du bronzage de l'an passé. L'effort fait reluire sa peau et gonfle ses veines. J'imagine l'effet qu'elles auraient sous

mes doigts—gonflées et saillantes. Sa silhouette se découpe sur le fond de conifères et de neige. Son bassin fait des allers-retours, suit les mouvements de ses bras. Sa bouche est pincée et il ne sifflote plus. Toute sa présence est concentrée sur le moment qu'il vit. Je voudrais le photographier. Je me détourne d'Oli, pour m'éviter le spectacle que je redoute : celui où une éclisse de bois entre dans son œil et l'éborgne.

J'attrape ma hache et je débite du bois pendant des heures. Je ne m'arrête que pour placer les bûches en cordes que je ne compte même pas. Je m'imagine que je dois en monter assez pour qu'elles deviennent une palissade.

La scie à chaîne vrombit plus loin dans la forêt, Oli continue son travail, mais moi je n'en peux plus.

Je prends appui sur le bois fraîchement cordé et attrape une bûche pour humer la sève de l'épinette, sans doute l'odeur que je préfère. L'angoisse arrive tout d'un coup. La forêt devient étroite et je me demande ce que je suis venue faire ici, dans l'arrière-pays gaspésien.

Pour qui est-ce que j'ai coupé tout ce bois ? Une peur sourde naît dans mon estomac. Et si toutes ces rencontres avec les épinettes servaient uniquement à bâtir les rêves d'Oli. À quoi servent toutes ces palissades que je bâtis dans mes fantasmes ? Et si c'était de lui, qu'il me fallait me protéger. Ces arbres, que je débite pour nous chauffer, ici, je n'en profiterai peut-être jamais. Ce terrain, ce grand espace, il n'est qu'à lui finalement, il m'y accepte, mais pour combien de temps. Dans ce pays d'hiver sans fin, il faut en couper des bûches pour ne pas mourir de froid.

Je jette un coup d'œil à notre installation pour me ramener à l'instant présent, pour me rappeler que je suis bien ici, avec lui.

J'essaie de me débarrasser de cette impression que je devrai bientôt refaire mes bagages, prendre ma voiture et partir. J'essaie d'éloigner mon esprit des scénarios catastrophes qu'il écrit sans cesse, mais je songe à notre dernière dispute.

Nous étions au bord du fleuve et le temps était si clair que l'on pouvait voir la Côte-Nord. Oli a entrepris de me reprocher notre dernière soirée à la Fabrique. Je fixais l'horizon et le calme du Saint-Laurent et il me disait qu'encore une fois, j'avais été trop centrée sur moi

et que je ne lui avais pas laissé assez de place pour parler. J'ai essayé de convoquer les souvenirs de cette soirée, mais je ne voyais que les verres de bière vides accumulés sur la table et les amis et les cris et les rires. Il a commencé à crier que je rejetais ses angoisses et sa tristesse. Je n'osais pas me tourner vers lui et je maintenais mon visage dirigé vers l'eau, mais la peur est montée en moi et j'essayais de comprendre ce qu'il me disait. Je l'ai entendu dire que j'étais inadéquate et la peur s'est transformée en puissante colère et j'ai serré les dents et les poings, mais je ne voulais rien dire. J'ai essayé de parler pourtant, parce qu'il me secouait l'épaule et le bras et que je voulais qu'il arrête. J'ai essayé de lui expliquer que jamais je ne voulais rejeter quoi que ce soit de sa personne, qu'il se trompait. Oli continuait de crier et il accumulait les exemples de mes fautes, de toutes les fois où j'avais mal agi et de toutes les fois où je ne comprenais rien. J'étais un bourreau. C'est le mot exact qu'il utilisé. Mon corps a refusé ce titre et ma colère voulait me défendre, mais la peur de le perdre a gagné. Sur le bord du fleuve, ce jour-là, je me suis mise à pleurer et je suis tombée à genoux dans la neige. Je me savais complètement ridicule ; à genoux en habit de neige à implorer un homme pour qu'il me donne l'absolution. J'avais honte. Je n'avais pas honte des comportements qu'il me reprochait. J'avais honte de me livrer à cet acte étrange de contrition. J'avais honte de pleurer pour qu'on ne m'abandonne pas. Je me suis humiliée, je me suis repentie, je me suis flagellée pour lui. Je n'osais pas le regarder parce qu'il aurait vu ma rage. Je l'ai cachée dans mes mitaines, mouillées par la morve et les pleurs.

J'avais envie de le frapper, mais à la place j'ai demandé une nouvelle fois pardon. Je n'ai été apaisée qu'une fois qu'il m'a relevée pour me dire : « Je voulais juste que tu saches comment je me sens, quand tu me fais ça. » J'ai vu dans ses yeux qu'il était fier de son effet et qu'il affectait de maintenir sur son visage un air de dégoût profond. Comme si ma personne le révulsait. Mon humiliation avait éloigné l'abandon pour un temps.

Mon esprit si difficile à brider a peut-être raison de douter, de se préparer. Nos disputes sont de plus en plus fréquentes, de plus en plus violentes, de plus en plus brisantes. Chaque jour pourtant, j'aime Oli autant que la veille, jamais moins, parfois plus. Nous essayons vigoureusement de régler nos problèmes. Nous essayons de dire ce qu'il faut dire pour ne plus avoir à dire les choses qu'on ne veut pas avoir à dire. Nous sommes dans une bonne

passé depuis quelques semaines, mais notre équilibre demeure précaire. Quand je parviens à maintenir mon angoisse à un état latent, elle est tolérable et je suis presque contentée. Mais je crains de plus en plus ses réactions, qui sont complètement imprévisibles. Je demeure convaincue qu'il m'aime, mais je pense souvent qu'il m'aime mal.

Je fixe la voiture immobile et je chasse le froid de mon corps. Je l'entends approcher. Je veux me lever, mais j'en suis incapable. J'ai peur. J'ai peur de lui.

- T'as fini ?
- Oui, je suis fatiguée.
- Il reste pas beaucoup de temps de lumière de toute façon.
- C'est ça ouais.
- J'ai décidé qu'on restait pas coucher ici ce soir.
- Pourquoi ?
- Parce que moi aussi, je suis fatigué.

Je suis soulagée de partir. La forêt devient un territoire hostile et le mouvement des arbres se referme sur moi. J'ai besoin de quitter ce lieu, même si c'est pour retrouver mon bureau. Et le chat.

Oli m'aide à me lever et je me colle à sa poitrine. Je place mon visage à la base de son cou et je le respire. Je me convaincs que je n'ai pas de raison d'avoir peur, qu'il m'aime, qu'il m'aimera toujours. Sa main posée sur ma nuque exerce une légère pression. Je me convaincs que c'est son corps ma palissade. Il se dégage de l'étreinte et le froid reprend son emprise sur ma peau.

Les bagages se font rapidement. Nous sommes habitués à n'apporter que l'essentiel, qui, ici, est toujours le même. Oli prend le volant même si j'insiste pour le faire ; j'aurais eu besoin de me concentrer sur quelque chose. La route pour descendre vers Marsoui est trop dangereuse pour se laisser aller à une quelconque distraction. Le soleil est déjà bas dans le ciel. J'ouvre la radio pour écouter les nouvelles, mais l'animateur parle sans que je l'entende. Je garde mon regard fixé sur le chemin de terre. Oli navigue entre les trous qui doivent être remplis par la municipalité. Je suis crispée pour lui. La descente de la montagne nous fait gagner quelques degrés. Je ne me détends que lorsque la route passe de la terre battue à l'asphalte. Nous arrivons finalement à l'embranchement de la 132. Le

jour qui se couche sur le Saint-Laurent est sublime. Les derniers rayons font briller les verres des lunettes d'Oli alors que la noirceur envahit l'habitacle de la voiture. Les vagues du fleuve me ramènent à notre dispute et je me revois à genoux sur la plage. Je ferme les yeux pour mieux respirer et me répète : il m'aimera toujours, il m'aimera toujours, il m'aimera toujours...

Tomorrow never comes until it's too late.

DJ Shadow

Je m'enfile des shooters de tequila et dehors, l'ombre de la nuit a presque recouvert tout le quartier. Après avoir recueilli les dernières gouttes d'alcool sur le bout de ma langue, je pose le verre sur mon œil et le tiens comme une longue-vue. L'épaisseur du verre déforme le visage du barman, que je connais pourtant si bien. J'éprouve une sensation de délirium que je ne peux pas uniquement attribuer à mon état d'ébriété plutôt avancé. Je garde le shooter bien appuyé sur mon œil et je prends soin de fermer l'autre pour ne pas ruiner l'effet. J'observe la scène qui m'entoure. Martin le barman essuie des verres. Je devine son sourire. Je tourne légèrement la tête et je vois qu'il parle avec une fille aux cheveux longs. Voilà qui explique le sourire de Martin qui rit maintenant à gorge déployée. Il aime beaucoup les filles. Ça ne m'amuse plus beaucoup de voir Martin draguer. Il pose toujours les mêmes gestes alors je les anticipe, sans pourtant leur porter d'intérêt. Même ses intonations sont devenues pour moi prévisibles.

Je me tortille sur mon tabouret. Il semble que quelque chose se soit logé dans mon jean et gratte désagréablement ma cuisse. La sensation finit par s'estomper à force de déplacements de bassin. Je reprends mon observation.

Les visages sont flous. L'écran de télévision diffuse la dernière défaite du Canadien. J'essaie de faire taire le bourdonnement de la place et de concentrer toute mon attention sur mon petit œil myope. Je tourne rapidement la tête, attirée par le mouvement de la porte d'entrée qui s'ouvre pour laisser entrer un grand garçon efflanqué. L'accompagnent une bourrasque et des flocons qui virevoltent. On ne s'attend pas à moins, ici, quand quelqu'un sort de l'hiver et entre quelque part. Le grand garçon enlève sa tuque et son foulard. Il porte ses mains à sa bouche et les réchauffe en soufflant dessus. Je le fixe toujours. Il me fixe aussi. Il continue son chemin dans le bar, réduisant peu à peu la distance entre nous. Il est maintenant près de moi. Je sens enfin son odeur : neige, cigarette, vétiver. Il sourit aussi bêtement que Martin.

- Mais qu'est-ce que tu fous ?
- Ben là Antoine, je zieute. Ça me paraît évident.

J'ai toujours le verre collé à l'œil, ma main gauche le tenant fermement. J'ouvre mon œil droit. Antoine s'approche de mon visage et m'embrasse la joue. Ses lèvres sont douces et l'odeur de tabac grillé qui se dégage de son manteau me plonge dans un état proche de l'extase. Je retire le verre de mon œil. J'ai envie de l'embrasser à pleine bouche. La tequila y est certainement pour quelque chose. Je retiens mon désir. Il s'assoit à côté de moi. Son genou m'effleure pendant qu'il enlève son manteau. Je pose ma main sur son bras pour lui signifier que je suis contente de le voir. Je sens sous ma paume qu'il a eu chaud. *Sweat baby, sweat.*

Martin m'apporte un gin soda que je n'ai pas demandé. Il sait toujours quand j'ai soif. Je passe ma main sur la surface lustrée du bar. Je regarde le tapis de caoutchouc à l'effigie Corona placé sous les fûts. Une toute petite quantité d'eau s'y est amassée. Cette flote m'absorbe. Je reste consciente de la présence de mon ami dans mon angle mort. À tous moments, je le trouve d'une beauté exquise. Je me rappelle notre première longue balade en voiture. Il conduisait. Je ne me rappelle plus pourquoi d'ailleurs. En route vers le mont Mansfield, assise côté passager, j'ai pu observer son visage en détail sans qu'il y paraisse. Je hochais la tête au rythme de la musique. J'avais préparé une liste de lecture spécialement pour l'occasion en laissant de côté presque tous mes coups de cœur pop du moment. J'ai cette idée que les choix musicaux d'une personne en disent beaucoup sur sa personnalité. Alors, quand je connais mal quelqu'un, je montre seulement une partie de mes goûts, ceux que je sais identifier comme assez cool. Je n'étais pas prête à présenter celle en moi qui écoute Katy Perry et danse dans la cuisine. C'est pourtant celle que je préfère. J'essaie simplement de gommer ce qui m'apparaît comme des fissures.

Pour cette escapade au Vermont, j'avais choisi la liste de lecture « rap américain obscur des années 90 » et ça plaisait à Antoine. J'étais plutôt fière de mon coup. Je dodelinais de la tête pendant qu'il conduisait et j'alternais entre l'observation de la forêt dense et celle de sa barbe clairsemée.

Je ne fais pas de randonnée avec n'importe qui. Je suis très spécifique et très difficile sur le choix de ceux ou celles qui m'accompagnent. Je juge tout du comportement de l'autre. Je ne choisis que ceux qui veulent bien se lever à l'aube. C'est le point le plus important et

ce premier prérequis en élimine rapidement plusieurs. Je n'ai aucune tolérance pour qui se plaint. Rien ne m'exaspère plus que des lamentations pendant ma communion avec la montagne. En fait, je préfère les gens qui, en forêt, parlent peu. Cette journée de randonnée dans le Vermont a été à la hauteur de mes attentes élevées.

L'ascension du Mont Mansfield se fait depuis plusieurs points de départ. Nous avons choisi celui de Smuggler's Notch, à Jeffersonville. Il faut seulement un peu plus de deux heures à partir de Montréal pour s'y rendre. Ça nous semblait raisonnable. La montée a été difficile. Le trajet total n'est que de dix kilomètres, mais le dénivelé positif est continu à l'aller et la descente est brutale au retour. Dès le premier kilomètre, j'avais chaud et je sentais mon corps travailler. La forêt était néanmoins grandiose et le chemin, peu fréquenté. Nous avons parlé sans arrêt de tout et de rien. Pour parcourir les derniers cinq cents mètres, il faut presque escalader la paroi rocheuse. J'ai été prise d'un vertige quand arrivée sur le plateau, j'ai réalisé ce que je devais faire. Il n'était littéralement plus possible de reculer. Je me suis imaginée tomber à la renverse dans le vide. Antoine est resté derrière moi pendant que je montais. La vue au sommet valait bien cette peur. Entre la contemplation de la toundra alpine et des autres sommets des Green Mountains, j'ai eu une autre sorte de vertige. En vrai, je ne trouve rien de plus spectaculaire que la vue que l'on a du haut d'une montagne. J'envie beaucoup les oiseaux de proie.

À la fin de la randonnée, alors qu'il ne restait que quelques mètres à parcourir, nous avons été contents d'apercevoir la voiture et nous avons utilisé la Toyota comme paravent entre nous pendant que nous nous changions. J'ai dû faire de grands efforts pour garder mes yeux sur mon propre corps ou sur la voiture, plutôt que sur son grand torse mince que je devinais à travers la vitre. J'ai retiré mes vêtements rapidement, de peur de me faire prendre en flagrante nudité par d'autres randonneurs. Je vis pour la randonnée, mais aussi pour la sensation de retirer des vêtements mouillés de sueur pour en enfiler d'autres, complètement secs et encore empreints de l'odeur du détergent. Je me suis lavé sommairement le visage avec de l'eau et j'ai enfilé le très large coton ouaté que je garde toujours dans ma voiture, au cas où j'aie froid. J'ai levé la tête vers Antoine et j'ai vu qu'il souriait en me regardant. Ses cheveux épais, encore mouillés par l'effort, se dressaient en épis sur sa tête. Il avait enfilé un t-shirt bleu poudre dont le col baveux et élargi par des usages répétés révélait ses clavicules proéminentes.

- Qu'est-ce qu'y a ?
- Y'a rien. Je suis juste content. Qui conduit ?

Il a repris le volant pour le chemin du retour. J'ai senti que ça lui faisait plaisir. De toute façon, j'étais particulièrement fatiguée et je vois mal quand vient la brunante. Dans la voiture, ça sentait les vêtements propres et l'effort. Il a mis de la musique. Une habile sélection de beats *low-fi*. J'ai compris que mes listes de lecture avaient beaucoup à apprendre des siennes. J'ai ouvert la fenêtre et j'ai profité du vent encore frais de juin qui me claquait le visage. Ma main était posée sur le bord de la fenêtre et j'avais relevé mes jambes sur le tableau de bord. J'étais bien. Mes jambes nues étaient striées de coupures et de boue. J'ai fermé les yeux. J'ai à peine senti quand il m'a doucement flatté les cheveux. Je dormais déjà à moitié.

Je sens des doigts qui pèsent assez fortement sur la base de mon cou. Je secoue la tête légèrement et je retrouve la pénombre du bar. Antoine est toujours assis à côté de moi et essaie vraisemblablement d'attirer mon attention. Une bière est posée devant lui. Des petites perles de condensation se forment partout sur la pinte. Je plante mes yeux dans les siens et je l'interroge.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ?
- Y'a rien. Je me demandais seulement t'étais où.
- Nulle part, mais au Vermont.

Il rit et prend une gorgée de sa bière. Une goutte s'échappe et lui coule sur le menton. Il l'attrape en sortant démesurément la langue de sa bouche dans une mimique presque affreuse.

Martin nous raconte une histoire de beuverie complètement ridicule. Antoine est au bord des larmes tellement il rit. Je trouve qu'il exagère. Il n'est pas aussi habitué que moi aux histoires grotesques de Martin. Je n'ose pas lui dire que celle qu'il raconte à l'instant se modifie à chaque fois qu'elle est racontée. D'une part parce que je n'ai pas envie de briser son moment d'hilarité. D'autre part parce que ça impliquerait que je lui avoue que je viens ici, au Balconville, assez souvent pour connaître les histoires de Martin par cœur. J'imagine que je n'assume pas assez mes habitudes pour dire que je passe une bonne partie de mes soirées dans un bar qui est à deux minutes de chez moi. Dans mon appartement, le silence est trop bruyant pour le supporter.

Au sommet du Mont Mansfield, j'ai cru qu'on allait s'embrasser. À mon sens, tout y était. Le soleil, les montagnes et l'extase du travail accompli. Et la vue, bien sûr, qui, ce me semble, ne peut qu'inspirer de grands mouvements d'âme. Il n'y a pas eu de baiser, seulement nos visages se sont touchés, au moment de prendre une photo. Je l'ai regardée souvent, après, pour me rappeler la sensation de cet instant.

Antoine détourne son regard de moi quand s'esquisse un mouvement près de la porte. Une grande femme, au moins aussi efflanquée que lui, entre dans le bar. Elle porte un manteau de laine noire parfaitement cintré et son bonnet de même couleur est couvert de flocons. Ses joues sont rosies par le froid et je devine déjà la perfection de ses dents. Elle lève la main en direction d'Antoine qui, avec le regard pétillant des épagneuls amoureux, lui renvoie son salut. Je suis confuse. Je tente de me rappeler si nous avons autorisé les invitations à d'autres pour cette soirée. Je ne me souviens pas. Elle arrive tout près de nous. Je sens son parfum, profondément sucré et j'ai un petit haut-le-cœur. Antoine me la présente. Je ne me souviens plus de son prénom. Il était à la fois singulier et ordinaire. Quelque chose comme Muriel. Son prénom n'est pas important de toute façon. Elle n'est plus dans nos vies depuis longtemps. Ce qui me reste d'elle n'est qu'une sensation. La sensation d'une petite perte. Quand je la vois poser ses longs doigts sur la nuque d'Antoine, je comprends quelque chose que je refusais de voir depuis un certain temps. Je ressens de la jalousie, mue beaucoup plus par une envie de le posséder que par un sentiment amoureux. Je veux qu'il me veuille. Je veux regarder son exquise beauté de plus près. Je veux m'assurer qu'il ne me retirera jamais le privilège de sa présence. Je veux, pour au moins un instant, goûter ses mains. Passer ma langue un peu partout. Alors que Muriel envahit mon endroit préféré de Verdun, la jalousie me ronge.

Antoine est complètement absorbé par elle. Je ne sais plus quoi faire de mes mains. Ni de mon corps, d'ailleurs. Je commande un autre verre. J'approche l'alcoolémie où je deviens méchante. Je devrais sans doute arrêter de boire.

Je propose plutôt une tournée de shooters. Antoine et son amie girafe sont enthousiastes. Martin verse les Jameson et trinque avec nous. Je sens le trajet de l'alcool depuis le bout

de ma langue jusqu'à ma trachée. Une douce brûlure. Je pousse un petit cri de satisfaction puis je retourne à mon gin soda.

Une table se libère et nous nous y déplaçons pour « discuter plus librement » selon la formulation de Muriel. Je n'ai pas envie de discuter, mais je m'exécute. J'hésite à être franchement désagréable avec elle, parce que je ne veux pas faire de peine à Antoine. Muriel et lui entament une conversation sur un sujet important que je ne connais pas et je pousse de temps en temps des petits « ah oui, c'est vrai » que je trouve très convaincants. Antoine et Muriel sont assis dos au mur qui est orné d'un très large miroir. Comme je leur fais face, je vois mon reflet dans la glace. Je suis déconcentrée par celui-ci, comme une perruche. La pénombre du bar ne parvient pas à cacher mon teint blafard et mes cernes prononcés. Comme je suis née cernée, c'est l'état normal de mes yeux. Je suis aussi profondément fatiguée et les cernes sont plus creux et plus noirs que d'habitude. Mes lèvres craquent de sécheresse ; aucun baume n'en vient à bout. Je me demande si Antoine me trouve belle quand même.

Je sens des regards sur moi. Muriel me pose une question.

- Et toi, tu fais quoi ?
- Hum ?
- Tu fais quoi, dans la vie ?
- Ça dépend comment tu regardes ça. Je fais parfois beaucoup de choses, parfois peu de choses. Des fois je fais une seule chose à la fois, parfois plusieurs choses à la fois. Je suis, pour donner un exemple super trivial, une experte pour danser tout en faisant des crêpes. Je fais aussi un taboulé vraiment succulent. Sinon, je travaille à des choses vraiment compliquées desquelles, *live* là, j'ai pas vraiment envie de parler.

Muriel me regarde intensément. Je distingue qu'elle est incapable de dire si je fais de l'humour ou si je suis tout simplement odieuse. Je suis ravie puisque c'était la réaction attendue. Elle choisit de rire. J'aurais sûrement fait pareil à sa place. Antoine n'est pas du tout amusé. C'est qu'il me connaît, lui. Il ignore complètement mon intervention, reprend la conversation avec Muriel et je reprends l'observation de mon reflet. À ma gauche, la porte s'ouvre. Le vent froid me surprend et la chair de poule envahit mon bras. Un frisson me remonte l'échine comme avant un vomissement. Je me retourne vers l'intrus

responsable de ce courant d'air. C'est Mathieu. Un ami. Un ami de ruelle, quand le temps n'est pas aussi glacial qu'en ce moment et qu'on peut se déshabiller dehors sans risquer les engelures. La première fois où je l'ai vu ici, il ne m'a fallu que quelques minutes et je l'embrassais. La nuit était déjà bien avancée. J'avais mal un peu partout, après une journée de sport particulièrement intense. J'avais soif et je me noyais doucement dans les vapeurs doucereuses du gin. J'étais hilare malgré, ou peut-être à cause, de ma fatigue. Mathieu s'était assis à côté de moi. Je l'avais trouvé plutôt moche sur le coup, puis, une fois mon visage dans son cou, j'avais pu observer la ligne parfaite de son nez et, un peu après, sentir ses lèvres aussi douces, molles et fermes qu'un oreiller. Nous sommes partis seulement à la fermeture du bar, complètement ivres. Il m'a prise dans une ruelle, à côté d'un graffiti psychédélique de chat sauvage. Depuis, avec Mathieu, nous nous croisons souvent dans les ruelles, parfois dans les draps.

Il s'approche de moi, renverse doucement ma tête vers l'arrière et m'embrasse les deux joues, très près de la commissure des lèvres. Mathieu, c'est mon *quick fix* à l'angoisse. Comme ce n'est qu'une solution temporaire, je ressors de chaque nuit avec lui encore plus désincarnée qu'avant.

Je l'invite à notre table, convaincue qu'il est venu ici tout seul. Je lui présente Antoine et Muriel et rapidement, il s'intègre à la conversation. Il me flatte la cuisse sous la table. Je fais de même, et approche de plus en plus ma main de son entrejambe. Antoine a une drôle d'expression. Je sens qu'il essaie d'attirer mon regard.

Je commence à être complètement écœurée de cette soirée, de ce moment, de mon incapacité à dire à Antoine comment je me sens. J'ai envie de frapper Muriel et de lui ordonner de sortir immédiatement de ce bar. À la place, je concentre toute mon attention sur Mathieu. Je fais de mon mieux pour ignorer la conversation des deux autres. Je remarque quand même Antoine qui glisse quelque chose à l'oreille de Muriel.

- On va y aller, nous autres.

Ce nous me transperce plus que je n'aurais voulu. Je marmonne quelque chose. Ils sont déjà debout, affairés à mettre leurs manteaux. Muriel me fait un petit signe en guise d'au revoir. Antoine me regarde à peine, mais pose sa main sur mon épaule pour me saluer. La porte à peine refermée derrière eux, Mathieu pousse sa langue dans ma bouche.

Quelques jours plus tard, Antoine et moi marchons longtemps aux abords du fleuve. Sur l'autre rive, l'Île-des-Sœurs semble dormir. Je me suis demandé pendant de longs mois si j'étais amoureuse de lui. Ma rencontre avec Muriel a provoqué un sentiment de perte parce que j'ai cru qu'avec elle venait la disparition d'une possible histoire d'amour. J'étais jalouse de Muriel parce que je la voyais comme la perte d'une possibilité, qui en fait, n'a jamais existé, parce qu'Antoine et moi ne sommes jamais tombés amoureux. Ni sur le mont Mansfield, ni nulle part ailleurs.

Alors que nous parcourons le sentier figé par l'hiver, Antoine me parle de son histoire avec Muriel et je ne suis plus jalouse. Son ton est tellement rieur que je ne peux qu'être imprégnée de son enthousiasme. Je n'ai rien perdu. Mon ami est toujours là. Je peux sentir son dos sous ma main et quand je lui parle de mes angoisses, il m'écoute. Il m'écoute et il me console.

La fumée tue

Ste-Anne-des-Lacs, 2009

Je suis toujours un peu mal à l'aise quand je suis assise sur ma chaise de sauveteuse. Cet été, il fait un froid inhabituel. Quand je surveille la plage, je porte inmanquablement un coton ouaté et des pantalons par-dessus mon maillot de bain. Ça me rend nerveuse. Je crains de devoir effectuer un sauvetage. J'imagine le saut depuis la haute chaise de bois, puis l'atterrissage dans le monticule de sable prévu pour amortir la chute. Jusque-là tout va bien. Je sais que je dois agripper la bouée torpille et foncer vers le lac. Ce que je crains, c'est d'oublier d'enlever mes vêtements et de couler moi aussi. Je réussis à nager jusqu'à la victime, mais le coton mouillé me ralentit. Pris dans un tourbillon d'eau et de tissu, l'enfant et moi nous nous noyons tous les deux. Je sais que mettre des vêtements est imprudent, mais je le fais quand même. Parce qu'il fait trop froid, que tous les autres sauveteurs le font et qu'aucun enfant ne s'est jamais noyé dans le petit lac artificiel du camp.

Le travail de sauveteuse est monotone et appelle à la créativité ; il faut trouver des moyens pour rester éveillée. La technique la plus efficace que j'ai trouvée est de me lever pour quelques secondes, toutes les quelques minutes. Le petit effort demandé à mes muscles désembue mon cerveau. Je suis responsable de plusieurs petites âmes et en ma qualité de nouvelle adulte, je prends ça plutôt au sérieux. C'est une des premières vraies responsabilités qui m'a été confiée. Je suis aussi monitrice, responsable d'un groupe de filles de quinze à seize ans. Avec mes quelques années en plus, je dois les guider, les animer et les sermonner au besoin. C'est un travail éreintant qui me fait comprendre ce que ma mère voulait dire quand elle disait : « les enfants, je passe ma vie à répéter les mêmes choses. » Je dois dire aux filles de mon groupe de garder le silence pendant les rassemblements au moins mille fois par jour. Les rassemblements du camp entier sont comme la tentative ultime d'organiser le chaos des enfants. Ils doivent s'asseoir par terre par équipe, en ligne droite, et garder le silence. Ils doivent ensuite écouter l'adulte qui est devant eux donner les consignes de la prochaine activité. Les jeunes passent toute la durée du rassemblement à se tortiller, à gratter la terre avec un bâton ou à toute autre activité vouée à faire sortir l'énergie de leur corps.

Avant d'être monitrice, j'ai été campeuse ici pendant plusieurs étés. Je passais toute l'année scolaire à parler du camp, à expliquer le camp et à espérer le camp. J'ai ressenti ici mon premier sentiment de communauté et fais ma première exploration des Laurentides. Je me rappelle les trajets de voiture sur l'autoroute 15 pour me rendre ici. Le chemin était toujours long et le trafic, terrible.

J'ai rêvé pendant de nombreuses années de devenir monitrice et aujourd'hui j'y suis arrivée. Ça m'apparaît comme ma première élection, on m'a choisie parmi tellement d'autres campeuses qui attendaient la même chose. Pour une fois, personne ne me reproche d'être flamboyante ou trop intense. En plus, je suis munie d'un sifflet et je vois de l'admiration dans le regard des enfants.

Le site du camp n'est pas particulièrement étendu. Quelques bâtiments — une chapelle, deux réfectoires — nous permettent de nous réfugier en cas de pluie. Sinon, les enfants jouent dehors, dans l'eau, l'herbe ou la forêt. La nuit, ils dorment, comme nous d'ailleurs, dans des tentes d'armée. Chacun la sienne, sauf les plus jeunes, qui dorment à deux. Les toiles de tente ont une odeur particulière et tenace. On dirait que l'humidité qu'elles absorbent, pendant les longs mois où elles sont rangées, ne se dissipe jamais complètement. Les premières nuits que je passe au camp sont plutôt longues. Comme je ne suis pas habituée aux bruits ambiants, je peine à m'endormir. Le terrain de mes campeuses est situé en retrait, très près d'une petite cascade, qui fait un bruit terrible quand il a beaucoup plu. Allongée dans mon sac de couchage, toute à ma joie d'être ici, je fixe la toile et ses quelques trous par lesquels pénètre la lumière de la lune. J'ai un bras dans mon sac de couchage, bien au chaud, et l'autre à l'extérieur, posé sur le tissu rafraîchi par la nuit. Je me gave de ce contraste de température. C'est sans doute ce que je préfère du mois de juillet : les nuits fraîches qui suivent les torrides journées. Enfin, en temps normal, il fait chaud en juillet. C'est beaucoup plus facile à vivre que les canicules incessantes du mois d'août.

Il vente beaucoup ce soir. Un vent qui annonce la pluie. Les orages ici sont particulièrement violents. On m'a dit que c'est à cause du sous-sol, principalement constitué de roches, qui fait que les éclairs résonnent. Enfin, je ne sais pas si c'est la vérité, mais c'est uniquement ici que j'ai peur des orages. Celui de ce soir met une petite heure à éclater, mais il s'annonce à coup de grondements intermittents. Je me demande combien de mes campeuses sont réveillées dans leurs tentes. Certaines ont la bravoure sélective et je m'attends à voir

plusieurs têtes fatiguées demain matin. La pluie tombe à grosses gouttes. L'odeur de terre et d'humidité augmente dans la tente. Je mets ma tête sous mon sac de couchage et je respire l'odeur familière du nylon et du polar. J'ai choisi ce soir de ne pas garder mes bas et mes pieds commencent à geler, mais je n'ose pas sortir de mon cocon tant que la pluie tombe. Je finis cependant par m'endormir ; mes oreilles s'habituent au bruit et mon corps fatigué par la journée se détend. Je me réveille avec mon cadran et je me sens fripée par cette nuit de tempête.

Le déjeuner est mon repas préféré. J'aime l'uniformité de la vaisselle du camp. Sa couleur bleu ciel délavé et la matière incassable dont elle est faite me rassurent. À chaque fois que j'entre dans le réfectoire, je remarque tous les couverts, presque parfaitement placés sur les tables, chacune recouverte d'un plastique transparent, installé pour les protéger du gras et des coups d'ustensiles. Chaque matin ici je suis affamée : je mange une quantité incroyable de pain blanc. Je pose des cubes de fromage deux couleurs sur chacune des tranches par-dessus de la margarine et je bois plusieurs tasses de chocolat chaud.

Ce matin, mes campeuses sont particulièrement volubiles. J'ai mal calculé l'effet de l'orage. Je suis incapable d'entrer dans la conversation et elles répètent sans cesse mon nom. Je suis prise dans mes tartines et je cherche Maxence des yeux. Il semble qu'il soit en retard ce matin.

Je suis généralement malhabile avec les garçons, même si je cumule maintenant quelques expériences. Je préfère la compagnie de mes amies, avec qui je peux parler sans trop réfléchir. Les garçons me rendent mal à l'aise. En leur présence, je prends soudainement conscience de mon corps trop long. Je veux m'enfuir, mais je ne suis pas encore assez sportive pour les semer. Mes amies disent que les garçons m'aiment bien, parce que je leur suis inaccessible. Que comme je ne leur dis rien, ils cherchent mon attention. Je ne comprends pas cette logique, mais elle semble fonctionner.

Maxence est différent des autres. J'ai eu envie de lui parler tout de suite. Il faut dire que dans les premières journées du camp, nous avons été jumelés pour la formation annuelle de canot. Plusieurs heures dans une embarcation, ça laisse beaucoup de place au dialogue. Cette formation s'est avérée interminable, mais avec lui elle m'a semblé moins éprouvante.

Nous avons alterné les positions, mais assise à l'arrière, j'avais une vue parfaite sur ses beaux avant-bras. J'ai remarqué qu'il portait quantité de bracelets en coton colorés aux poignets. Comme moi. Il les fait lui-même. Comme moi. Maxence porte tout le temps la même casquette, de laquelle dépassent ses cheveux, qu'il a plutôt longs. Moi aussi je porte souvent une casquette, mais pas toujours la même. J'aime changer de vêtements.

Nous nous retrouvons tous les soirs, une fois le camp endormi. Nous nous foutons bien du couvre-feu imposé à tout le monde. Nous avons trouvé un espace entre nos deux terrains, un endroit où personne ne semble aller. Ainsi, chaque soir, Maxence s'ouvre un peu plus à moi. Il m'a expliqué qu'il a grandi sur la Rive-Nord de Montréal, dans une maison que j'ai jugée surpeuplée. Je ne me rappelle pas combien frères et sœurs il a. Il m'a dit qu'il rêvait d'une chambre à lui. Je lui ai répondu qu'au moins ici, il avait sa tente pour se couper du monde. Moi aussi je lui ai dit des choses. J'ai omis de lui dire que ma chambre est si grande qu'elle est remplie de courants d'air. Je lui ai plutôt raconté mes amies à Notre-Dame-de-Grâce et toutes mes soirées au parc Girouard. Je lui ai dit que pendant toute mon adolescence, je passais des heures sur les balançoires à lancer des idées et des plans de vie. J'ai ri de moi-même et de ma candeur de l'époque. Maintenant que je suis à quelques mois de commencer l'université, je trouve un peu ridicule la petite fille qui porte un short taché et un t-shirt rose et qui s'imagine qu'elle va devenir une grande actrice. Reste que j'ai rêvé à beaucoup de choses au parc Girouard.

Un soir, mes amies sont parties avant moi. Je m'étais disputée avec ma mère et je n'avais pas envie de rentrer. J'ai décidé de fumer une dernière cigarette, assise sur les balançoires. J'avais envie de pleurer, alors je gardais la tête basculée vers l'arrière le plus possible, pour que les larmes ne coulent pas. Je n'étais pas assez habillée pour la nuit qui commençait. Je sentais le plastique refroidi sous mes cuisses dénudées. Je me balançais légèrement. J'ai entendu quelqu'un crier « hey » et je me suis retournée. Quatre gars s'avançaient vers moi. J'ai eu peur tout de suite, instinctivement, mais je suis restée assise. Toute ma poitrine chauffait. Le plus petit a parlé.

- T'as-tu d'autres cigarettes, ma belle ?
- Non...

- Menteuse !

Il m'a agrippée par le bras, m'a forcée à me lever et m'a poussée dans le sable. Je me rappelle bien le contact entre ma peau et le sable dur et froid. Je suis tombée à quatre pattes et l'un deux à fouillé les poches de mes shorts pour trouver mon paquet. Il s'est attardé longtemps, même si c'était de petites poches qui se fouillaient vite. Heureusement, mes cigarettes avaient glissé de la poche de mon coton ouaté et il n'avait plus de raison de me fouiller. J'ai eu peur qu'il continue quand même. J'étais toujours à quatre pattes, complètement crispée.

- Merci pour ta collaboration, *bitch*.

J'ai reçu un coup de pied dans les côtes. Mes bras ont cédé sous le choc et je suis tombée le visage dans le sable. Les gars se sont éloignés. Dans ma tête, je les ai suivis à la course et je leur ai donné la rince de leur vie comme Buffy la tueuse de vampires. Dans la réalité, j'ai couru jusqu'à chez moi. J'ai oublié mon vélo au parc Girouard. Le lendemain, il n'y était plus. Je n'avais pas de côte cassée, mais j'ai eu mal longtemps. Personne ne m'a frappée depuis, mais la colère de cet évènement demeure.

Maxence entre finalement dans le réfectoire. Il a l'air fatigué. Peut-être qu'il a peur des orages comme moi. Il me fait un petit signe de la main assorti d'un clin d'œil quand il passe devant notre table. Je lui réponds par un sourire et je baisse la tête. Je sens mon visage devenir rouge. La honte.

- *Oh my god* Arizona !

- Mais comme, t'es tellement *in love*.

- Ouais, mais tellement ! Orchidée c'est *full* un bon parti en plus !

- Il est vraiment beau, à quel point t'es chanceuse, c'est tu ton chum ?

- Ok les filles c'est beau là, Orchidée c'est juste mon ami.

Toutes les filles éclatent de rire. C'est plutôt interdit de dévoiler quoi que ce soit sur nos vies personnelles à nos campeurs et campeuses. Ce n'est pas particulièrement un problème pour moi ; je n'ai pas tendance aux révélations. Reste que mes filles ont vu juste. Je tombe peu à peu amoureuse de Maxence.

Ce soir, il n'est pas à notre rendez-vous. Je suis déçue, mais en même temps tellement fatiguée par ma courte nuit de la veille que je me convaincs que le sommeil est préférable au plaisir. Je retrouve ma tente avec une certaine satisfaction puis, une fois couchée, je laisse mon esprit vagabonder entre mes fantasmes.

Maxence et moi en canot sur un des Grands Lacs. Nous nous arrêtons dans une petite baie, puis nous nous rejoignons au milieu du canot. Assis à genoux, nous nous regardons pendant de longues minutes, puis nous nous embrassons. Il caresse mes cheveux et moi j'effleure ses avant-bras. Il fait beau.

Maxence et moi dans la forêt du camp, pendant un grand jeu. Nous nous retrouvons, essoufflés par notre course dans le bois. Surpris, joyeux, nous nous cachons derrière un arbre, à l'abri du regard des enfants, puis nous nous embrassons. Maxence m'avoue qu'il m'aime. Je parviens à lui dire que moi aussi.

Maxence et moi en voiture. C'est lui qui conduit, moi je n'ai pas encore de permis. Il a une Tercel grise et un capteur de rêves accroché au rétroviseur. Il m'amène à la pêche. Je lui montre comment faire. Nous sommes assis au bout du quai, les pieds dans l'eau. Nous attrapons plusieurs poissons, puis nous nous embrassons. Il me dit qu'il est bien avec moi. Je lui dis que moi aussi.

Maxence et moi sur l'avenue du Mont-Royal. C'est en septembre, mais il fait encore chaud. Nous avons acheté des cafés glacés. Nous faisons des plans pour déménager de chez nos parents. Nous rêvons à notre appartement. Je lui dis que je ne veux pas habiter sur le Plateau. Il me dit que lui non plus. Nous arrêtons notre marche à une lumière rouge, puis nous nous embrassons. Un musicien joue du violon. Maxence me dit que c'est son instrument favori. Je dis que moi aussi.

Je m'endors heureuse et persuadée que ces scénarios sont prémonitoires. Le lendemain matin je me réveille très tôt et, incapable de me rendormir, je me décide à faire un jogging. Je commence par longer le lac, puis j'entre dans la forêt. Les oiseaux sont bavards. J'ai l'impression d'entendre tous les bruits du bois. Les branches craquent sous mes pieds et les roches roulent à mon passage. À l'embranchement du chemin principal, je vais vers la gauche pour continuer mon tour du lac. Je croise le terrain de balle-molle, puis un énorme terrain vague qui nous sert souvent lors de nos activités. J'entends les ouaouarons, insupportables quand vient la nuit. Je suis contente de ne pas dormir près du lac. J'accélère

la cadence et entame un dernier sprint jusqu'à la porte de la chapelle, construite sur une petite butte. J'y entre et j'apprécie le soleil qui passe par les grandes fenêtres, malheureusement dépourvues de vitraux. Une scène à l'italienne a été aménagée dans la chapelle. Je m'y couche même si elle est couverte de poussière. J'ai chaud. Je reprends mon souffle et je regarde le plafond. Je profite de ce moment de solitude, opportunité bien rare ici. La porte s'ouvre.

- Oui, allô Arizona ?

C'est Maxence. Il m'appelle toujours par mon nom de camp, j'imagine que c'est pour être sûr de ne pas se tromper devant les enfants. Ça me dérange un peu, comme si ça diminuait notre intimité.

- Coudonc, tu m'as suivie ?

- Bah, pas tout à fait là, je t'ai vue courir et entrer ici. Je m'en allais préparer les canots pour tantôt. J'ai eu envie de te voir.

Il m'apparaît presque gêné en prononçant sa dernière phrase. Il reste debout près de la scène alors je me lève aussi. Maxence et moi, nous nous regardons pendant un long moment. Il me caresse les cheveux et je place mes doigts à la base de son cou. Nous nous approchons de plus en plus. Il sent la crème solaire. Il porte sa casquette à l'envers. Ses cheveux tombent sur ses épaules. Je les sens. Ils sont doux. Il porte un t-shirt vert fluo, comme un surligneur. Maxence sourit, puis nous nous embrassons pour la toute première fois. Nos bassins sont collés et nos mains se promènent. Nous sommes de la même grandeur ; la fusion est uniforme et complète.

Le chef de camp sonne l'éveil. Obligés de nous séparer, nous courons à nos terrains, pour réveiller les jeunes. Toute la journée, je flotte.

Les semaines qui suivent sont ponctuées de moments comme celui de la chapelle. Nos échanges sont de plus en plus intenses, de plus en plus intimes. Je tombe complètement amoureuse. Je n'ai plus d'autre espace que pour Maxence. Nous faisons attention de ne pas nous faire surprendre par qui que ce soit. Nous aimons vivre dans le secret. J'ai tout le temps envie de dire à Maxence que je l'aime. Je me retiens, prise par mon orgueil, la pudeur et la peur que ce ne soit pas réciproque.

L'été se termine. Nous profitons bien des quelques jours entre moniteurs, une fois les enfants partis. Maxence et moi nous ne nous cachons plus. Je suis souvent assise sur lui et

il me tient serrée. Je suis bien avec lui. Je suis encore plus déchirée que d'habitude de rentrer à la maison.

Maxence propose de me ramener chez moi. Sa Tercel peine à contenir tous nos bagages. L'autoroute 15 m'apparaît bien courte. Maxence ne peut prendre que quelques minutes pour me dire au revoir, il est attendu pour un souper de famille. Il me prend les mains et me regarde dans les yeux.

- Je t'aime Arizona.

- Je t'aime Maxence.

C'est la première fois qu'il me dit qu'il m'aime. Je réagis intérieurement à son utilisation de mon nom de camp. Il m'embrasse doucement, puis reprend le volant de sa Tercel. J'ai le cœur serré.

Dans les semaines qui suivent, Maxence est très occupé. La rentrée le stresse beaucoup et il trouve compliqué de se déplacer pour autre chose que pour l'école. Mon angoisse monte. Un samedi, je marche pendant longtemps dans Notre-Dame-de-Grâce et j'aboutis au parc Girouard. Je me décide à l'appeler pour lui demander ce qui se passe. Je n'en peux plus. Maxence me répond à demi-mots. Je sens que je le dérange. Il pousse un profond soupir puis finit par me dire que ses sentiments ont changé : « Je sais pas trop, c'tait un amour d'été, *I guess*. T'as rien fait de mal là. » Je ne réponds rien et je raccroche.

Un amour d'été. J'aurais dû le savoir. Il ne s'est pas mouillé en fait, quand il a dit je t'aime à Arizona. Il était amoureux d'une autre.

Je pleure. Je regarde autour de moi.

Plus jamais je ne viendrai au parc Girouard, théâtre de toutes mes douleurs.

Le mur

*Il n'y a pas d'amours stériles. Toutes les précautions n'y font rien. Quand je te quitte,
j'ai au fond de moi ma douleur, comme une espèce d'horrible enfant.*

Marguerite Yourcenar

Beauceville, 2015

Je ressens un très grand apaisement à la vue de la rivière Chaudière. Le sentiment est encore plus fort lorsque j'ai été séparée de la région qu'elle traverse pendant plusieurs mois.

J'ai décidé d'aller passer quelques mois chez mon père. J'ai fait trop de fois le tour de Verdun. J'ai arpenté la rue Wellington dans tous les sens et je suis lasse de voir les mêmes boutiques. Je boude le mois de mai montréalais, que j'aime, pourtant. J'ai passé un printemps terrible, habitée par différents fantômes. Je les imagine sans cesse, dans tous les recoins de mon appartement. Avec eux je me sens moins seule, mais en même temps j'ai peur qu'ils ne partent jamais. Même l'alcool les laisse intacts. Le fantôme de Jeanne est le plus grand et le plus beau. Je l'imagine encore souvent, couchée en cuillère entre mes bras. Oli n'est pas encore fantôme, mais il me hante tout autant. Bientôt, nous commencerons notre lente destruction.

J'ai rempli la voiture et je suis partie. Je n'ai pas pris grand-chose, seulement des livres et ma bicyclette. Beauceville comme un petit refuge. Mon oncle m'a offert de travailler avec lui à démonter des granges. J'ai dit oui. J'ai bien envie de défaire des structures.

Sur le chemin de la Beauce, je deviens fébrile dès Québec. J'anticipe mon arrivée dès qu'apparaissent, presque simultanément, les montagnes de la chaîne des Laurentides et le pont Pierre-Laporte. Deux énormes entités qui dominent le ciel de Québec et se répondent presque par grandeur interposée. À l'embranchement de deux 73, je choisis la direction sud. De là, il suffit de quelques minutes pour atteindre l'autoroute Robert-Cliche.

C'est mon autoroute préférée.

Il n'a pourtant rien à y voir que des voitures qui roulent et des rangées d'épinettes. Je roule toujours trop vite sur la 73, mais je n'y peux rien. C'est que les vallées beauceronnes y commencent. Je touche à peine l'accélérateur ; la voiture épouse les pentes et augmente sa

vitesse sans que j'aie besoin d'intervenir. Il n'y a jamais d'embouteillage sur la 73. Les gens ne se poussent pas aux portes de la Beauce, ignorants qu'ils sont de son incomparable beauté. La voiture glisse sur la route sans interruption. Il faut environ quarante-cinq minutes depuis le début de la 73, pour atteindre la sortie de Beauceville. Puis, il ne faut que quelques minutes, et le dévalement d'une pente, pour retrouver la vallée de la Chaudière. C'est à cet instant précis, celui où je vois surgir la rivière, que je suis le plus apaisée. Le cours d'eau principal de la région est longé de chaque côté par une route. Chacune posée à plat, mais sillonnant, comme un ruban qui suit la coupe d'une robe.

Maintenant, lorsque je viens à Beauceville, je dors toujours à Beauceville-Est. La rivière divise la ville en deux du nord au sud. Pour une raison qui tient sans doute du hasard et des années, toute ma famille habite Beauceville-Est.

Depuis que j'ai visité l'Europe, ce nom me fait inmanquablement penser à Berlin-Est. Pourtant, rien ne semble rapprocher l'Allemagne de la Beauce. La Chaudière n'est pas un mur infranchissable. Elle est enjambée par plusieurs ponts. Cependant, quand le printemps arrive trop vite, elle déborde, elle envahit tout, elle force les évacuations. Elle retranche les habitants d'un côté ou de l'autre. Les routes qui la longent deviennent impraticables. Il faut alors emprunter celles qui passent dans les terres. Dépasser plusieurs villages pour trouver un pont qui n'a pas été inondé. La Chaudière, parfois, coupe réellement la Beauce en deux. Une année, l'épicerie de Beauceville a été fermée pendant plusieurs mois. Mon père s'est souvent plaint de devoir se déplacer à Saint-Georges pour faire ses achats.

Je me rappelle ma marche au bord du Mur, à Berlin. Enfin, ce qu'il en reste. Juste derrière le monument coule la Spree. En général, la proximité de l'eau me calme. Et pourtant, cette balade m'a rendue agitée. J'ai trouvé interminable le trajet pour me rendre au bout. J'ai longé le béton, épouvantée devant tous ces touristes qui se photographiaient. J'ai eu le vertige en imaginant la marche près du mur entier ; cent cinquante-cinq kilomètres de béton armé. À la fin du Mur, je me suis assise sur les marches de pierre qui descendent dans la Spree. C'est un endroit très animé : terrasses, restaurants, kiosques. J'étais déjà tellement secouée que l'ambiance m'a complètement accablée. Il y avait trop de bateaux, de cris et de gens. Je me sentais comme quand on sort dans un club, qu'on commande un verre, mais qu'une fois sur la piste de danse, on veut uniquement rentrer chez soi. À cet endroit, j'avais

perdu ce qui me faisait me sentir à Berlin comme à la maison. Je ne peux expliquer cette comparaison que par une autre. Je me sens à New York comme je me sens à Montréal et je me sens à Berlin comme je me sens à New York. C'est sans doute le bruit ambiant, les couleurs, le fleuve et le métro qui causent cette sensation. Ainsi, je ne sais pas ce qui m'a dépaycée, du mur, de la Spree ou de la marée humaine. *Macht nichts*. Ça ne fait rien. Quand je bâtis Berlin dans ma tête, j'ometts cet épisode.

Ce matin dans Beauceville-Est, je pêche. La Chaudière est tourmentée, il fait un vent terrible. Je n'attraperai certainement rien, mais ce n'est pas vraiment le but. J'ai décidé de me lever à l'aube pour profiter de la rivière avant ma journée de travail. Il fait froid et j'ai les doigts gelés. Je n'ai pas pensé à apporter des gants dans mes bagages. Pourtant, je sais que le mois de mai peut être traître ici. Je lance ma ligne à l'eau après avoir ouvert l'arceau du moulinet. Je la regarde qui se défile, entraînée par le poids de l'hameçon. Celui-ci touche la surface. Il rebondit comme une Super Balle sur un plancher de bois franc. Mon coup de poignet n'est pas assez vigoureux pour le ramener et l'hameçon plonge sous l'eau. Je sens une résistance dans la canne à pêche. J'ai un instant le fol espoir d'un poisson, mais le relâchement du fil arrive rapidement. Je fais tourner le moulinet pour remonter ma ligne. L'appât n'y est plus. Une belle mouche sacrifiée en vain. Je n'ai plus envie de pêcher. Je regarde de l'autre côté de la rive le petit parc Mathieu, qui sert principalement à accueillir le cénotaphe des membres du régiment de la Chaudière, morts pendant la Deuxième Guerre mondiale. Avec ses quelques places de stationnement, c'est l'endroit idéal pour aller fumer des cigarettes, bien assise sur le toit de la voiture, et pour regarder la rivière couler. Pour l'instant, j'ai plutôt envie d'un café.

Je reprends ma Toyota que j'ai laissée au bord de l'avenue Lambert. Je file sur le pont, puis sur le boulevard Renault. À Montréal, je n'aurais jamais pris la voiture pour une si courte distance. Mais on n'est pas à Montréal ici et bien rares sont ceux qui marchent sur le boulevard Renault.

La *shop* de mon oncle se trouve sur le bord d'une petite rivière, affluent de la Chaudière, où il y avait autrefois un moulin. La structure de pierre se dégrade de plus en plus. L'hiver dernier, elle s'est presque complètement effondrée dans l'eau. Mais aujourd'hui, le vieux moulin est encore bien debout. Je peux le regarder pendant que je lave les vieilles planches

de grange avec le nettoyeur à pression. J'enlève les clous de toutes les planches, puis je les lave et les dispose en prisme rectangulaire. Au fil des jours, les muscles de mes bras sont de plus en plus forts et ma peau de plus en plus foncée.

Ce qui est compliqué avec un travail répétitif comme celui-là, c'est qu'il laisse trop de place pour penser. Mon corps est occupé : je fais aller le marteau et je lave les planches. Mais la tâche demande peu d'implication de mon esprit et je suis généralement seule. Je ne parle à personne et personne ne me parle, alors je construis dans ma tête d'étranges dialogues. Je parle avec Oli, j'invente des formulations où il me dit et me redit qu'il m'aime et que ça y est : nous sommes rendus au moment où nous commençons à bâtir quelque chose. J'érige les *bundles* de planches en même temps que notre maison. Quand je pense à lui, c'est à tout un tas de clichés que je pense. J'essaie de garder mon esprit sur mon travail, mais il n'a fallu que quelques jours et je faisais les gestes sans y réfléchir. Je tente alors de me concentrer sur les paroles des chansons que j'écoute. Le volume est toujours réglé au maximum, pour étouffer le bruit du moteur de la machine et du jet d'eau. Mais la pop ne vient pas à bout de mes pensées et toujours Oli revient. Chaque jour ressemble un peu à ça. Les journées où je vais sur les chantiers avec mon oncle, c'est différent. Je peux parler un peu plus et réfléchir beaucoup moins. Perchée sur le toit d'une grange affaissée, occupée à retirer les bardeaux de goudron qui le recouvrait, je peux voir très loin. C'est ce qui est phénoménal avec la vallée de la Chaudière : elle est remplie de panoramas.

Quand je suis à la *shop*, je passe toutes mes pauses du midi assise au bord de la petite rivière, officieusement appelée du Moulin. Il faut descendre tout un tas de roches pour s'y rendre. J'ai peur à chaque fois de tomber et de me briser le crâne, mais je reste agile malgré mes bottes de travail. Ce midi, mon repos est interrompu par mon téléphone qui vibre des messages texte envoyés par Antoine. Je voudrais bien l'ignorer, mais sa copine vient tout juste de rompre avec lui. Depuis quelques jours il se blâme et analyse l'entièreté des comportements qu'il a eus pendant la relation afin de trouver lequel est responsable de sa désolation actuelle. J'essaie de le convaincre que ce comportement n'existe sûrement pas. Mais comment convaincre une âme en peine d'une telle chose, je n'ai pas encore trouvé. Il finit par m'appeler, c'est plus facile pour laisser couler ses angoisses. Je me couche sur la grosse roche plate et je laisse le soleil me chauffer le visage. Je savoure, un peu malgré moi, la satisfaction que me procure ma nouvelle position pendant qu'Antoine pleure au

bout du fil. Le bruit de ses sanglots se mêle aux remous de la rivière qui coule aujourd'hui à gros bouillons. Il a beaucoup plu hier et le niveau de l'eau est élevé. Antoine promet de venir me voir d'ici la fin de l'été, uniquement si je vais le chercher à la gare d'autobus de Ste-Foy. Je promets, convaincue qu'il ne sortira pas de l'île en transport collectif.

Il a arrêté de pleurer, alors je lui dis que je dois raccrocher.

Je passe tout l'après-midi à laver des planches et à brûler les retailles de bois, dans les trois barils de métal que mon oncle a disposés le plus loin possible de l'entrepôt. Je pense encore à Oli et aux multiples raisons qui expliquent notre éloignement. Je les trouve toutes plus ridicules les unes que les autres.

Quand je rentre chez mon père en fin d'après-midi, il n'est pas encore arrivé. Il a laissé sa vaisselle du matin dans l'évier et la radio allumée. J'ouvre toutes les fenêtres et je laisse entrer le vent immense qu'il y a dans les hauteurs de Beauceville. Quelques feuilles laissées sur la table de la cuisine volent, mais je ne les ramasse pas. Je me dirige vers la salle de bain et je me regarde dans le miroir. Mon visage est cramoisi et strié de noir. Ma camisole est sale et je remarque un trou au niveau du ventre. J'ai dû me prendre dans un clou. Je prends une longue douche et je m'émerveille de toute la crasse qui s'éloigne de mon corps pour atteindre le drain. Je laisse mon visage très près du pommeau de douche pendant de longues minutes. L'eau me rentre par le nez et j'évite la noyade en soufflant souvent et vigoureusement. La vapeur sent la terre et le pamplemousse. Je préfère les savons aux agrumes. Je rince mes cheveux sans les laver. Je ne sors de la douche que quand l'eau chaude vient à manquer.

Mon père n'est pas rentré quand je ressors pour aller rejoindre ma cousine. Elle est venue de Québec pour la fête annuelle du mois de mai sur l'île Ronde. C'est une toute petite île au-dessus de laquelle passe le pont Joseph-Édouard-Fortin, le seul de Beauceville. Depuis une des stations-service de la ville, on a érigé une passerelle pour s'y rendre facilement. Je laisse la voiture à la maison. Je ne prévois pas restreindre ma consommation de bière. Je descends vers la rivière en même temps que le soleil descend dans le ciel et je crains que le froid ne traverse les nombreuses couches de vêtement que j'ai mises.

Ma cousine est déjà là quand j'arrive, en grande conversation avec un beau garçon un peu trapu. Je le dépasse de quelques pouces, ce qui me rend immédiatement mal à l'aise. Ça me donne un flash-back de la cour d'école quand, plus grande que tous les garçons et que toutes les filles, je me sentais comme une petite géante. Elle me le présente, Jérôme, et je vois tout de suite qu'elle est déjà saoule. Le jour est presque complètement couché sur l'île Ronde, mais je distingue encore les rives de la Chaudière. Jérôme a entamé une conversation, il parle de quelque chose que j'ai oublié. Je me dirige vers un kiosque de bière, alors qu'il est en plein milieu d'une phrase. Ma cousine me connaît suffisamment pour ne pas m'en tenir rigueur et je me fous un peu de ce que peut penser Jérôme de mon manque de manières. La bière est mauvaise, mais ça m'est égal. J'en commande deux à la fois pour éviter d'avoir à refaire la file. Sur l'île, il y a plusieurs kiosques qui offrent alcool et nourriture. L'atmosphère est électrique ; tout le monde est content de cette première célébration qui annonce la venue de l'été. Les organisateurs de l'évènement ont fait un énorme feu au milieu de l'île et plusieurs sont déjà assis autour. Je n'ai pas encore assez froid pour faire de même. Je choisis plutôt de marcher jusqu'au bout de l'île, quelques dizaines de mètres, pour observer ce qu'il reste de lumière disparaître dans la rivière. Le feu est tellement gros que je sens sa chaleur dans mon dos. Je tiens une bière dans chaque main. Je les ai ouvertes toutes les deux et je bois en alternance. Mon visage reçoit la fraîcheur du vent et quelques gouttes d'eau de la Chaudière. Je sens les bourrasques du mois de mai beauceron, chaudes, mais traversées de courants de froid. Ça sent le varech et le mouillé. Sous mes pieds, les herbes du bord de l'eau se réveillent de l'hiver. Elles sont prises dans un lit boueux et odorant. Je respire profondément l'air de Beauceville. Je réalise que j'ai passé quelques minutes sans penser à Oli, distraite par la beauté de Jérôme, la bière et les torrents.

Je secoue la tête pour chasser Oli, puis je réchauffe mon nez de mon foulard. La nuit est vraiment installée.

Je pense aux lilas montréalais que je n'aurai pas le plaisir de voir cette année et je compare le bonheur de les voir éclore à celui d'être aujourd'hui riveraine de la Chaudière. La comparaison échoue. Mon téléphone vibre. Sur l'écran apparaît le nom d'Antoine, mais je ne réponds pas. Je me donne la permission de me limiter à une gestion de crise par jour.

La rivière est noire et les lumières des quelques lampadaires qui bordent les routes se reflètent sur sa surface. Je me sens tout à coup triste quand me revient le visage d'Oli. Le Bas-du-Fleuve ne m'a jamais semblé aussi loin. Les larmes me montent aux yeux et comme je suis seule, je les laisse faire.

J'entends quelqu'un qui s'approche derrière moi puis je sens une main sur mon épaule. C'est Jérôme. J'essuie rapidement mes yeux sur mes manches de coton ouaté.

- Tu m'excuses de déranger ta contemplation ?
- Oui, j'avais terminé.

J'entends la phrase que je viens de dire dans ma tête et je me trouve complètement idiote. Jérôme me regarde de ses petits yeux noirs. La lumière du feu les éclaire et je remarque ses cils particulièrement longs et fournis. Jérôme sourit et ses yeux disparaissent presque complètement dans son visage. Sa bouche est mince et entourée d'une barbe longue et dense, aussi foncée que ses yeux. La nuit m'empêche de voir les subtilités de ton. Je pense qu'il n'a pas remarqué que je pleurais.

- Ça va pas ? Qu'est-ce qui se passe ?
- Ça fait longtemps que tu connais ma cousine ?
- Oui, quand même, je suis un ami de son chum. Je la trouve ben smatte.
- Ouais, le monde trippe pas mal sur son cas en général. Tu veux-tu une bière ? J'en ai pris deux et je vois que t'es à sec.
- Merci, je bois pas.

Je pourrais me sentir gênée avec mes deux bières, devant un homme qui a arrêté de boire, mais je hausse plutôt les épaules. Il a fait son choix comme j'ai fait le mien. Jérôme continue à me regarder et je ne sais plus quoi dire. Je suis plutôt volubile, mais ce soir, je suis trop absorbée par Oli et par toute cette eau pour avoir envie de parler. En plus, je suis désarmée devant Jérôme. J'ai l'impression qu'il me comprend complètement, qu'il sait tout ce que je cache. Je regarde vers l'autre rive et attends qu'il parte. Jérôme ne part pas, mais il parle.

- Je sais qu'on se connaît pas, mais bon, j'ai ben vu que tu pleurais... Tu veux-tu me dire pourquoi t'as de la peine ?
- Je pleurais pas parce que j'ai de la peine, je pleurais même pas vraiment. C'était la froideur du vent.

- Ok. T'es comme ta cousine en fait.
- Pardon ?
- Ben en fait, c'est de famille, clairement, de garder sa peine en dedans.

Je regarde Jérôme droit dans les yeux, complètement abasourdie que quelqu'un que je viens de rencontrer insiste pour que je lui parle de mes pleurs. Et surtout, qu'il se permette d'analyser mon comportement, comme ça, sans invitation. Je cherche à me contenir et à lui répondre calmement, mais je crie.

- T'es vraiment un effronté toi hein !
- Ah, ça aussi, c'est de famille !
- Attends, mais quoi encore ?
- La colère.

Je suis incapable de répliquer. Jérôme n'a pas arrêté de sourire. Je suis complètement enragée. Mes mains deviennent moites et mon menton tremble. Je cherche un motif à sa provocation, mais je ne trouve rien de narquois dans son visage. Je suis convaincue qu'il n'essaie pas de me piquer. Je vois même en lui une bienveillance pure, mais ma fureur reste vive. Je ne comprends pas comment il a pu me faire sortir de ma contemplation de la rivière pour m'amener dans cet espace de colère. J'ai envie de le frapper. J'écrase mes deux bières avec mes doigts sans m'en rendre vraiment compte.

- Je m'excuse, j'ai pas voulu te fâcher. Je suis juste, comment dire, ben sensible et peut-être un peu effronté ouais... Veux-tu au moins me dire son nom ?
- Il s'appelle Olivier.

La phrase sort sans quand je puisse la retenir. Le nom d'Oli m'apparaît alors si commun, si ordinaire, et pourtant, si important. Je raconte Baie Saint-Paul et sa promesse de bonheur à Jérôme. Je lui raconte aussi l'année qui a suivi, celle où Oli avait trop de choses à régler pour que l'on puisse être ensemble. Je lui dis que malgré cela, tous les jours je l'attends. Que je ne sais pas quand il me faut arrêter d'attendre. Je dis à Jérôme que mon seul amour c'est Oli et que rien ne semble pouvoir l'effacer ou même, l'atténuer. Les autres amours qui entrent dans ma vie traversent celui que j'ai pour Oli sans le fendre. Je lui dis que je me sens ridicule de m'accrocher, que je me sais complètement pathétique, complètement cliché. Je lui dis que rien n'égale l'espace de ses bras. Je n'ai aucune idée comment Jérôme a fait céder la digue et pourquoi j'ai commencé à lui parler.

Je dépose les deux bières dans l'herbe et j'allume une cigarette. J'en offre une à Jérôme, qui accepte. Ce partage de vice me calme. La colère se diffuse. J'ai réussi à retenir mes larmes. Nous demeurons silencieux tout le temps que brûle le tabac.

- Peut-être que je devrais te laisser seule.
- Ouais, c'est mieux je pense.

Jérôme s'approche doucement de moi et me demande s'il peut me prendre dans ses bras. J'accepte. Comme il est plus petit que moi, je dois pencher la tête pour la poser sur son épaule. Il sent le savon doux, la menthe verte et le tabac. Je me sens étrangement apaisée. Nous restons immobiles quelques minutes puis Jérôme relâche son étreinte et s'éloigne.

Je ramasse mes bières et je rejoins ma cousine, pour lui dire au revoir. Je franchis la passerelle qui mène au boulevard Renault et je marche vers chez mon père, enchaînant les cigarettes. Je rappelle Antoine qui ne pleure plus, mais qui est dans un bar du boulevard Saint-Laurent. J'attends quelqu'un crier « shooter ». Je souris en pensant à l'ambiance des vendredis soir montréalais.

Mon père n'est pas rentré. Il doit être chez sa blonde. Juste avant de m'endormir, il me semble entendre la sirène d'une ambulance.

Le lendemain, au déjeuner, mon père est de retour. Assis devant ses toasts, il a la mine basse. Je lui demande ce qui ne va pas. Il me répond qu'hier soir, une fille s'est noyée dans la Chaudière en essayant de la traverser à la nage.

- Ben voyons donc pourquoi elle a fait ça.
- Apparemment, on lui aurait dit que la rivière n'est pas infranchissable.

L'après-midi, à pied, je longe la rivière. Je m'imagine le temps qu'il faudrait pour parcourir toute la longueur de la Chaudière; cent quatre-vingt-cinq kilomètres d'eau grise et glaciale. Je me demande où s'est échoué le corps bleu et gonflé de la nageuse intrépide. Je peux presque la voir, comme je pouvais presque voir, cet après-midi auprès du mur de Berlin, les cadavres des évadés de l'Est.

Le méchoui

Lac Kénogami, 2016

La traversée du parc des Laurentides rend toujours Oli nerveux. Partis beaucoup plus tard que prévu de Québec, notre passage coïncide avec la venue de la brunante. Autrement dit, nous sommes à l'heure où les orignaux passent d'un côté à l'autre de l'autoroute 73. Pour eux, le chemin pavé n'est qu'un des sentiers de la forêt.

Les pancartes jaunes préviennent les automobilistes de prendre garde à ces grandes ombres noires. Une partie du chemin est clôturée et les zones protégées sont également annoncées sur des panneaux. Personnellement, je n'en aurais pas mis du tout et aurais encouragé une vigilance constante, plutôt que de faire osciller les conducteurs entre l'apaisement et la peur. Qui sillonne les routes du Québec sait que la rencontre entre un orignal et un pare-brise est inmanquablement fatale autant pour l'animal que pour la personne qui conduit. C'est arrivé au frère de ma mère.

Je préfère le parc de la Vérendrye, même s'il est encore plus long et plus hasardeux à traverser. La mort y est encore plus probable. Quand je suis au volant sur la route de l'Abitibi, seule l'annonce de la ville d'Amos fait relâcher mon corps tendu par la concentration. Tout l'effort de cette conduite est compensé par la beauté du paysage virginal. Une immense forêt trouée de quelques villes et striée de rivières. C'est facile de se cacher, en Abitibi.

Nous n'avons pas vu d'orignaux dans le parc, mais nous arrivons à Chicoutimi trop tard pour souper avec ses parents. Sa mère s'empresse de nous réchauffer quelque chose et après, j'insiste pour qu'on s'assoie dehors, sur le bord de la rivière qui porte le même nom que la ville. Il fait noir et on ne voit pas grand-chose, mais je me délecte du bruit de l'eau. Je ne sais pas si ses parents réalisent la chance qu'ils ont de vivre avec autant de remous dans leur cour.

La chambre de son adolescence n'a pas été réaménagée depuis son départ, il y a plus d'une décennie. J'imagine que ses parents n'ont pas besoin de l'espace. Nous nous couchons sous

l'édredon trop mince à la housse bleu cyan. Sur la commode, une photographie d'Oli et de Cynthia, sa première blonde, debout sur ce que je reconnais comme la galerie arrière de la maison de ses parents. C'est le soir de leur bal de finissants. Elle sourit, toutes broches dehors, sa robe rose bonbon assortie à ses cheveux bouclés serrés. Je sens presque l'odeur du fixatif. Oli n'est que sourire derrière ses bretelles jaune fluo et son nœud papillon fleuri. Il passe son bras autour de moi et je m'installe sur son torse. Je suis contente qu'il ait reporté sa douche à demain. Je peux sentir sa peau déparée de tout. Je perçois quelques traces de savon. Je respire surtout ce qui reste du fort parfum du déodorant, atténué par sa sueur de la journée. C'est mieux quand il n'est pas complètement propre. Il n'est régi que par son propre corps et moi, je peux me délecter de son indépendance.

- Est-ce que tu l'aimais, ta blonde du secondaire?
- Mhm, plutôt oui. Pourquoi ?
- Bah, sa photo est encore là, c'est tout. Alors je me demandais.
- T'es pas jalouse quand même ?
- Non mon amour, quand même pas.

Je lui embrasse le cou et le mordille et il rit. Sa peau goûte salé et il sent un peu la friture. Je blâme les frites dégustées à la va-vite dans la voiture. Il ferme la lumière et il m'embrasse. Nous faisons l'amour très lentement et en silence. Nous respectons la quiétude de la maison. Je peine à réfréner un cri quand son orgasme enfonce ses doigts dans mes flancs.

Je me demande combien de femmes il a baisé dans ce lit. Combien ont joui comme moi, le visage dans l'oreiller, inquiètes de réveiller sa mère ?

- Non, mais attends, moi je peux pas manger ça de l'agneau. C'est impossible.
- T'inquiète pas, ils vont faire cuire un morceau de porc à l'intérieur.
- À l'intérieur de l'agneau ? Une mise en abyme de méchoui ?
- C'est vraiment bon tu vas voir, arrête de capoter.
- J'aurais juste aimé ça que tu me le dises d'avance que c'était ça, le menu du *party*.
- Meh, je te l'ai dit me semble.

Je tourne la tête vers le paysage qui défile. Nous sommes assis sur le siège arrière du VUS de l'année que possède son père. J'ai le mal des transports quand je ne suis pas au volant

et sa conduite rapide et imprévisible n'aide en rien. S'y rajoute la perspective de devoir souper de l'agneau. Je peux déjà sentir mes dents qui percent la chair et la viande qui me roule dans la bouche. Je me concentre sur les arbres flous comme les billes d'un chapelet qu'on égrène à toute allure.

Nous arrivons finalement au chalet du cousin d'Oli, Jasmin. Je le rencontre pour la première fois et déjà il m'embrasse familièrement sur les joues, les mains posées sur mes épaules. J'ai la sensation d'un peu de bave sur mon visage et l'odeur de bière qui émane de lui m'assiège. Il n'est pas encore midi. La journée est prometteuse. Oli ne semble rien remarquer et il salue Jasmin d'une longue embrassade.

Son cousin a construit son chalet le plus près possible du lac Kénogami, c'est ce qu'il nous explique pendant que nous faisons le tour de la propriété. Le bâtiment principal, à revêtement de bois rond, est énorme. On dirait un camp de bûcherons gonflé à l'hélium. L'imposant système de climatisation trône sur le côté de la maison et gâche l'esthétique du lieu. Il en va de même pour le jacuzzi qui jouxte la galerie. Jasmin soulève le couvercle et nous invite à tester la température de l'eau. Son regard pétille alors qu'il nous décrit que c'est la plus belle activité à faire lorsqu'arrivent les fraîches soirées d'été. Ce ne sera certainement pas pour ce soir ; nous sommes en pleine canicule et il fait une chaleur atypique pour le Saguenay. Au fond de la cour, j'aperçois le méchoui et je détourne la tête.

Nous entrons par la porte-patio. Jasmin a déjà installé les grandes tables qui serviront à accueillir toute la famille et il y a posé de magnifiques arrangements de fleurs sauvages aux teintes jaunes et blanches. Elles contrastent avec les carreaux rouges des nappes de plastique. Je remarque les piles d'assiettes et d'ustensiles jetables. La maison est décorée « au goût du jour » celui annoncé par les agents immobiliers pour décrire une esthétique qui n'a rien de particulier si ce n'est l'uniformité des teintes. Cependant, j'apprécie les comptoirs de quartz de la cuisine et je me délecte de la fraîcheur quand ma main glisse sur la surface. Je dis à Jasmin qu'il a une belle maison, pour être polie. J'ai à cœur de faire bonne impression.

Nous retournons à l'extérieur et Jasmin insiste pour que l'on s'approche du repas. L'animal étêté est traversé par une barre de fer qui tourne à côté d'un foyer. Écartelé, la cage thoracique ouverte, l'agneau cuit et le gras s'écoule dans des lèchefrites disposées au sol.

Je regarde la peau qui tire du rose au brun, transformée par la chaleur. Jasmin en profite pour ouvrir le foyer de métal et alimenter le feu. Il nous montre ensuite le dispositif qu'il a lui-même « patenté » pour faire tourner la broche. Le père et la mère d'Oli sont impressionnés et poussent de curieux : « hum, ah, miam ! ». Son cousin nous invite à approcher. Mon corps refuse, mais Oli me pousse légèrement le bas du dos quand il réalise que je reste immobile. Jasmin pointe l'intérieur de l'animal et je discerne, à même le ventre, ce qui semble être de l'aluminium : « Ça c'est le morceau de porc, pour ceux-là qui aiment pas l'agneau. » C'est exactement comme Oli l'avait décrit, mais en fait c'est bien pire. L'air caniculaire est empli par l'odeur de fumé et les relents de chair brûlée. Je n'ai pas le choix de reculer pour ne pas vomir et la scène se transforme en portrait terrible : l'agneau roule sur le fond vert de l'herbe et des arbres et tous les témoins applaudissent sa désolation.

Je bats en retraite vers le lac et j'essaie de cacher mon affolement. Ma peau comme un brasier, il me faut m'éloigner des flammes. Je rejoins le quai et je regarde pour la première fois le lac Kénogami. C'est une étendue immense, qui semble vierge et inhabitée malgré les maisons qui se devinent entre les pourtours de feuillus et de conifères. J'enlève mes sandales, m'assois au bout du quai et plonge mes pieds dans l'eau. Mes mains sentent le bois chauffé par le soleil. Le vent, écrasant mais apaisant, transporte l'odeur de l'épinette et du bouleau blanc. Le souffle du lac ne chasse pas celui du feu qui reste comme collé à ma peau. Je ferme les yeux, mais je vois encore l'agneau qui tourne sur sa broche et autour les invités qui se meuvent comme dans une sarabande infernale. Je respire profondément et me concentre sur la tiédeur de l'eau sur mes pieds. Mon angoisse se dilue dans le lac Kénogami. Je discerne à peine les voix qui proviennent du terrain de Jasmin, mais je devine qu'elles se multiplient. Tout le monde était attendu pour midi.

Oli vient s'asseoir à côté de moi sur le quai et me tend une bière. C'est bien ce qu'il manquait à ce moment, un peu d'alcool. J'appuie ma tête sur son épaule puis je l'embrasse doucement. Il a chaud.

- Ça va ? T'étais plutôt pâle tantôt.
- C'est le méchoui.
- Ah !

- Je te l'avais dit, que ça me ferait cet effet-là.
- Il va sûrement y avoir des à-côtés.

Ça me rassure un peu qu'il ne cherche pas à me prouver que mon dégoût n'est que dans ma tête. Il m'embrasse sur la tempe et me dit qu'il est temps d'aller rencontrer la famille. Je marche lentement sur le quai. Je suis soudain terriblement gênée, mais je me force à sourire.

Je serre des mains sans retenir les noms qui y sont attachés. On me pose beaucoup de questions. Je n'aime pas être le centre de l'attention. Heureusement, Oli me tient bien serrée contre lui, mon flanc épouse sa hanche et sa main serre ma taille. Je le regarde me présenter à sa famille et je réalise qu'il est fier. Il me caresse le dos et rit fort. Il pétille. Je suis émue de son excitation et je me sens soudainement choyée. Je fais mon entrée dans la famille comme jadis les filles de la haute société dans le monde. La seule différence entre elles et moi est que je sue dans une camisole de coton plutôt que dans une robe de soie.

La chaleur est de plus en plus intense avec le soleil qui atteint son zénith.

Le jour commence à descendre et Jasmin s'installe sur la galerie pour annoncer que le repas est prêt. Son visage est rubicond, coloré autant par le soleil que par l'alcool. Je suis moi-même éméchée. J'ai laissé Oli compter les bières et elles ne cessent de se multiplier. Son père doit nous ramener, lui qui ne boit plus depuis des années.

J'apprécie la température de la maison, refroidie par la climatisation. Il avait raison pour les à-côtés ; je vois des salades, des frites et des crudités. Mais c'est l'agneau qui trône au milieu des tables : il a été coupé en tranches et servi dans de grands plats d'aluminium. La maison devient plus bruyante à mesure que le repas avance. Je fixe la tante Agnès qui mange une grande quantité de viande. Elle répète les mêmes gestes depuis une heure. Elle coupe d'abord grossièrement les tranches dans son assiette puis pique un morceau avec sa fourchette. Elle met l'agneau sous son nez en fermant les yeux. Elle porte ensuite le morceau à sa bouche et l'y engouffre tout entier. Agnès mastique et le jus coule sur son menton. Elle parle alors qu'elle mange et je peux voir la chair brune qui se promène entre ses dents et sur sa langue. Enfin, elle déglutit et boit une gorgée de bière. Oli me donne un léger coup de coude dans les côtes et je comprends que je fixe Agnès depuis trop longtemps. Son assiette est vide et elle se recule dans sa chaise pour y poser son dos.

J'espère qu'elle a terminé. Je croise son regard et je remarque la beauté de ses yeux verts. On dirait ceux d'un serpent. Je cligne des yeux la première et Agnès s'adresse à moi. Sa petite cage thoracique n'annonce pas la puissance de sa voix, profonde et presque caverneuse.

- Alors, ça te plaît la vie à Matane ? Ça doit faire changement pas mal. À Montréal, tout bouge tout le temps...
- Oui, c'est très différent c'est sûr, mais j'aime ça.
- Tant mieux, tant mieux... Pis lui, il te traite bien ?

Elle fait un signe de tête en direction d'Oli, accompagné d'un petit mouvement de sourcils. Je ris un peu et je dis oui. Agnès sourit et la lumière du plafonnier se reflète sur le plombage doré de sa canine droite.

La climatisation ne parvient pas à chasser la chaleur produite par les corps. Les effluves de transpiration sont de plus en plus prenants. Je ne me résous pas à manger ce qu'il me reste de salade de pommes de terre. Je remue les morceaux du bout de ma fourchette de plastique. Oli a essayé de me convaincre de goûter la viande en mettant un morceau dans mon assiette. Il y est resté longtemps comme en témoigne la tache de gras imprégnée dans la vaisselle de carton. Je n'ai pas voulu y toucher et visiblement exaspéré, Oli a récupéré le morceau d'agneau.

La famille fait un bruit assourdissant. La soirée qui avance voit le volume des conversations augmenter. Une des tantes d'Oli rit de façon aigüe et nasillarde. Je sursaute à chaque fois. Personne ne me parle. Agnès s'est désintéressée de mon histoire une fois son court questionnaire terminé. Oli est absorbé par sa cousine qui lui raconte son dernier voyage en voilier. Il a gardé une main sur moi. Sa paume de plus en plus moite crée un petit incendie sur ma cuisse. Je la retire et il ne réagit pas. Je lui glisse à l'oreille que je vais aller prendre une petite marche pour digérer. Il ne me propose pas sa compagnie que j'aurais déclinée, de toute façon.

Je dois passer entre les deux tables, mais la proximité des chaises me force à faire déplacer plusieurs de convives. Quand le lourd bourdonnement ne me permet pas de signifier ma présence par ma voix, je dois toucher les membres de la famille. Ma main sur leurs épaules m'apparaît parasitaire. Un des oncles a la peau brunie par les expositions prolongées au

soleil. On dirait du cuir légèrement humide. Une peau de cochon où siègent quelques poils drus.

J'arrive finalement au bout de cette allée de bustes, me dirige vers la porte-patio et prends une bière dans une des caisses posées par terre. Je ne demande la permission à personne, après tout, en famille il faut s'entraider et j'ai vraiment besoin de cette bière.

Il fait encore très chaud à l'extérieur, mais le silence m'apaise instantanément. Je fais le tour de la maison pour me rendre à la route. Les roches crissent sous mes chaussures. L'air est empli de l'odeur douceâtre de la poussière. J'entends des rumeurs de festivités autour de moi. Plusieurs des maisons du lac Kénogami sont en fête. Il faut bien profiter des samedis soir du mois d'août. Ces présences fantomatiques amplifient mon sentiment de solitude. Je découvre le chemin sans plaisir. Ma bière est tiède.

Un gros chat orange sort d'un buisson et commence à me suivre. Il ressemble à celui d'Oli, avec lequel je dois cohabiter depuis mon arrivée dans le Bas-du-Fleuve. Il arpente l'appartement pendant la nuit et m'empêche de dormir. Il faut lui laisser la porte de la chambre ouverte et souvent, il s'installe sous la fenêtre, dans le rayon de lune. Il me fixe de ses gros yeux jaunes. Je pense que c'est parce que j'ai pris sa place dans le lit. Je dis encore son lit, plutôt que notre lit. Même si nous avons décidé ensemble que je quitterais Montréal pour Matane, je m'y sens encore comme une étrangère. Je me suis posée sur la vie d'Oli, comme une feuille d'automne sur un étang. Je suis entrée dans son décor et nous en sommes aux premières répétitions. Quand j'entre dans l'appartement, il sursaute encore. J'ai vendu tous mes meubles et n'ai gardé que mes livres, mes plantes et le grand tapis perse offert par ma tante. Il n'y a que ça qui m'appartient, dans l'appartement. Je creuse ma place tous les jours, mais quelquefois, je dérange Oli, c'est évident. J'essaie de me faire toute petite, de faire comme le chat et je reste immobile pendant une bonne partie de la journée. Il ne me demande rien de ça, mais je suis prise dans cette nouvelle réalité; je ne suis pas encore sortie de mon ancienne vie. Je ne réalise pas encore ce que nous partageons, que nous avons enfin la liberté de vivre ensemble. Je regarde notre quotidien de loin, de peur de le briser.

Je vois la pancarte qui annonce la plage municipale et je retourne près du lac Kénogami. Je m'assois et plonge mes mains dans le sable. Je sens sa fraîcheur au bout de mes doigts et les grains qui entrent sous mes ongles. La lune est maintenant haute dans le ciel et elle

se reflète sur la surface calme du lac. Il ne vente plus. Depuis la plage, je vois le chalet de Jasmin et je devine le méchoui dans la cour. Le feu est éteint, mais les lumières de la maison découpent la silhouette noire de l'agneau. Je termine ma bière malgré mon envie de vomir.

Nous retournons à la maison quelques jours plus tard. Je retrouve avec soulagement la rivière Matane où nous avons passé la plupart de nos soirées depuis le début de l'été. Nous arrêtons chercher de quoi manger et du vin et soupons sur la plage. Le fleuve est calme et la Côte-Nord, bien visible. Je respire l'air salin avec délectation et le côté minéral du vin blanc me monte agréablement au nez.

À l'appartement, le chat semble heureux de notre retour. Il ronronne et se frotte sur nos jambes. Il réserve normalement ce spectacle à Oli.

- Eh ben, on dirait qu'il apprécie ta présence, finalement.
- Ben oui toi !
- Moi aussi tsé, je suis content que tu sois là.

Son affirmation monte en bouffées dans tout mon corps. Je me colle à lui et pose ma tête sur son épaule. Je dois me mettre sur la pointe des pieds et il me soutient en serrant ma taille. Ces quatre murs ne sont rien, c'est lui ma maison.

Le fleuve

Saint-Ulric, 2018

Des touristes amassent du bois de grève et je les regarde faire, révoltée. Ils parlent fort. Je ne distingue rien des mots, mais le vent porte les sons aigus jusqu'à moi. La longue robe de lin rouge d'une des filles—éclatante de contraste sur le sable pâle—claque au vent et à chaque bourrasque, le tissu s'éloigne de son corps comme la voile d'un mât. Elle se penche sur la plage et agrippe des roches de bonne taille, qu'elle place en cercle devant elle. Son compagnon dispose les branches de bois à l'intérieur du cercle de pierre. Il peine à les faire tenir et agite dans tous les sens ses bras d'un blanc laiteux. Même de loin, je peux voir que son tipi est mal érigé. Avec un peu de chance, ils ne réussiront pas à allumer leur feu et laisseront la grève tranquille.

J'ignore les autres groupes sur la plage de Saint-Ulric. Assise en tailleur, bien droite, je fixe l'eau qui se déploie. Le Saint-Laurent, sans agitation, porte ses vagues jusqu'à moi. Elles laissent des stries profondes dans la surface foncée du sable mouillé. La plage se ride et se déride avec les mouvements de l'eau. Le ciel et la mer sont exactement de la même couleur et je n'en distingue plus les contours. Je suis mue par un besoin de trouver les frontières et de comprendre les formes. Je ne vois que la lumière qui frappe mes rétines avec fracas. Les oiseaux de mer crient et soudain, je voudrais être l'un d'eux. Je voudrais voler jusqu'à la Côte-Nord et te retrouver, Oli, et ne plus jamais regarder derrière moi.

À ma gauche apparaissent un radeau de fortune et une seule pagaie et je le pousse dans le fleuve. La mer est calme ; elle ne me jettera pas dans ses bas-fonds. Je n'ai qu'à suivre les goélands et ils me mèneront jusqu'à Baie-Comeau. Je suis à genoux sur le radeau et il glisse droit devant lui. L'eau atteint parfois mes jambes et les gens crient sur la plage. Ils me crient de rentrer, mais je ne les écoute pas. J'ai rendez-vous avec quelque chose, de l'autre côté du Saint-Laurent. Le radeau avance toujours, je n'ai pas besoin de pagayer. À gauche je vois encore Saint-Ulric et à droite, le port de Matane, tout en échafaudages et en couleurs fades. Le soleil est brûlant, il entre dans mes vêtements et les chauffe. Je les retire et les

pose devant moi, incertaine de ce qu'il me faut faire. Je prends mon t-shirt et le place sur ma tête, comme un foulard de pirate. Je jette le reste de mes vêtements à l'eau, je n'en ai plus besoin. J'ai à peine le temps de distinguer le tissu qui disparaît dans l'écume, tout est vert et bleu et blanc. Les couleurs de la mer se superposent. Je me lève sur le radeau, qui avance encore, bien droit. Je ne vois plus les côtes, je ne vois que le bleu de l'eau, du ciel et la mince bande verte et grise de la Côte-Nord. Les goélands continuent leur danse dans le ciel. Ils valsent et raillent et m'indiquent la voie et je les suis. Je dirige le radeau de ma seule volonté et il surfe sur les vagues. Il suit leurs mouvements et les muscles de mes cuisses aussi et je suis de bois comme mon embarcation. Je deviens les troncs d'arbres attachés de corde et je file sur le Saint-Laurent et la froideur de l'eau ne m'atteint pas. Mon corps nu couvert d'écorce peut résister à toutes les intempéries si rien n'atteint sa pulpe. Mes yeux se remplissent de sève alors que je pleure et l'eau salée la barbouille dans mon visage et je suis masquée. Mon corps radeau se tourne et se retourne et je vois tantôt le ciel sans nuages tantôt le noir de la mer. Les goélands sont toujours près de moi, si près qu'un d'eux vient se poser sur mon dos et je le sens à peine. Ses petites pattes palmées me pétrissent et je profite de ce doux massage. Mais le goéland crie et d'autres arrivent et ils envahissent mon dos planche. Bientôt des centaines et des centaines d'oiseaux se posent sur moi et j'ai peur de couler. Ils raillent et pleurent et me piétinent et je sens mon écorce qui se fissure et des becs sur ma pulpe. Ils cherchent de petits insectes à manger entre mes rondins et s'amuse à rompre les cordes. Je ne peux que détacher mon corps du radeau et je les chasse un à un, de mes bras, de mes jambes ou de la pagaie. Les oiseaux s'en vont et crient et me fixent et défèquent sur moi et je suis couverte de leurs fientes et ma peau brûle. Je voudrais plonger sous l'eau pour me laver de ce calvaire, mais la mer se lève et je dois payer.

Le radeau tangue et une des cordes se rompt. Mon embarcation devient plus étroite, mais la pagaie s'allonge. Elle est si longue maintenant que je peux toucher le fond de l'estuaire et garder le cap sur Baie-Comeau. Je place toute ma force dans mes bras et le bateau continue son avancée. Je regarde un coin de ciel qui devient noir et bientôt tout s'assombrit. Le temps tire la couverture sur le fleuve et le tonnerre commence et les éclairs sillonnent le ciel. C'est tout un flamboiement autour de moi. Je me penche pour regarder mon corps nu. Mes pieds saignent et mon flanc aussi et le sang se mêle aux excréments d'oiseaux. Et

la pluie s'abat sur le Saint-Laurent. Elle tombe en grosses gouttes sur ma tête, elle m'assomme et elle nettoie mon corps et je regarde le sang et la fiente et les larmes qui se diluent et entrent dans le fleuve. Mes jambes ne peuvent plus me supporter, mes muscles à leur tension maximum se rompent et je m'effondre sur le radeau. Le choc projette la pagaie et elle plonge dans l'estuaire de toute sa longueur. Le ciel gronde et je me recroqueville sur les troncs d'arbres. J'essaie de me joindre au bois une seconde fois, mais le bateau me rejette. J'enlève le t-shirt de ma tête, il est encore sale et l'odeur surie et acide de la fiente me monte à la tête. Je ramène mes genoux vers moi et pose mes mains glacées sur mes seins. Je ne sais plus dans quelle direction va le radeau. Je vois des baleines et elles rient ou bien elles chantent. Elles sont plusieurs, elles sont en famille et elles sont heureuses. Je pleure doucement et mes larmes sont bien les miennes, elles me piquent le visage et leur sel parvient à ma bouche. Sous le radeau les vagues sont furieuses et j'enfonce mes doigts dans le bois pour ne pas sombrer. J'ai peur d'être avalée par une baleine, condamnée à manger du plancton et à ne plus voir la lumière. Je crie, mais pas à l'aide, je sais que ma voix ne portera jamais assez loin pour rejoindre quelqu'un. Je crie pour sortir quelque chose de mon corps, la peur sans doute, mais aussi toi. Je crie pour te sortir toi. Je suis soudainement convaincue que tu n'es pas de l'autre côté de la mer, mais aussi que c'est ta faute si je suis ici, si je suis prise dans ce tourment de sel et d'eau. Je crie de plus en plus fort, je sens mes poumons se coller contre ma cage thoracique et toutes les fibres de mon corps qui te rejettent. Je me déplie, déchire le radeau comme une démente, mes ongles saignent et je tire mes longs cheveux et je hurle. Je me mets à quatre pattes sur le radeau et l'eau coule de mon corps et autour de moi et sur le Saint-Laurent et je sens une masse qui remonte mon ventre, puis ma trachée et dans une convulsion énorme, je te vomis. Je vomis le petit cadavre de nos dernières années.

Avant de le lancer de toutes mes forces dans la mer, je l'emballe dans mon t-shirt, pour qu'il n'ait pas trop froid, trop vite.

Le premier but

Et déjà dans le ciel une fille déshabille Montréal et la ville avale le soleil.

Philippe B.

Villeray, 2019

J'entre dans le parc Jarry par la rue Saint-Roch après une journée de travail à Parc-Extension. Les barrières de sécurité s'abaissent alors que je m'appête à passer la voie ferrée. Pour un très court instant, je m'imagine que je vais la traverser quand même. Je contourne la première barrière, puis la seconde, certaine d'être plus rapide que le train. Je trébuche sur quelque chose—mon lacet, une branche—et je tombe. Je ne me relève pas à temps. Le train sectionne mon corps et plus jamais je ne quitte Villeray.

Face à la barrière, je reste immobile. Le train file en direction de la banlieue. Son passage soulève les feuilles mortes et les quelques déchets qui jonchent la voie. Des enfants s'agglutinent près de moi, pressés sans doute, d'aller explorer le parc. Les wagons sont pleins et la faible vitesse du train me permet de distinguer quelques visages. Une femme blonde, plutôt jeune, le front appuyé sur la vitre, pleure à chaudes larmes. Je ne la vois que quelques secondes, mais son regard éteint me transperce. Je voudrais la consoler.

Rapidement, le train s'éloigne et les barrières remontent. Le signal sonore s'arrête et je réalise que ne l'avais même pas remarqué. Les enfants partent en flèche et moi je ramasse mon sac de balle-molle que j'avais déposé au sol.

Il fait plutôt frais aujourd'hui, la température idéale pour le sport. Il y a déjà quelques personnes dans les estrades du terrain où nous allons jouer. Je me déplace vers le banc de joueurs et entreprends de mettre mes bas et mes souliers à crampons. Ils sont usés par de nombreuses saisons de balle, mais trop confortables pour que je les change. Je fais quelques tours de terrain à la course. Je suis nerveuse. Je n'ai pas joué avec cette équipe depuis des années.

Les joueuses commencent à arriver. Je salue de la main celles qui me sont inconnues et enlace mes amies. On me demande si je suis rentrée pour de bon. Si c'est un choc de revenir en ville. On ne me demande pas pourquoi je suis revenue. Ça, tout le monde le sait.

Je suis rentrée en plein novembre, avec un hiver hâtif. Il a neigé le jour où j'ai posé mes bagages dans mon nouvel appartement et la masse blanche s'est accumulée sur la ville pendant des semaines. Les jours de plus en plus courts étaient aussi incroyablement froids et tout me semblait gris. J'en voulais à Montréal, de ne pas m'accueillir avec douceur. J'ai eu l'impression d'être trahie par une mère qui vous attire dans son giron pour mieux vous rejeter. Je cherchais le vent du fleuve, mais il ne parvient pas au centre de l'île. Même sur le bord de l'eau, même si c'est le même fleuve, le vent est différent. Le vent de Montréal est plein de misère et de raffineries.

Le printemps, et surtout l'éclosion des lilas, m'a réconciliée avec Montréal. Le beau temps est arrivé plus rapidement que les normales de saison. Il faisait été en avril. Je me rendais presque tous les jours au parc Jarry pour lire, travailler et regarder le jour se coucher sur Villeray. Je réussissais à ne pas trop penser à mon horizon fluvial, à la rivière Matane et à Oli. J'ai arpenté toutes les rues de Villeray, essayé toutes les boulangeries et tous les cafés pour trouver les meilleurs. Je mangeais des croissants sur mon balcon et je regardais passer les familles dans la rue. Je remarquais surtout les couples avec un jeune enfant. Je fumais des cigarettes et eux s'épanouissaient dans leur bonheur sous mes yeux. Je me prenais à imaginer l'allure de nos enfants, à Oli et moi. Je voyais une grande table de bois, remplie de pots de gouaches, de cartons, de pinceaux et de verres d'eau pour les laver. Je voyais les enfants avec des tabliers multicolores, de la peinture jusqu'aux coudes. Je voyais Oli accoté au cadre de porte, les cheveux en bataille, une tasse à la main, occupé à admirer sa progéniture. Les enfants étaient parfois deux, parfois quatre, mais ils étaient toujours heureux. Du haut de mon balcon, j'imagine la famille que nous n'aurons jamais et sous mon ventre plat, mon utérus est vide. La rage que provoquaient en moi ces couples s'est estompée un peu plus chaque jour, jusqu'à devenir une toute petite colère. Si je m'en accommode bien, il arrive parfois qu'elle redevienne soudainement aiguë et alors je dois jeter ma cigarette et entrer dans l'appartement pour crier. Je mets ma tête dans l'oreiller et je hurle, parce qu'ici ce n'est pas comme à Matane, les voisins pourraient m'entendre. Après l'oreiller, une douche me permet de retrouver un semblant de calme que je teste en parcourant les rues que je connais de mieux en mieux. J'évite néanmoins les ruelles ; celles de Villeray sont toujours pleines d'enfants.

J'ai réintégré l'équipe de balle-molle à la dernière minute et j'ai dû me contenter de la position restante, celle de receveur. Après l'échauffement, je me place derrière le marbre et la partie commence. Je ressens une certaine excitation à jouer, mais je n'ai pas mon enthousiasme habituel. Je regarde le premier but et je me demande quand je pourrai y rejouer. La fille qui occupe la position est efficace, je ne peux rien lui enlever. Je la regarde avec envie attraper nonchalamment les balles. Elle arbore un style androgyne qui me plaît beaucoup. Sous sa casquette, ses cheveux pâles sont ramenés à la nuque en un chignon approximatif d'où s'extirpent plusieurs mèches. Son visage est parsemé de taches de rousseur et ses lèvres minces sont presque pourpres. Je remarque le muscle de sa cuisse quand elle étire son corps pour attraper une balle sans quitter son but et son geste semble exécuté sans effort. Je reconnais alors complètement sa dextérité. Le reste de la partie passe rapidement. Je frappe quelques bons coups à mes tours au bâton, mais aucune balle ne m'est lancée au marbre.

Assises dans les estrades, nous buvons des bières. Je parle avec Anna, le premier but. Elle a un peu chaud et une des plongées qu'elle a faites a laissé une longue trace de sable sur ses vêtements. Ses muscles dansent sous ses tatouages alors qu'elle nous offre des reproductions des meilleurs coups de la soirée. Je devine la beauté de ses épaules sous son t-shirt blanc. Derrière moi, une voix que je connais bien dit mon nom. Je me retourne et vois le visage souriant de M. Bolduc. Je me lève rapidement et je dévale les estrades pour aller à lui. Je le regarde quelques secondes avant de l'enlacer. Son visage s'épanouit dans un sourire édenté, ses yeux perdus entre les nombreux plis de ses paupières. Ses cheveux gris ont poussé depuis notre dernière rencontre et touchent maintenant ses épaules. Ses vêtements me paraissent propres et pour une fois, il ne sent pas la bière. Je garde mes mains sur ses bras pendant un long moment comme pour être certaine qu'il ne file pas trop rapidement.

- M. Bolduc ! Avez-vous regardé toute la game ?
- Oh oui ma belle fille, c'tait une belle game, mais de quessé tu jouais catcher ?
- Ah ben vous savez, j'ai été partie un bout, pis les positions étaient déjà attribuées.
- Ouin, mais c'est du beau gaspille ! Mettre ton talent derrière le marbre !

- Bon, mon talent ! Y'en a un qui exagère !
- Jamais j'exagère ! Je le jure !

À ces mots, il se signe et crache par terre, bien décidé à prouver son honnêteté. Je fais signe aux filles toujours assises dans les estrades que je reviens dans quelques minutes. Anna a un drôle d'air, à la fois amusé et interrogateur. Je prends M. Bolduc par les épaules—il est plus petit que moi—puis nous entamons une promenade dans le parc Jarry. Derrière le chemin de fer, le jour se couche. J'imagine tout l'ouest de l'île comme pris sous une gélatine orange. Je suis tellement heureuse de le voir que j'oublie pendant un instant d'être triste.

Il me raconte sa vie des dernières années. Toujours résident d'un HLM sur Acadie, il enrage de plus en plus de voir les voitures de luxe s'entasser dans ville Mont-Royal. Du dernier étage de sa tour, il a une vue inégalée sur le labyrinthe des rues. Il tolère de moins en moins le pavoisement de la richesse montréalaise. Il me dit qu'il travaille sur la gestion de sa colère, que c'est rendu plus facile depuis qu'il ne boit plus.

- Mais t'sais ma belle, avec pu d'alcool pis pu de drogue, ben, les émotions elles se cachent pas... Pis souvent, ben souvent, je m'endors en pleurant, comme quand j'étais ti-cul.
- Ha ! Y'a pas d'âge pour s'endormir en pleurant M. Bolduc. Je vous comprends tsé.
- Ben oui toi tu m'as compris tout suite. J'ai même pas eu besoin de t'expliquer.

Je passe mon bras sous le sien et il me prend la main. Ses doigts sont comme des branches dures et noueuses. Il m'a souvent parlé de sa jeunesse passée comme cuisiner sur des camps de bûcherons. Il m'a donné une photographie que j'ai glissée sous un pare-soleil de ma voiture. On l'y voit, tout fier devant la tente qui servait de cuisine. Il n'était pas si frêle à l'époque et son importante chevelure se dressait assez haut sur sa tête. Sur la photo, sa peau semble bronzée ; elle contraste avec la blancheur de son habillement. Le tirage noir et blanc n'enlève rien aux détails de l'image. M. Bolduc, les bras croisés sur son torse, tient une louche dans sa main. Il est légèrement appuyé sur le pilotis posé à l'entrée de la tente pour maintenir l'ouverture. À côté de lui, un énorme Husky nommé Belette. Quand il m'a montré la photo, il m'a dit : « ah, ma p'tite Belette, c'est le meilleur ami que j'ai jamais eu » et je l'ai cru tout de suite. Le plus frappant, c'est le visage de M. Bolduc, jeune et sain. Son sourire et ses yeux ne laissent rien deviner de la tristesse qu'il avait déjà en lui, à

l'époque. Il semble parfaitement content d'être posé là, bien loin dans une forêt de l'Abitibi. Quand je lui ai demandé comment il s'était retrouvé dans cette région, il m'a dit qu'il voulait cacher son malheur quelque part où il était certain de ne jamais le retrouver. Nous arrivons au deuxième terrain de balle-molle où une partie est en cours. Nous nous arrêtons et M. Bolduc commente avec précision les gestes de tous les joueurs. Le deuxième but fait une erreur de débutant et mon ami pousse un cri et balaie l'air de sa main. Il insiste pour s'en aller, furieux pendant quelques secondes. Je ris malgré moi à sa colère immédiate, ce qui a pour effet de le détendre.

- Pis pourquoi t'es revenue ma belle fille ?
- Oh, vous savez...

Je baisse la tête et je sens les larmes remonter sous mon visage. Je ne sais pas comment lui dire les dernières années. Comment lui dire les bagages dans la voiture, le dernier regard sur le fleuve et les cigarettes en enfilade ? Je ne sais pas comment lui dire mon dégoût quand la 20 est devenue Cacouna, puis Saint-Jean -Port-Joli, Montmagny, Bellechasse, Ste-Hyacinthe et Longueuil. Je ne sais pas comment dire mon dégoût du bruit de la ville et l'éloignement de mes amis. Je ne sais pas comment dire l'absence d'Oli. Les lacérations au corps et à l'âme, les rêves écrasés, les après-midis près de l'eau où nous oublions que notre amour se dirigeait vers la cour à *scrap*. Je ne sais pas comment dire les soirées sur le tapis du salon à baver mes larmes et mes mots. Je ne sais pas comment dire que j'ai tout détruit parce que je n'ai pas dit les choses qu'il fallait, quand il le fallait. Je ne sais pas comment dire qu'Oli aussi, a tout détruit.

Je ne sais pas comment dire tout ça. Alors je dis simplement : « Ça a juste pas marché, M. Bolduc. » Il lève ses yeux bleus délavés vers moi. Les ridules s'accroissent près de ses paupières. Il ne me ment pas en me promettant que tout ira mieux. Il me dit simplement qu'il faut apprendre à vivre avec la tristesse.

- Mais en tous cas ma belle fille, Montréal pis moi on est ben contents que tu sois revenue. Ton sourire me fait encore autant de bien qu'avant.

Et dans un geste si tendre, il porte ma main à sa bouche et l'embrasse. Le soleil est complètement couché et M. Bolduc doit s'en aller. Je l'enlace une autre fois et il me promet de revenir la semaine suivante.

Je retourne lentement vers les estrades. Les lumières éclairent le terrain de balle-molle pour la dernière partie de la soirée. Je prends une autre bière et je m'adosse au banc derrière moi. Le vent semble s'être réchauffé, malgré la nuit qui est là. Je sens des effluves de barbecue. Sur le terrain, le frappeur envoie la balle au bout du champ et je vois les joueurs qui la cherchent dans l'herbe. La clarté des projecteurs ne se rend pas jusqu'à eux. Le frappeur prend son temps pour faire le tour du terrain. Il court mollement, sans énergie et certainement convaincu qu'il a amplement le temps de se rendre au marbre. Le champ centre a retrouvé la balle et réussit à la lancer directement dans le gant du receveur. Ça prend du bras. Le coureur est retiré. Sa nonchalance ne lui aura pas servi.

Les filles commencent à quitter le parc. Anna se lève et s'étire. Elle descend les estrades et me rejoint.

- Eille, moi je suis ben trop crinquée pour rentrer tout de suite. Il te reste-tu des bières ?
- Ben ouais, *for sure*. J'en apporte toujours trop.

Elle s'assoit plutôt près de moi sur le banc de métal, mais regarde droit devant elle et prend distraitement la bière que je lui tends. Quand elle l'ouvre, l'écume sort rapidement de la canette et lui inonde les doigts. Elle porte l'ouverture à sa bouche et garde ses yeux rivés sur le terrain où la partie tire à sa fin.

- Pas trop triste d'avoir perdu ta place au premier but ?
- Bah... oui. Je t'avoue que je t'ai enviée pas mal, ce soir.
- Paraît que tu te défends plutôt bien.
- J'ai pas ta grâce cela dit.
- Ah ! Ça c'est toutes mes années de ballet.

Anna se tourne enfin vers moi. Je peine à l'imaginer en justaucorps, mais je parviens à la voir plier et déplier son grand corps. La finesse de ses mouvements et sa flexibilité s'expliquent tout à coup. Elle me fixe et je suis comme hypnotisée par la teinte de ses yeux et par leur intensité. Elle enlève alors sa casquette et défait son chignon. Ses cheveux blonds sont épais et certainement lourds. Ils tombent sur ses épaules, fous et soyeux. Ils sentent la lavande. J'ai posé ma bière à côté de moi et mes mains sur mes cuisses deviennent soudainement très moites alors que mon épiderme se dresse. Je réalise que j'ai la bouche

ouverte comme un poisson mort. J'essaie de me ressaisir et de me décrocher des yeux d'Anna. Je réussis à tourner la tête et je vois les joueurs sans comprendre ce qui se passe sur le terrain. Je regarde le ciel bleuté de Villeray. La lune est mince ce soir et je regrette de ne pas voir les étoiles.

Anna et moi buvons encore plusieurs bières, si bien que la nuit avance jusqu'à la fermeture des projecteurs du terrain de balle. Nous décidons de rentrer, prises par la fraîcheur autant que par l'ivresse. Elle habite à quelques rues de chez moi. Nous traversons le parc Jarry lentement. Sa présence m'est de plus en plus familière. Nos bras se touchent alors que l'on marche et ce contact m'est à la fois connu et excitant comme les premières fois. Autour du bassin, la majorité des bancs sont encore occupés. Je remarque un homme, la tête couchée sur les cuisses d'une femme qui lui caresse doucement les cheveux. Il ressemble à Oli.

Anna prend ma main et je la laisse faire. Nous sortons du parc puis traversons Saint-Laurent. Nous marchons sur la rue Villeray. Arrivées devant chez moi, Anna me dit qu'elle ne veut pas que la soirée se termine. Mon cœur bat sous mes tempes, j'hésite, mais je l'invite à entrer. Elle est encore plus belle sous les lumières crues de l'appartement. Sur son visage sali par le sable paraissent une multitude de taches de rousseur presque translucides. Elle a un cou de cygne et la mâchoire carrée. Elle se pose sur le divan pendant que je vais chercher d'autres bières dans la cuisine.

Quand je reviens au salon, elle est étendue sur le velours vert forêt du canapé. Sa tête est posée sur sa main et ses longs cheveux touchent le sol, leur blondeur contrastant avec le rouge foncé du tapis perse. Elle est magnifique. J'ai laissé presque tous mes meubles à Matane, mais pas le tapis perse. Il dépassait un peu du hayon de la voiture, mais je tenais à l'avoir avec moi. Il est encore couvert des poils du chat.

Je m'assois par terre et m'adosse au divan puis je tourne la tête vers Anna et plonge presque sans peur dans ses grands yeux noirs. Elle me regarde comme si j'étais la seule chose qui existe. Je me tourne vers elle et j'effleure son visage du bout des doigts. Je passe mon pouce sur sa lèvre inférieure pour comprendre pourquoi sa bouche est aussi pourpre. Je touche les petits muscles de son cou et ses clavicules sous son t-shirt de coton. Elle m'agrippe le bras et m'attire à elle. Je l'embrasse à pleine bouche, mes mains plaquées sur les côtés de sa

tête. Sa langue goûte le sel et la vanille, un peu comme un sablé au beurre. Elle m'absorbe complètement. Je n'ai d'autre désir que celui de sa peau sur la mienne. Je suis des doigts toutes les traces de sable, toutes les coupures de la soirée, mais aussi toutes les cicatrices et tous les tatouages. Je veux parcourir chacun des chemins de sa peau. Anna frissonne et je réalise que la fenêtre est grande ouverte. Je suis couchée sur elle, nos corps presque exactement de la même longueur. Elle me propose de prendre une douche.

Je la regarde se délier sous l'eau chaude et je n'ose plus bouger. Elle me prend dans ses bras et pose sa bouche sur ma tempe pour m'embrasser doucement. Je me colle à elle et respire sa peau et l'eau chaude. Je sens la tristesse qui revient quand je prends conscience que je suis dans la douche avec une femme que j'aimerai sûrement bientôt. Je vois dans mes souvenirs, Oli qui rit de moi quand je lui crie que je n'aimerai personne d'autre que lui. Il était plutôt convaincu de n'être pas ma dernière histoire d'amour. Je commence à pleurer dans les bras d'Anna, déparée de toutes mes inhibitions. Elle me serre plus fort et caresse mes cheveux.

Elle me console et je geins et l'eau devient de plus en plus froide. Anna ferme la douche. Elle essore mes cheveux avec la serviette et la passe partout sur mon corps.

Nous nous couchons dans mon lit. Les draps sont frais et ce contact me calme. Anna me prend dans ses bras et elle chante dans une langue que je ne comprends pas, mais qui m'apaise. Je ferme les yeux la tête posée dans le creux de sa clavicule. Je m'endors.

Je me réveille encore épuisée. Le jour commence à peine à se lever. Anna dort à côté de moi et la présence de ce corps dans mon lit me paraît comme une habitude. Je me lève, m'habille et me traîne jusqu'au balcon arrière. Dans la ruelle, rien ne bouge. Les fleurs du lilas sont presque toutes tombées avec le mois de juin qui arrive. La nuit a refroidi les chaises de bois et la fraîcheur envahit mes cuisses nues. J'allume une cigarette et je regarde toutes les fenêtres orientées sur la ruelle de Villeray, comme autant d'yeux posés sur ma vie.

Anna me rejoint bien vite et pose sa main chaude sur ma nuque. Je la regarde et déjà je l'aime et je me sens submergée par l'émotion comme par un torrent qui me glace autant qu'il me berce.

Après le déjeuner, Anna doit partir, mais je sais qu'elle reviendra.

Plus tard cette journée-là, beaucoup plus tard, au bar le Datcha, je rejoins Antoine qui vient de rentrer d'Asie, où il a passé un an. L'air me semble doux et chaud quand je laisse mon vélo rouler à toute vitesse sur Saint-Urbain.

Il nous a commandé des Moscow mules et des shooters de tequila et il me montre les verres d'un geste de la main quand j'arrive à la table. Son sourire est triomphant. Je le prends dans mes bras et retrouve avec délice son odeur de vétiver. Je repense aux événements de la veille, à Anna et à tous les messages textes que nous avons échangés aujourd'hui. Je ne dis rien à Antoine, pas encore. Je garde toute cette douceur pour moi. Antoine et moi parlons pendant des heures, nous nous touchons les mains, nous nous retrouvons. Mon ami est toujours aussi beau et encore plus, baigné par la pénombre et les lumières dansantes du bar. Nous quittons le Datcha très tard, puis nous flânons autour, nous marchons, nous arpentons Montréal. Nous nous rendons sur le belvédère du Mont-Royal. Au sommet, nous sommes seuls. Antoine m'enlace parce que je frissonne et je me délecte de la présence de mon ami, qui m'a tellement manqué. Nous restons silencieux alors que le jour se lève sur Montréal.

Partie essai

L'écriture du fleuve dans la poésie de Mahigan Lepage et de Pierre Nepveu

Une affirmation qui soutiendrait que le fleuve Saint-Laurent tient une place importante dans notre imaginaire collectif et dans l'organisation de notre société représenterait certainement un euphémisme. En vérité, cette déclaration, bien qu'elle nomme un fleuve déterminé, n'en demeure pas moins générale : nous pourrions dire la même chose de tous les grands fleuves du monde. Sur le Saint-Laurent, beaucoup de choses, déjà, ont été dites. Il suffit de consulter quelques récits de voyage pour constater, dès les premiers écrits sur l'Amérique, le rôle du fleuve. Il est difficile d'entrevoir une entrée différente ; c'est la brèche qui a permis aux colonisateurs d'accéder au territoire. Alors, comment ne pas utiliser le fleuve pour tisser le récit, quand c'est celui-ci qui permet le voyage ? Lorsqu'on y accède, le Saint-Laurent frappe par sa grandeur. Charlevoix dira, dans une lettre à la duchesse de Lesdiguières : « Vous n'avez peut-être pas oublié que je vous ai souvent dit que nos Rivières de France ne sont que des Ruisseaux, en comparaison à celles de l'Amérique [...] »¹. Si le Saint-Laurent donne lieu à des descriptions techniques (Charlevoix, notamment, s'applique à décrire les mouvements précis de l'eau à différentes hauteurs du fleuve), il devient aussi un motif récurrent dans notre littérature. Gatien Lapointe avec son *Ode au Saint-Laurent* (1971) est peut-être l'exemple canonique de l'écriture du fleuve dans la poésie québécoise : « Ma langue est d'Amérique/Je suis né de ce paysage/J'ai pris souffle dans le limon du fleuve/Je suis la terre et je suis la parole »². Il n'est pourtant pas le premier poète québécois à s'associer au fleuve ; nous y reviendrons. La présence du Saint-Laurent dans la poésie ne s'arrête pas aux années soixante-dix. Rien n'indique non plus que cette époque, dont on connaît l'importance dans le renouveau de la poésie québécoise, représente l'apogée de ce sujet. Pour preuve, beaucoup écrivent encore aujourd'hui sur le Saint-Laurent. Soulignons, par exemple, l'effort de représentation fait par les signataires du collectif *Penser fleuve*³ (2016), de Sylvie Drapeau avec *Le fleuve*⁴ (2015) et d'Hélène Dorion avec *Pas même le bruit d'un fleuve*⁵ (2020). Ces trois textes, bien que différents — les deux derniers sont des romans — investissent le fleuve, tentent

¹ Charlevoix, *Journal d'un voyage I*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau monde », 1994, p. 164

² Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*, Écrits des forges, Trois-Rivières, 2006, p. 79

³ *Penser fleuve*, Montréal, Éditions Omri, 2016.

⁴ Sylvie Drapeau, *Le fleuve*, Montréal, Leméac, 2015.

⁵ Hélène Dorion, *Pas même le bruit d'un fleuve*, Québec, Alto, 2020.

de le nommer, de le fixer par l'écrit. Ainsi, même si la référence au Saint-Laurent n'est pas aussi présente que chez Lapointe (il n'est ni dans le titre ni nécessairement nommé explicitement) la lecture ne laisse aucune place au doute. Nous sommes bien en la présence toute littéraire du Saint-Laurent qui nous mène au sujet principal de cet essai : le fleuve. Le Saint-Laurent, en partie, mais surtout la difficulté que présente l'écriture de l'eau. Comment, en effet, fixer la mouvance ? Comment écrire le fleuve ? Afin de répondre à cette question, j'analyserai *le fleuve colère* de Mahigan Lepage (2017), *Romans-fleuves* (1997) et *La dureté des matières et de l'eau* (2015) de Pierre Nepveu. Le choix du genre poétique obéit à une perspective cumulative : un recueil contient plusieurs textes pouvant être autant de réponses à la question au centre de cet essai. L'hypothèse de travail est la suivante : la façon (une façon) d'écrire le fleuve est de le reconstituer dans l'univers spatial du texte. La construction de ce nouveau fleuve par l'écriture permet l'articulation d'un autre discours qui témoigne plutôt de l'expérience sensible de l'homme. Le poème existe par l'interdépendance des deux « récits ». Le fleuve permet de donner naissance au poème et le poème de donner naissance au fleuve, selon la proposition d'un dialogue entre paysage et poète de Michel Collot. Cette proposition servira mon analyse, principalement lorsqu'il sera question de la place de la pensée de l'homme dans le poème. Je m'interrogerai sur le fleuve d'origine en cherchant d'abord s'il existe. Je suppose l'existence d'un fleuve premier, qui peut être vu comme le point de départ du poème, la matière première qui y est façonnée. Je suppose aussi que, pour bien représenter le fleuve, il faut embrasser ses mouvements, tenter de les reproduire dans l'écriture. La mouvance du fleuve suppose une circulation, une progression. Le débit du fleuve lui permet, dans la réalité sensible, de se déplacer. Pour le dire simplement, l'eau *avance* et ainsi, traverse un territoire. Le fleuve effectue un certain voyage. Si le mouvement de l'eau est transposé dans le poème, il est donc permis de croire que le motif du déplacement s'y trouvera aussi, libéré des contraintes physiques du fleuve « réel ». De plus, si l'homme est lié au fleuve par le poème, il est permis de supposer que les mouvements du fleuve permettront les mouvements de l'esprit. Afin de mettre l'hypothèse de travail à l'épreuve des textes, l'analyse visera d'abord à définir le fleuve. Je verrai ensuite de quelle façon ces éléments qui le définissent sont transposés dans les poèmes en fonction de la poétique de chacun des auteurs. Enfin, je me

demandera de quelle manière le déplacement de l'eau suit le déplacement de la pensée de l'homme.

Avant d'étudier la reconstitution du fleuve par la poésie, il semble pertinent de dégager les éléments qui constituent un fleuve. Il s'avère que pour fournir une description adéquate et complète d'un fleuve, il faut assembler plusieurs définitions. Ce constat présente la réalité linguistique particulière de ce mot (que l'on sait d'emblée polysémique dans sa définition figurée). Le mot « fleuve » est issu du latin *fluvius* qui signifie « eau courante, rivière »⁶ et de *flueve* qui signifie couler. Étymologiquement, rivière et fleuve sont synonymes. En fait, tous les fleuves sont des rivières. La suite de la définition du Grand Robert permet de distinguer le fleuve : « Cours d'eau important (remarquable par le nombre de ses affluents, l'importance de son débit, la longueur de son cours) » et dans la spécialisation géographique : « Tout cours d'eau qui aboutit à la mer ». Si ce dernier point nous apparaît aujourd'hui évident, il faudra attendre la fin du XVIII^e siècle pour que l'Académie française l'inclue dans la définition officielle d'un fleuve⁷. Leur importance se remarque aussi par la place que les fleuves occupent dans l'imaginaire collectif des sociétés riveraines. Cette importance ne se définit donc pas uniquement par une analyse hydrographique rigoureuse. Être un objet poétique contribue aussi à la distinction entre les cours d'eau et en fait la consécration. Cette hypothèse semble confirmée par Jacourt dans l'encyclopédie dirigée par Diderot :

Il n'est donc pas possible de fixer la distinction de ces deux mots, fleuve & rivière. Tout ce qu'on peut dire d'après l'usage, c'est, 1°. que fleuve ne s'emplo (ie) que pour les grandes rivières ; 2°. que le mot rivière n'est pas noble en poésie ; 3°. que quand on parle d'une rivière de l'antiquité, on se sert du mot fleuve [...] ; 4°. que le nom de rivière se donne tant aux grandes qu'aux petites [...]⁸

Jacourt introduit aussi l'idée de l'usage dans la nomination d'un cours d'eau. Si cette description n'est pas la plus techniquement informative, elle confirme néanmoins la

⁶ Le Grand Robert en ligne, [<https://grandrobert.lerobert.com/robert.asp>]

⁷ Voir Laurent Touchart, *Hydrologie-Mers, fleuves et lacs*, Paris, Armand Colin, 2003.

⁸ Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 6, article « Fleuve », Paris, 1751.

tradition qui instaure le fleuve en objet poétique noble et donc, important. Cette place se traduit entre autres dans une récurrence du trope « fleuve » dans la tradition littéraire : « Depuis Héraclite, le fleuve est par excellence un symbole de l'interrogation sur l'identité, à partir de cette vieille question de savoir si on peut ou non se baigner deux fois dans ses eaux »⁹. Parce que le mot est linguistiquement, mais aussi sémantiquement fluide, sa capacité métaphorique en fait un objet poétique efficace : le fleuve peut *servir* différents discours. Le fleuve peut être anonyme, mais rester équivoque : on dit un fleuve, comme on dit une ville sans évacuer complètement le potentiel sémantique. Il peut aussi être singulier et reconnaissable. « Et le fleuve s'appelle la Seine quand la ville s'appelle Paris », disait Prévert¹⁰. Le fleuve est malléable, il devient un matériel plastique que le poète peut façonner, une fibre qu'il peut utiliser pour tisser son poème. Par exemple, l'évocation de grands fleuves permet à Boileau de relater un événement historique, mais aussi de thématiser la grandeur de Louis XIV : « La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars »¹¹. Revenons à l'importance de la mer. Un fleuve *se dirige* vers la mer. Le Saint-Laurent, lorsqu'il s'élargit, va même jusqu'à s'appeler mer, tout au moins dans l'usage. Lorsqu'on longe les berges gaspésiennes, la Côte-Nord vient à disparaître de l'horizon. Il devient alors plus difficile pour l'observateur de nommer le fleuve par autre chose que le mot mer. De plus, l'estuaire du Saint-Laurent, le plus grand au monde, constitue le tronçon le plus long du fleuve. En effet, dès Québec, le fleuve adopte certaines caractéristiques de la mer (comme l'eau salée) et devient estuaire¹². Cet élément permet d'illustrer l'état changeant d'un fleuve. Le Saint-Laurent traverse le Québec entièrement d'est en ouest. L'accès au fleuve est, relativement, facile. Il constitue donc un chemin fréquenté. Les rives et les réalités qu'elles représentent sont comme autant de bornes d'interprétations et d'expressions possibles de son importance. Élise Lepage, dans *Géographie des confins* (plus précisément dans le chapitre « La mémoire de l'eau »¹³) rapporte l'image proposée par Pierre Morency pour parler du fleuve : une colonne vertébrale. Le Saint-Laurent serait

⁹ Claudio Magris, *Damube*, Paris, Gallimard, 1986, p.9

¹⁰ Jacques Prévert, *Choses et autres*, Paris, Gallimard, 1990, p. 206

¹¹ Nicolas Boileau, *Satires, Épîtres, Art poétique*, « Au Roi », Paris, Gallimard, 1985, p.170.

¹² James H. Marsh, *L'encyclopédie canadienne en ligne*, article « Le fleuve Saint-Laurent », 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/fleuve-saint-laurent>] (page consultée le 20 novembre 2020)

¹³ Élise Lepage, *Géographie des confins*, Ottawa, les Éditions David, 2016 p. 117-128

au Québec ce que l'épine dorsale est au corps. Lepage insiste sur cette image dans laquelle elle voit une preuve d'un renouvellement de l'imaginaire fluvial. L'image offre une vue d'ensemble du fleuve, une vue en plongée qui ne serait rendue possible que par la nouvelle technologie de l'aviation : « C'est dire si nos moyens de déplacement affectent nos représentations du monde et notre conception de la spatialité. Ainsi, le fleuve structure le *je* physique et lyrique ; il est le lieu central de la mémoire corporelle et paysagère. »¹⁴ Certes, le fleuve peut maintenant être envisagé de haut, ce qui lui donne une nouvelle dimension. « L'épine dorsale » engage aussi le rapport étroit entre le fleuve et le corps. Le fleuve permet de parler du corps et le contraire est aussi vrai. Dès 1922, Jean Aubert Loranger écrit : « J'enregistrerai sur le fleuve/La décision d'un tel sillage/Qu'il faudra bien, le golfe atteint/Que la parallèle des rives/S'ouvre comme deux grands bras/Pour me donner enfin la mer. »¹⁵ Le verbe « enregistrer » n'est certainement pas fortuit. Le poète confie au fleuve la mémoire de l'évènement. Cet extrait me porte aussi à remettre en question l'idée introductrice du chapitre de Lepage selon laquelle la mer ne ferait pas partie de notre imaginaire hydrographique. En fait, dans *Marines*, Loranger évoque tout autant la mer que le fleuve. Est-ce du fleuve Saint-Laurent qu'il est question ? On peut le supposer, par la qualité de poète québécois de Loranger et par la mention explicite du golfe. Ainsi, si les deux corps sont distincts, le fleuve n'est pas la mer, ils sont littéralement communicants. L'idée de la mer est là et elle est nommée. Si cet exemple ponctuel ne peut prétendre mettre à mal l'hypothèse de Lepage, il permet toutefois de la mettre en cause.

Je retiens de cette brève démonstration que le fleuve fuit une définition unique et s'ouvre sur l'altérité, en l'occurrence, un autre corps hydrographique. Même les définitions techniques du fleuve sont multiples et doivent être combinées pour expliquer le plus adéquatement possible la réalité qu'il représente. Des différentes définitions données se dégagent cinq éléments constitutifs : l'eau, les affluents, le débit, l'accès à la mer et l'importance. Ce dernier point a été effleuré en introduction et il est permis de penser que l'importance gagne en relativité lorsque l'on fait l'étude d'une géographie « inventée ». Si cet essai ne s'intéresse pas à l'importance du fleuve dans notre imaginaire, y seront tout de

¹⁴ *Ibid.*, p. 124.

¹⁵ Jean Aubert Loranger, *Poèmes de 1922*, Bibliothèque électronique du Québec, [<https://beq.ebooksgratuits.com/pdf/Loranger-poemes.pdf>], 1922, p. 11.

même étudiés les rapports qui existent entre les textes et le « vrai » Saint-Laurent. J'étudierai principalement la reconstitution de l'eau et du débit, que je nomme mouvement ou mouvance.

Un autre élément, qui ne ressort qu'indirectement des définitions d'un fleuve, ce sont les berges. En effet, nous *fréquentons* le Saint-Laurent beaucoup plus par ses berges que par la navigation, principalement à notre époque. La reconstitution des abords du fleuve interviendra principalement dans l'analyse de la poésie de Pierre Nepveu. Quant à l'ouverture sur la mer, c'est plutôt chez Mahigan Lepage qu'on en prendra la mesure ; elle tient lieu de métaphore de la libération. Quant à la méthode qui sera adoptée, elle consistera dans un premier temps à dégager la forme des différents ouvrages. Le corpus est en effet composé de trois formes poétiques différentes : la fable, les vers et la prose. Je procéderai donc à une brève étude « historique » de ces formes afin de voir de quelle façon elles sont réinvesties par Lepage et par Nepveu. Dans un deuxième temps, je chercherai à voir, par une étude thématique des œuvres, comment se déploient les motifs de l'eau et du mouvement.

1 : L'eau

Sur le référent

Que reste-t-il du « vrai » Saint-Laurent dans les poèmes à l'étude ? Nous avons vu plus haut la définition de Jacourt selon laquelle le fleuve est — ou devient — un objet poétique dès l'Antiquité. Bertrand Westphal souligne la nécessité pour les géographes de cette époque de recourir à des procédés littéraires comme « à la figure de l'analogie ou de la métaphore lorsque le pourtour de ce qui était soumis à la description ne correspondait à aucune figure géométrique »¹⁶. En effet, la question de la représentation du réel reste pour Westphal aussi pertinente aujourd'hui qu'elle l'était au temps d'Héraclite :

Reste que l'un des grands débats qui agitent les instances culturelles dont l'objet d'étude est la relation du réel à ses représentations concerne l'inscription du texte dans l'espace, ou de l'espace dans le texte : la

¹⁶ Bertrand Westphal, *La Géocritique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2007, p. 136.

littérature est-elle connectée au réel par l'espace qu'elle représente ? Dans sa dimension spatiale, le texte a-t-il un référent dans le monde dit « réel »?¹⁷

La question de la représentation de l'espace dans le texte est essentielle dans cet essai. Je m'appuie sur la prémisse de Westphal (et d'Umberto Eco et Thomas Pavel, avant lui) qui explique le monde fictionnel comme un « monde possible » comme le montre le chapitre « La théorie des mondes » dans *la Géocritique*¹⁸. Ce monde n'est pas actualisé, il n'est donc pas le réel sensible, mais cela ne signifie pas qu'il ne soit pas « vrai ». La perspective que propose Westphal suggère que les textes qui lui sont consacrés contribuent à la définition globale du Saint-Laurent. Sans donner une description scientifique à objectif empirique, ils peuvent néanmoins dire quelque chose de vrai. Ainsi, je considérerai les marques textuelles qui permettent de reconnaître que le poète attache son texte au Saint-Laurent, mais l'objectif ne sera pas de mesurer le réalisme de la représentation, mais plutôt d'observer l'hydrographie fabulée qui se déploie dans les textes.

Notes sur le Saint-Laurent

De quelle façon l'eau fluviale est-elle reconstituée ? Quelles sont les traces dans l'écriture qui permettent d'en faire un thème central ? Ce choix d'écrire le fleuve pose inévitablement la question de la référentialité. Quel fleuve est à l'origine de l'écriture ? Existe-t-il dans la réalité sensible ou l'inspiration vient-elle uniquement de l'idée que l'on se fait d'un fleuve ? Je suppose qu'ici, il y a un fleuve de référence et qu'il s'agit du Saint-Laurent. Entendons-nous : les deux poètes à l'étude parlent du Saint-Laurent, lui font une place, mais ce n'est pas directement lui qui est reconstitué. Ils n'essaient pas de fournir une description réaliste du Saint-Laurent, comme celle que l'on trouve dans des relations de voyage : « Le Cap-des-Rosiers est proprement l'entrée du Fleuve Saint-Laurent & c'est de là, qu'il faut mesurer la largeur de son Embouchure »¹⁹. Non, je considère plutôt que le Saint-Laurent est la source d'inspiration, la connaissance première d'un fleuve qui permet

¹⁷ *Ibid.*, p. 140

¹⁸ *Ibid.*, p. 157-165

¹⁹ Charlevoix, *op.cit.*, p. 190

d'en reconstituer un autre dans l'écriture. Le Saint-Laurent est présent en trame de fond, et si j'ose l'exprimer ainsi, comme l'inspiration première supposée des deux poètes. Nous savons que Lepage, tout comme Nepveu, a vu le fleuve *dans la réalité*. Ils ont tous deux vécu l'expérience sensible de ce cours d'eau. La reconstitution de Lepage se fait principalement par la reprise des éléments constitutifs d'un fleuve *en général* et l'inclusion du Saint-Laurent se fait par le biais d'une rencontre. Lepage, de toute façon, ne raconte pas le Saint-Laurent, il crée un fleuve pour explorer la colère. Néanmoins, son fleuve fréquente le Saint-Laurent, qui se nomme d'abord tout simplement « fleuve laurent » perdant du même coup la référence à la sainteté (et donc à la chrétienté) et sa majuscule, repère typographique qui ne se retrouve d'ailleurs à aucun endroit du texte, si ce n'est pour citer Nietzsche en exergue. Je reviendrai au philosophe (car il faudra dégager le rapport qu'il entretient avec le texte de Lepage) ainsi qu'aux autres citations qui se retrouvent dans le texte. Le jeu intertextuel élaboré par Lepage, qui consiste à citer les auteurs tout en retirant la majuscule de leurs noms, contribue à la réflexion philosophique et morale de sa fable, mais relève aussi de son projet d'écriture.

Le fleuve retrouve plus loin une certaine forme de différenciation : « tu as remonté le cours du grand laurent jusqu'à cette ville qui avait nom réal. »²⁰ Pour remonter le cours, il faut se fondre à l'intérieur, le « fleuve colère » restant ainsi lié au Saint-Laurent. La ville au nom « réal » fournit un indice supplémentaire de l'ancrage dans le territoire québécois. Chez Nepveu, le dispositif est un peu différent, puisque le fleuve que fréquente le narrateur des poèmes *est* le Saint-Laurent ou, pour rester dans la perspective westphalienne, est *un* Saint-Laurent. Celui-ci est identifié par la mention de repères spatio-temporels qui situent les poèmes à Montréal. L'urbanité, et plus précisément la « montréalité », est d'ailleurs un motif récurrent chez Nepveu. Dans le poème « Belvédère »²¹ par exemple, sont nommées les rues Peel et Sainte-Catherine, ainsi que l'avenue des Pins. Lorsque le narrateur dit : « Ici, au sommet j'embrasse les mêmes montagnes échouées au-delà du fleuve » il est permis de supposer que ce fleuve est le Saint-Laurent, le « belvédère » du titre renvoyant quant à lui à celui du Mont-Royal. Je peux citer aussi pour ce recueil la mention explicite du quartier Côte-des-Neiges et du pont de la Concorde.

²⁰ Mahigan Lepage, *Le fleuve colère*, Montréal, Éditions du Noroît, 2015, p. 79. Dorénavant *FC*.

²¹ Pierre Nepveu, *Romans-fleuves*, Montréal, Éditions du Noroît, 1997, p. 32. Dorénavant *RF*.

La présence de Montréal est encore plus patente dans *La dureté des matières et de l'eau*²². J'emprunte la formulation de Pierre Popovic pour expliquer le « lieu » des poèmes : « L'espace arpenté est le sud-ouest de Montréal, bordé par les quartiers de Lachine, Lasalle et Verdun. Peu touristique, parsemé de traces des industries d'autrefois, couturé d'Histoire et d'histoires, il s'avère un poste d'observation susceptible de faire voir la ville d'un nouvel angle, qui n'a rien à voir avec les points de vue habituels. »²³ Les quartiers mentionnés par Popovic bordent le Saint-Laurent longé par le poète. Si dans ces recueils, « le fleuve » fait référence au Saint-Laurent, le fleuve de Nepveu n'est pas moins une fabulation que celui de Lepage. Nous sommes dans une géographie, une hydrographie, littéraire. Entrons maintenant dans la première partie de cette reconstitution : l'écriture de l'eau. Cette section permettra d'étudier le cadre dans lequel sont écrits les poèmes et d'en dégager la forme.

La personnification de l'eau (Ce qu'il reste de la fable)

Si l'objet que choisit Lepage est de « tradition antique », le genre dans lequel il choisit d'écrire son texte l'est aussi. L'objet livre *le fleuve colère* ne fournit pas d'indication du genre. Il faut visiter le site web de Lepage pour découvrir de quelle façon celui-ci envisage son texte : « C'est une fable. L'histoire d'un fleuve, le fleuve colère, à travers les seiches et les crues, les chutes et les torrents. »²⁴ Mais, qu'est-ce qui fait de ce texte une fable ? En quoi ce genre est-il utile à une représentation fluviale ? De quelle façon le fabuleux sert-il le projet de Lepage ? D'ailleurs, la fable n'a-t-elle pas toujours une visée utile ?

Dans une perspective rhétorique, la fable se nomme plutôt apologue et sert un propos. Le *Dictionnaire de rhétorique et de poétique* donne la définition suivante :

Un apologue est une figure macrostructurale de second niveau, c'est-à-dire un lieu. On l'appelle aussi fable, et on n'a aucune raison rhétorique de le distinguer de l'exemple. L'apologue est donc un récit qui, en général, raconte une anecdote à la troisième personne, de telle manière que le petit

²² Pierre Nepveu, *La dureté des matières et de l'eau*, Montréal, Éditions du Noroît, 2015. Dorénavant DME.

²³ Pierre Popovic, « Quand langage ment », *Magazine Spirale*, no 255, hiver 2016, p.69

²⁴ Mahigan Lepage « Écrire », [mahigan.com] (page consultée le 15 décembre 2020)

drame rapporté ait une valeur d'expression universelle de portée générale, à titre d'illustration d'une question morale. L'apologue peut aussi être considéré comme bâti sur un système fondamentalement allégorique.²⁵

Selon l'explication qu'en donne Aristote, l'exemple est le récit d'un évènement advenu, alors que l'apologue est le récit de ce qui feint d'être advenu. Aquien et Molinié concluent cependant que l'exemple et l'apologue se confondent : « la mythification générale et la portée symbolique essentielle semblent bien se confondre, dans une même pratique codifiée, les histoires apparemment authentiques, et les fictions soit vraisemblables soit fondées sur l'animation de l'humanisation d'inanimés, d'animaux et de déités. »²⁶ La définition se conclut par l'estompage de la différence entre apologue et fable, que soutient d'ailleurs La Fontaine. Je considère les termes comme équivalents et utiliserai les deux dans cet essai.

Qui parle de fable peut difficilement se taire sur la place qu'occupe La Fontaine au sein des écrits de ce genre. Il en représente peut-être même l'apogée. Pour compléter la définition de l'apologue que nous offre la rhétorique, tournons-nous vers la préface des *Fables*. La Fontaine pose les balises de sa poétique et expose les choix qu'il fait par rapport à ceux des anciens et insiste notamment sur l'importance de la Vérité. La Fontaine choisit aussi le principe de gaieté de Quintilien : « Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux. »²⁷ Il joint aussi la fable et la morale, contrairement à Ésope qui les faisait se succéder. Il décide d'inclure les hommes dans ses fables, même si Aristote n'admettait pas cette méthode. La Fontaine commente également la brièveté que demande l'apologue. En résumé, l'auteur offre une description de son travail qui détermine la fable au sens où nous l'entendons aujourd'hui : récit assez bref, agréable à lire et qui met en scène des animaux bien souvent, des hommes parfois, et d'où l'on peut tirer un apprentissage.

Où se situe le texte de Lepage par rapport à ces genres ? La fable de Lepage contient plusieurs animaux, mais aucun homme en tant que tel. Le texte n'est pas bref : il est même

²⁵ Michèle Aquien et Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Le livre de poche, 1999, p. 68

²⁶ *Ibid.*, p.68

²⁷ Jean de la Fontaine. *Fables*, Paris, Le livre de poche, 1985, p.7

divisé en chapitres. Quant à l'agrément que procure la lecture, il n'est pas particulièrement recherché. L'univers que propose Lepage s'éloigne du caractère agréable des fables de La Fontaine. S'il soutient le caractère sérieux de certains des sujets traités, la recherche du pittoresque apparaît dans la description de « beaux univers ». Selon Patrick Dandrey, incapable d'atteindre « l'élégant laconisme »²⁸ des vers latins, La Fontaine suggère la « gaieté charmeuse » comme viatique. Si le fabuliste présente ce principe de gaieté comme un pis-aller (est-il responsable d'ailleurs, de la nécessité de longueur des phrases françaises ?) Dandrey soutient que La Fontaine s'y applique aussi parce qu'il considère que la brièveté n'est pas suffisante pour combler le public de son époque : « il faut absolument plus que la brièveté pour que le public n'y languisse »²⁹. C'est de cette recherche d'un sentiment de gaieté, partie intégrante de la poétique de La Fontaine, que Lepage s'éloigne. En effet, le parcours du fleuve de Lepage glisse souvent dans l'abject, la pollution, la détresse et la contamination. Sur le plan de la forme, la typographie suggère les vers, mais ils sont libres, complètement changeants et imprévisibles. Le texte n'en demeure pas moins rythmé, séquencé par eux : « tu frappais le rocher/tu l'atteignais/tu l'ébranlais/tu le perçais/tu l'érodais/tu le fracassais/tu le délitais/tu le pulvérisais » (*FC*, 27). En plus de l'assonance qui par son caractère répétitif soutient une impression de martèlement, l'intensité va en crescendo, de l'atteinte à la pulvérisation, et illustre la colère montante du fleuve lorsqu'il attaque la montagne.

Pour compléter l'étude de l'appartenance au genre de la fable, il faut observer la question de la morale et de la vérité. Le texte de Lepage a une visée utile et, dans une certaine mesure, politique. Le fleuve colère, dans son parcours, en vient à travailler, à trimer jour et nuit. Les conditions de travail sont mauvaises. Ses patrons paraissent sous la forme de crapauds : « tu les entends encore/poursuivant l'un de tes amis fleuves/de leurs croassements incessants/*faster ! /faster ! /faster!* » (*FC*, 69). Il s'agit de la seule occurrence de l'anglais dans tout le texte. L'association de la langue anglaise avec un patronat « oppresseur » n'est pas sans rappeler les conditions des travailleurs francophones dans un Québec pas si lointain. Lepage dénonce aussi le monde universitaire et le monde du savoir.

²⁸ Patrick Dandrey, *Poétique de La Fontaine-La fabrique des fables*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 5.

²⁹ *Ibid.*, p.5

Les érudits sont présentés comme des grenouilles qui guident et éduquent les jeunes fleuves. Cet enseignement est plus nuisible que bénéfique :

et toi, fleuve
tu devais imiter leurs discours
meilleure ton imitation
plus grande leur estime
et la récompense
ô, fleuve
fleuve colère
pauvre, pauvre fleuve
qu'étais-tu donc devenu ?
comment en étais-tu arrivé là ?
te voilà qui croassais
comme une grenouille savante ! (*FC*, 90)

Ces quelques vers en fin de partie (« fluviologie ») tiennent presque de la supplication. Il semble y avoir une vision plutôt négative de la façon dont se déploie l'apprentissage du fleuve. Ce que le fleuve doit faire dans le cadre de ses études n'est qu'imitation. Le narrateur semble supposer que le fleuve ne réfléchit pas par lui-même ou à tout le moins, qu'il n'est pas attendu de lui qu'il réfléchisse en dehors des cadres. Ceux qui enseignent apparaissent égocentriques : si la récompense ne vient que lorsqu'eux-mêmes se reflètent dans le discours, c'est que leur enseignement se fait uniquement dans une visée de représentation de soi. Le « ô » qui appelle, qui interpelle, suppose la volonté que le fleuve réalise la situation dans laquelle il se trouve ; le narrateur tente de lui faire prendre conscience qu'il est en train de se perdre comme l'indiquent les vers : « qu'étais-tu donc devenu ? comment en étais-tu arrivé là ». Ce passage est d'ailleurs fortement ponctué, ce qui n'est pas le cas de l'ensemble du texte. L'usage des points d'interrogation, et du point d'exclamation final, souligne l'émotion du narrateur. Il semble effaré que le fleuve se mue en grenouille savante et que son unicité s'estompe. La fréquentation des savants a la lourde conséquence de la perte identitaire. On le voit, cet avertissement de Lepage du danger du savoir institutionnalisé est plus précis et a une portée moins universelle que les leçons que l'on peut retrouver dans les fables de La Fontaine. Lepage ne tend pas à une vérité absolue comme le fabuliste, mais fait plutôt une étude (libre de tout cadre ?) d'une discipline qu'il invente ou plutôt, qu'il modifie :

j'ai entrepris d'explorer les rives de ton fleuve
le fleuve colère
j'ai entrepris de plonger dans ses eaux
de décrire sa faune
de remuer ses fonds

j'ai entrepris de suivre ses serpentements
de noter ses ruptures
ses gouffres
et ses résurgences

j'ai voulu en exposer les formes
en chercher le vocabulaire
en réveiller la force
la turbulence

j'appelle cela³⁰ :
une hydrographie

pas un savoir
pas une science
mais une graphie
une écriture
écriture des eaux
écriture du fleuve
comme un dessin
une carte griffonnée
d'une main secouée
de fureur
et de rire noir
une hydrographie
une hydrographie de la colère (*FC*, 10)

Cet extrait présente le projet d'écriture de Lepage, tout en permettant de lier l'eau et les mots. Dans la première strophe, le projet apparaît d'abord scientifique. Les rives, les eaux, la faune et même les fonds, sont toutes des caractéristiques qui permettent d'explorer un cours d'eau. Cependant, Lepage ne dit pas le fond (qui pourrait signifier le fond de l'eau fluviale) mais les fonds. On pourrait certes envisager qu'il s'agit des fonds au sens de plusieurs « fond ». On peut aussi y lire le sens figuré, qui nous rapproche de la sensation humaine, soit l'extrémité d'une situation négative, comme lorsque l'on dit avoir « touché le fond ». Mais le terme « fonds » peut aussi désigner un bien immeuble et différents biens financiers. Il peut également signifier « ressources propres à quelque chose », ce qui se

³⁰ en italique dans le texte

rapproche certainement de l'exploration que veut effectuer Lepage. Ce signifié apparaît d'autant plus riche et équivoque que le « simple » fond de l'eau. Ainsi, cette première strophe peut sembler annoncer une description « technique », mais le vrai projet y est latent. Le fleuve y est d'ailleurs déjà nommé « colère ». Dans la deuxième et la troisième strophes, Lepage s'éloigne sensiblement du corps hydraulique. À noter l'utilisation du terme « serpentement » qui caractérise le cours d'eau qui ondule ou sinue. Le syntagme « cours d'eau sinueux » est sans doute plus usité pour en décrire le trajet. Il est ici remplacé par le « serpentement » qui évoque le reptile et donc, un être vivant. Le verbe « noter » semble rappeler qu'il s'agit d'un projet d'écriture. Comme autre preuve de l'appel au littéraire, notons la volonté d'en « exposer les formes » et de « chercher le vocabulaire ». Le narrateur veut explorer les « gouffres » et les « résurgences » termes aux sens hydrographique (et figuré) contraires, ce qui sous-entend une volonté d'exhaustivité. Le narrateur veut connaître le fleuve « de bas en haut ». Il cherche aussi à en découvrir la puissance comme l'indiquent les mots « force » et « turbulence ».

Lepage nomme ensuite son étude « une hydrographie ». Ce qui apparaît particulier ici, c'est qu'il utilise un terme qui existe déjà, mais effectue une translation du sens. L'hydrographie est « l'étude des étendues d'eau » et il semble que c'est effectivement ce que Lepage cherche à faire. Il choisit cependant ce qu'il entend par là et rejette l'empirisme que supposent « l'hydrographie usuelle », le savoir et la science. Il ne recherche certainement pas la vérité. D'ailleurs, hydrographie, puis graphie, puis écriture, sont désignées par le déterminant indéfini « une ». Il propose une graphie, une écriture, donc, une façon d'écrire. L'appel à la graphie, la représentation écrite d'un mot, souligne le caractère visuel et pratique du projet. Il indique d'ailleurs qu'il veut faire « comme un dessin » ce qui suppose une création plastique et confirme la présence de la main sur le papier, évoquée par le verbe « noter » plus haut dans le texte. Le dessin se mue en carte qui est « griffonnée » par une main « secouée », ce qui accentue l'idée que l'étude restera approximative, ou à tout le moins, imparfaite. C'est la « fureur » qui secoue la main. Le texte insiste sur le caractère brouillant de ce qui vient. Le « rire noir » annonce peut-être l'humour noir et relativement cruel qui ponctue la fable. Les deux derniers vers, « une hydrographie/de la colère », réaffirment la définition élaborée, confirment ce qui sera écrit et annoncent que le fleuve et la colère ne feront qu'un.

Le projet d'écriture de Lepage semble passer de l'étude hydrographique à la critique du monde du savoir. Il n'y a pas à proprement parler de leçon, c'est plutôt une longue réflexion philosophique sur l'environnement du fleuve et sur les êtres qui l'habitent et, par extension, sur le trajet de l'homme dans le monde. Lepage évite peut-être ainsi l'ironie de dénoncer la leçon universitaire par une leçon. Cependant, il procède à la mise en récit des conséquences de certaines actions, ce qui m'apparaît comme caractéristique de la fable et en ce sens, le texte de Lepage correspond au genre. Je reviendrai à la critique de la politisation du savoir que fait Lepage, lorsqu'il sera question des mouvements du fleuve et de l'esprit.

Ce qui fait apparaître ce texte comme étant *évidemment* une fable, c'est la figure de la personnification. C'est grâce au personnage de l'homme-fleuve que Lepage construit son récit. La définition donnée plus haut indique que l'apologue peut être « bâti sur un système fondamentalement allégorique ». C'est en effet du côté de l'allégorie qu'il faut chercher pour expliquer le « type » de personnification que présente le fleuve colère. Dans les *Figures du discours*, Fontanier réserve aux personnifications courtes et rapides l'appellation *figures d'expression*. Au sujet d'une personnification longue, comme c'est le cas ici, il faut plutôt parler d'allégorie, que Fontanier définit comme « une proposition à double sens, à sens littéral et à sens spirituel tout ensemble, par laquelle on présente une pensée sous l'image d'une autre pensée, propre à la rendre plus sensible et plus frappante que si elle était présentée directement et sans aucune espèce de voile. »³¹ Or, Fontanier émet aussi des réserves quant à cette circonscription de l'allégorie. Ce cadastre ne permet peut-être pas de profiter du plein potentiel sémantique de cette technique. Selon lui, il faut plutôt : « les ranger dans la classe des fictions et inventions poétiques ; et, si l'on veut absolument en faire des figures, c'est parmi les figures de pensée qu'il faut leur donner rang. »³² L'allégorie n'est en effet pas qu'une figure du discours, mais peut aussi être un procédé global de lecture³³. L'allégorie suppose également que le texte puisse être lu *stricto sensu* ainsi que selon le sens « spirituel ». Il me semble que Lepage propose un apologue à caractéristique allégorique. Il resterait à étudier en détail s'il est possible de retracer le trajet

³¹ Pierre Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, p. 114.

³² *Ibid.*, p. 114

³³ Paul Aron *et al.*, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p.9.

du fleuve, qui est le sens littéral, sans prendre en compte le trajet de l'énonciateur/ du poète/ de l'écrivain.

La rhétorique indique que l'apologue est écrit à la troisième personne, de manière à donner un récit « à portée universelle ». Or, le texte de Lepage oscille constamment entre la deuxième et la troisième personne du singulier. On retrouve même le « je » (lyrique ?), principalement dans la première et dans la dernière partie pour englober la fable et exposer l'intention d'écriture. Nous avons vu plus haut la présentation du projet d'écriture avec l'extrait de « hydrographie ». Cette partie situe en même temps la figure du narrateur par rapport à son texte : « si ta colère était un fleuve/son cours, une histoire/et chacun de ses phénomènes/un évènement/un épisode/j'ai voulu observer ma propre colère/qui est la colère de chacun/ta colère aussi/lecteur/ta colère/lectrice/le nieras-tu ? » (*FC*, 9). Le « tu » qu'emploie Lepage est dirigé vers le lecteur, mais comme chacun peut l'assumer, ce « tu » rejoint l'idée de l'universel. Lepage happe le lecteur, le fait entrer dans le récit et suppose qu'il puisse être lui aussi un fleuve colère. Le point de départ est lui-même, mais aussi les autres. Il suppose que sa propre émotion, parce qu'elle est universelle, peut passer du singulier au général. L'observation qu'il fera des éléments qui constituent la colère rejoindra inmanquablement ceux qui constituent la colère des autres. Mais ce « je » qu'emploie Lepage, est-il un « je lyrique » ? Est-ce donc dire que le texte comporte une part autobiographique ou à tout le moins, autoréflexive ? La phrase « j'ai voulu observer ma propre colère » le suggère. Il devient alors possible de donner au texte une qualité lyrique. La question de l'adresse, dans ce type de poésie, est complexe. Lepage ne s'adresse certainement pas qu'à lui-même. D'abord parce que son lectorat est nommé, ensuite parce que la majeure partie du texte est écrite au « tu » et enfin parce que le « je » lorsqu'il est présent, est généralement placé en spectateur. Joëlle de Sermet soulève la difficulté de déceler à qui justement s'adresse le poème lyrique : « Ce dernier est-il de l'ordre du pur monologue ? Ou bien est-il adressé de façon univoque à une instance dont l'identité est soit attestée par le titre ou la dédicace, soit thématifiée à l'intérieur du texte ? Ou encore constitue-t-il une manière d'appel au lecteur, pris comme allocutaire et invité à s'intégrer dans une configuration énonciative ouverte ? »³⁴ La dernière proposition est intéressante et

³⁴ Joëlle de Sermet, « L'adresse lyrique », dans Dominique Rabaté (dir.), *Figures du sujet lyrique*, Paris, P.U.F., 1996, p. 81

bien que le lecteur de Lepage semble plus intégré (malgré lui, même si la lecture reste un acte volontaire) qu'invité à s'intégrer. Il faut également se demander qui est ce lecteur, comment il est envisagé par Lepage. À cette question, il n'existe aucune réponse définitive. Il se pourrait qu'il s'agisse, comme le soutient de Sermet, du « témoin d'une parole adressée à un autre, qu'il s'agisse de la structure duelle d'une adresse explicite ou de la structure à la fois unitaire et dédoublée d'une auto-adresse. »³⁵ L'exemple suivant montre que le lecteur est à la fois ce témoin et celui auquel on s'adresse. Lepage semble donc emprunter une multitude de voix dans sa fable. Ce « je » est à la fois lui-même et les autres. « Je parle des autres comme je parle de toi, tu peux aussi choisir que je ne parle que des autres », semble dire le texte. J'en donnerai d'autres exemples à partir de l'intertextualité. L'adresse du texte modifie l'apologue rhétorique, mais la portée universelle ne semble pas perdue pour autant. La stratégie est simplement autre. De plus, l'oscillation entre le « tu » et le « il » permet au lecteur de se placer en observateur de sa propre condition. Il est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de sa colère. Lepage raconte ce qui attend un âne qui se soulage dans le fleuve :

la noyade étant, c'est connu, une mort bien douce
 et le fleuve ne se sentant pas en humeur
 de clémence
 il rejeta l'abruti dans une cavité souterraine
 afin que l'animal puisse respirer
 et meure ainsi plus lentement
 dans cette grotte qui n'avait jamais vu la lumière
 ton fleuve procéda au supplice (*FC*, 31).

« Le » fleuve devient « ton » fleuve, mais il s'agit de la même entité. Cette technique est reprise tout au long du texte. Le caractère personnel et familier de l'usage de la deuxième personne du singulier change la figure de la personnification. Le « je » refait surface à différents moments de la fable ; je soulignerai la majorité des occurrences. Le « je » reprend complètement la narration dans la dernière partie, « chute », avec le rappel du trajet parcouru : « j'ai remonté le cours de ton fleuve, pour en trouver la source » (*FC*, 158).

La personnification de Lepage semble correspondre à « ces personnifications si étendues et si marquées, par lesquelles on crée, on décrit, ou l'on caractérise un être allégorique et moral, avec une sorte d'intention de faire croire que cet être existe réellement ; telles, par

³⁵ *Ibid.*, p.85

exemple que le *Sommeil*, la *Famine*, et l'*Envie*, dans Ovide »³⁶ écrit Fontanier. Pour que l'on « croie » à son fleuve, Lepage l'associe à la colère, une émotion bien réelle et que chacun peut expérimenter.

Examinons à présent la mise en récit de l'eau qui permet la mise en récit de la colère et par extension, de l'énonciateur. Chacune des sections du texte de Lepage correspond à un état possible du fleuve ou à ses caractéristiques : hydrographie, lit, méandres, gouffre absorbant, résurgence, polluants, diffluence, torrents, divagation, karsts, fluviologie, capture, faune fluviale, perte, tumulte, remous, espace de liberté, avulsions et chute. Tous ces termes (sauf hydrographie) sont définis en fin d'ouvrage. Le terme *fluviologie* semble d'utilisation rare en français : c'est une traduction littérale du terme anglais *fluviology* : « a science dealing with watercourses »³⁷. Il se retrouve cependant dans quelques textes en langue française, notamment dans l'introduction d'Odile Kammerer d'un numéro à thématique fluviale de la revue *Médiévales* : « À la limite on peut se poser la question : le fleuve existe-t-il sans l'homme ? »³⁸ La perspective de ce numéro est plus historique et anthropologique que littéraire. La question demeure cependant pertinente lorsque l'on réfléchit à l'importance du fleuve dans notre imaginaire. L'homme utilise le fleuve, que ce soit pour se déplacer ou pour écrire et donc, sans l'homme le fleuve perd son utilité. Il faut, pour adhérer à cette prémisse, concevoir le monde comme anthropocentré. Sans être de cet avis, j'estime que cette vision contribue à une définition possible de la place du fleuve dans nos vies. La définition de la fluviologie que donne Lepage est la suivante : « science qui a pour objet d'étude les cours d'eau, en particulier les rivières et les fleuves » (*FC*, lexique). Il semble que Lepage utilise ce terme rare pour contribuer à la spécificité de ce qu'il veut faire : il n'étudie pas qu'un cours d'eau, mais spécifiquement un fleuve.

Les définitions fournies dans le lexique de Lepage s'en tiennent à la description « scientifique » des termes. Elles expliquent ce que signifient ces mots dans un contexte hydrographique. Cependant, l'on remarque que ces termes ont aussi un sens figuré et qu'ils peuvent être utilisés pour parler de l'expérience humaine. C'est peut-être l'exemple le plus frappant du lien créé entre l'homme et l'eau. Le deuxième chapitre, « lit », commence de

³⁶ *Ibid.*, p. 115

³⁷ Dictionnaire *Merriem-Webster* en ligne. [<https://www.merriam-webster.com/dictionary/fluviology>] (page consulté le 15 janvier 2021)

³⁸ « Le fleuve » sous la direction de Odile Kammerer et Odile Redon, *Médiévales*, n°36, 1999, p.5-6

cette façon : « qu'est-ce qui fait le lit de ta colère/le lit où se poserait ton fleuve/ça ne peut venir que de la partie la plus basse/de toi-même : /ta vallée, ton thalweg » (FC, 13). Le lit est un habile point de départ du récit du fleuve. Il annonce l'assise du fleuve, mais aussi, sa possibilité de débordement. Le lit est un « espace occupé par un cours d'eau, de façon permanente ou temporaire » (FC, lexique). Le lit, c'est aussi évidemment le lieu temporaire de l'homme, qui ne devient permanent que lorsqu'il est lit de mort. C'est donc avec le lit que débute le trajet du jeune fleuve et n'est-ce pas aussi dans un lit que débute la vie de l'homme ? L'eau du fleuve colère prend de plus en plus de place ; elle ne naît pas fleuve : « puis, dans ta vallée, un jour/un ru s'est mis à couler/puis le ru est devenu ruisseau/et le ruisseau, rivière/et la rivière, fleuve/ainsi, s'est creusé le lit du fleuve colère/quant à la source/elle demeure à ce jour inconnue » (FC, 17). Tout fleuve a une source, comme toute colère a une source. Ici, elle est unique, liant inextricablement l'eau et l'émotion.

La personnification du fleuve et la reconstitution de l'eau se font aussi par l'évolution du cours d'eau. Le chapitre « résurgence » retrace le rejaillissement du fleuve qui s'attaque à ceux qui l'entourent, notamment son « père » le rocher et sa « mère » la montagne : « il est allé voir le rocher/et l'a arrosé copieusement/de fiente de mouette/il est allé voir la belle-montagne/et il a fait pleuvoir sur elle/des baquets d'eau usée » (FC, 40). L'effet que produit le trajet du fleuve et sa colère se comprend mieux à la lecture complète de la section. Ce qui en ressort, c'est *l'intention* du fleuve de se rebeller, d'attaquer, mais aussi de provoquer. Cette envie peut facilement être prêtée à un adolescent : « alors, les tuteurs se félicitaient de leur dressage/et voilà que soudain, la colère leur explosait/à la figure/fleuve ingrat ! comme c'était immérité... » (FC, 41). Le fleuve colère passe par l'amitié, le travail et l'éducation. Il trempe dans les drogues : « même qu'une fois, l'ami impétueux a voulu jouer/au chimiste/en mélangeant les polluants/vous avez bu à deux boyaux en même temps/rejet acide et PCB » (FC, 50). Le fleuve en vient à faire un « bad truite/ou quelque chose comme ça » (FC, 51). Ce jeu de mots relativement comique n'est pas un exemple unique dans le texte ; ils viennent adoucir le parcours difficile de l'homme-fleuve. La drogue dont est victime le fleuve est absorbée par celui-ci de façon intentionnelle, le ramenant encore une fois du côté de l'expérience humaine. Il en ressort également une critique de la gestion de nos cours d'eau contaminés par l'activité humaine comme l'annonce le titre du chapitre, « polluants ».

Le fleuve colère rencontre aussi des entités qui lui enseignent. Dans la section « torrents », il apprend à dévaler la pente :

quand il arriva au pied de la pente
tout le monde applaudit et siffla

il venait de découvrir un espace insoupçonné
un endroit où l'on pouvait exprimer sa colère
sans pour autant détruire ni se détruire soi-même
comme l'avait fait l'ancien ami

un espace où tu pourrais laisser libre cours à tes
eaux souterraines
réunifier, peut-être
(peut-être)
le dessus
et le dessous (*FC*, 61)

Notons d'abord l'occurrence du passage du « il » au « tu ». Réunifier le dessus et le dessous convoque l'idée d'une réconciliation avec soi-même, l'acceptation de ses états d'âme profonds. La répétition du « peut-être » souligne la difficulté, voire l'impossibilité, de cette réunification. Le mouvement torrentiel, peut-être le plus violent des mouvements possibles d'un fleuve, évoque les mouvements violents de l'individu, et constitue lui aussi un objet poétique efficace qui lie fortement le corps humain et le corps hydraulique : « Le torrent subitement gronda avec tant de force sous mon crâne que l'épouvante me saisit »³⁹ comme l'a si habilement dit Anne Hébert.

Le fleuve colère devient « employé » et face à de mauvaises conditions, il s'insurge : « c'est alors que tu as commencé à remuer/à faire des vagues/ce n'était d'abord que des vaguelettes/mais les petites vagues/préparent parfois/de grandes crues/tu as décidé que tes discours ne seraient plus/séparés des flots colères » (*FC*, 125). Notons simplement l'expression « faire des vagues » que l'on peut associer à des mouvements protestataires. Si l'expression décrit plutôt une situation dans un milieu de travail, elle ramène à la visée sociale du texte de Lepage. Son fleuve apprend à canaliser sa colère, puis décide de laisser aller ses flots. L'action est encore une fois, intentionnelle. La résurgence des « discours » qui ne doivent plus être « séparés des flots colères », rappelle la visée d'écriture et annonce

³⁹ Anne Hébert, *Le torrent*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989, p. 36.

la reprise de son identité par le fleuve. Le trajet du fleuve n'est pas terminé. J'y reviendrai dans la dernière section qui traitera de la mouvance et qui représente, en un sens, la libération du fleuve et de l'homme.

La thématique de l'eau dans Romans-fleuves

Avant d'entrer dans une analyse de la thématique de l'eau et de sa nomination, un bref commentaire sur la forme des poèmes de deux recueils de Nepveu. Ceux-ci présentent une différence fondamentale : le premier est écrit en vers et le second, en prose. Cette section interrogera principalement la façon dont la forme influe sur le déploiement de la thématique de l'eau en plus de commenter le regroupement des poèmes dans chacun des recueils.

Bien qu'il s'agisse d'un recueil de poèmes, le titre *Romans-fleuves*, suggère la présence de certaines caractéristiques romanesques, ce que souligne Anne-Marie Clément : « Du roman, Nepveu a retenu le ton narratif, les temps verbaux du récit (passé simple et imparfait), la présence de narrateurs et une phrase dont la syntaxe et la ponctuation s'apparentent à la prose. »⁴⁰ Cependant, tous les poèmes, sauf deux (« Lointains » et « Décembre »), sont en vers libres comme c'est toujours le cas chez Nepveu. La longueur des vers est variable et si le nombre de syllabes oscille souvent entre sept et dix, certains poèmes contiennent des vers plus longs. Le rythme du recueil apparaît ainsi tantôt régulier, tantôt changeant. Ce rythme s'actualise sans doute plus dans la lecture à voix haute. La mise en voix de la poésie semble une question essentielle pour Nepveu. Il y réfléchit, dans une perspective didactique, il est vrai, dans un article paru en 2015⁴¹. Il est évident que de réciter la poésie à haute voix lui donne une autre dimension. Les différents univers poétiques deviennent alors autrement accessibles. Nepveu compare l'écriture de la poésie à l'expérience musicale, non dans le sens de faire chanter les mots, mais plutôt celui de varier la cadence. Le poème ne viendrait pas sans le rythme.⁴² Le rythme est assuré par les

⁴⁰ Clément, A.-M. (1998). « Fluides poésies / Paul Chanel Malenfant, *Fleuves*, Montréal, Le Noroît, 1997. / Pierre Nepveu, *Romans-fleuves*, Montréal, Le Noroît, 1997 », *Tangence* (57): 123-128.

⁴¹ Pierre Nepveu, « Pédagogies de la voix-Comprendre et dire la poésie », *Voix et images*, volume 40, no 2 hiver 2015, p. 77-87

⁴² Paraphrase de propos recueillis lors d'une conférence à l'Université de Montréal le 10 mars 2020.

vers bien sûr, mais aussi, comme l'a souligné Clément, par la ponctuation. Citons le poème « Explosion » à titre d'exemple :

Quelques années passèrent.
Heures volantes, agenda
vidées page à page et leurs milliers
d'intrigues, mirages et sueurs froides.
Le temps nous souleva,
une musique jouée par mère-la-nuit
et soudain la lune craque
comme un vieux disque écrasé.
Quelque chose prit forme
un dessin de fleuve,
figure d'un non-retour
et ses relents de ville huileuse.
Nous nous étions couchés un soir pour attendre
que les feux éclatent, que le ciel
emplisse le sous-sol et s'enflamme,
mais le temps nous dépassait
et ce fut toute une vie à espérer. (RF, 24)

L'appel à l'utilisation de la voix, consiste en fait à faire entrer un autre sens dans l'expérience de la poésie. La lecture à voix haute de « Explosion » permet d'apprécier les ruptures particulières qu'on y trouve. Les phrases, à partir de la deuxième, sont séparées sur plusieurs vers, ce qui force un certain rythme de lecture et sans doute, une certaine lenteur. L'analyse du poème permet de voir que plusieurs sens sont convoqués et ce, parfois en même temps. La vue avec les « mirages » et le « ciel » ; la vue et l'ouïe lorsque « les feux éclatent », avec « une musique jouée par mère-la-nuit » et lorsque « la lune craque comme un vieux disque écrasé ». Le toucher se traduit par un état du corps avec les « sueurs froides » ou par la position dans l'espace : « nous nous étions couchés ». Le corps est aussi aux prises avec le temps qui, sans pouvoir le toucher, « nous soulèv[e] » et ensuite « nous dépass[e] ». L'élaboration d'une « poésie sensible » m'apparaît une des caractéristiques importantes de la poétique de Nepveu et elle sert ici dans l'étude de la relation entre l'homme et le paysage.

Les poèmes de *Romans-fleuves* sont d'abord organisés par leurs titres distincts et ensuite par les sous-titres des différentes parties du recueil. En revanche, comme le souligne Élise Lepage, ils découlent les uns des autres : « En effet, à partir de *Romans-fleuves*, Pierre Nepveu s'est attaché à développer tout un art de l'enjambement et du rejet qui rend

difficilement sécables ses séquences de vers. Cette entreprise n'est pas étrangère au titre du recueil : elle rejoint en cela les romans-fleuves à la prose ininterrompue. »⁴³ Continuité qui, elle le rappelle, n'empêche pas que Nepveu soit économe de ses mots : les poèmes ne tiennent pas du bavardage. Lepage parle même d'arrêt du poème. Dans cette perspective, et pour pousser la réflexion plus loin, nous pourrions dire que le fleuve du « genre » des romans-fleuves ne doit être compris que dans son sens figuré. Il ne reste sans doute rien d'autre du corps hydrographique que l'idée qu'il évoque — par sa qualité d'entité qui « coule » longtemps — du parcours de l'homme. Nepveu lui, investit son titre autrement et récupère sa signification aquatique quand il dit : « pour composer le temps, nous nous jetons dans des romans-fleuves » (*RF*, 37). Le verbe « jeter » est sans doute plus usité pour dire se jeter à l'eau, mais l'attacher à « roman » suggère la plongée dans la lecture. L'écriture du fleuve que je tente ici d'étudier tient d'un corps aux contours flous, changeant et difficilement saisissable. Sur le fleuve on ne pourra pas tout savoir, tout comprendre et tout expliquer. Monique Deland reconnaît à Nepveu la capacité à « saisir l'intangible ou le presque-pas-advenu. »⁴⁴ Cette capacité contribue au déploiement poétique de ce corps mystérieux : « toute la nuit/toute la vie/pour éviter le gel des points d'eau/depuis le fleuve à demi mort. /Au fond de la nuit les grands livres/sont restés ouverts, des pages/éblouissantes sont tournées contre le ciel/des histoires tragiques restées en suspens » (*RF*, 85). Les motifs de la littérature, de l'acte d'écrire et de lire sont récurrents chez Nepveu, comme on le voit aussi dans *La dureté des matières et de l'eau*.

En quoi consiste le travail de reconstitution de l'eau que l'on peut observer chez Pierre Nepveu ? Afin de dégager et de bien comprendre la thématique, j'ai procédé par inventaire, en répertoriant les différentes appellations de l'eau et en tâchant de trouver de quelles façons elle est *utilisée*. Dans le recueil, le fleuve est souvent nommé, mais sa réalité hydrographique est plus souvent dite par les berges que par la description de l'eau fluviale. Et même ces berges sont généralement plus un décor qu'un lieu fréquenté. Au contraire, la thématique de l'eau en général est bien présente. Dans *Romans-fleuves* l'eau est rivières, confins, remous, pluie, glace, giboulées, cascades, ruissellement, verglas, océan... Bref,

⁴³ Élise Lepage, *op.cit.*, p.120

⁴⁴ Monique Deland, « Habiter le monde en citoyen de l'absolu : sur « La dureté des matières et de l'eau » de Pierre Nepveu. » *Les écrits*, numéro 146, mars 2016, p. 295-302, p. 297.

elle est dans tous ses états. Il ne semble pas possible d'établir une hiérarchie des différents états de l'eau qui sont changeants dans les poèmes parce que chacun offre un potentiel métaphorique différent. Dans la majorité des cas, l'eau est utilisée pour décrire une émotion humaine ; elle apparaît aussi sous la forme de larmes et de sanglots. Au-delà de l'émotion, l'eau peut être une occasion de l'expression de l'activité intime. Le motif de la douche par exemple, revient plusieurs fois. La douche me semble, pour notre époque à tout le moins, l'expérience à la fois la plus intime et la plus ordinaire de l'eau. L'eau, dans un contexte québécois, connote aussi l'hiver —glace, neige ou pluie froide— qui apparaît souvent. Ajoutés aux motifs récurrents du noir et de la nuit, les différents poèmes de *Nepveu* présentent des univers semblables et souvent, inquiétants. À titre d'exemples, des extraits de « Sortie », de « Pour un poète du cône sud » et de « Première nuit » : « dans le noir de la raison/le corps qui patibule/au sortir de la douche, tordant ses membres/défroissant ses os tandis que l'eau/s'éloigne en chuintant » (*RF*, 48) ; « Et songer que ma mère essuyait mes larmes/quand je rentrais en hiver » (*RF*, 54) ; « dans une nuit qui n'était/ni de pleine lune ni d'équinoxe/dans le sommeil sans orages » (*RF*, 82).

Le poème « Pont » illustre de quelle façon s'entrelacent l'expérience quotidienne et la thématique de l'eau qui ici, prend les traits du fleuve :

C'est ainsi, sans doute, que revient
l'apaisement : on a bu le café fumant
dans la lumière du matin
et cette lumière a eu raison de nos doutes,
la destinée est rose et tout danse
sur ce pont des soupirs qui ne traverse rien. Le fleuve s'en va sous
l'estacade,
sa fureur de rapides grignote les rives.
Les cheminées tout autour sentent la bière,
un stationnement reste vacant sous les plumes
d'oiseaux hachés par les ventilateurs d'usines,
la neige tombe en farine sur la cité du havre.
En d'autres temps on gémirait
d'angoisse, à présent
de grands navires bêlent,
des mouettes se déchirent,
sans m'ébranler. (*RF*, 42)

Le premier vers propose d'emblée le passage d'un état à un autre. Car si « revient l'apaisement » c'est qu'existait avant une certaine agitation. Les deux points appellent à la

démonstration et celle-ci vient expliquer le « ainsi » introductif. L'expérience quotidienne évoquée plus haut se traduit ici par la prise du café du matin. La lumière est physique quand on la considère avec « la lumière du matin », mais elle peut aussi être la lumière de l'esprit car « cette lumière a eu raison de nos doutes ». Les doutes donnent une indication supplémentaire sur l'état qui a précédé l'apaisement. Le caractère fataliste de la destinée semble atténué par la couleur rose qui lui est donnée. Le rose apparaît comme une couleur plus souvent *positive* ; c'est une couleur chaude, joyeuse et on la retrouve souvent pour décrire une joue d'enfant, une fleur ou encore, l'aurore. On peut simplement penser à l'expression « voir la vie en rose » qui signifie tout voir sous la meilleure lumière. Ainsi, l'on pourrait croire que tout va bien, au point même où « tout danse ». Quel est d'ailleurs, ce « tout » ? Cependant, c'est « sur ce pont des soupirs qui ne traverse rien » que tout danse. La nomination « pont des soupirs » rappelle évidemment celui de Venise, tristement célèbre. Pourquoi associer le poème à ce pont où se lamentaient les prisonniers passant du palais des Doges à la prison qui le jouxtait ? Nepveu ne dit pas « le », mais bien « ce », l'association n'est donc pas directe. La mention de ce lieu lugubre annonce peut-être le spectacle inquiétant auquel le narrateur va assister. Si le pont ne traverse rien, n'est-ce pas aussi parce que le poète reste extérieur à ce spectacle : lui n'a pas à traverser. Il peut s'agir également d'un pont métaphorique, qui serait dans la tête du poète aux prises avec ses doutes et ses lumières. Ce pont n'est pas le seul du poème : le fleuve passe sous l'estacade (il traverse donc *sous* un pont) et le mouvement semble vif et même négatif : « sa fureur de rapides grignote les rives ». La description de l'industrie que longe le fleuve est envahissante par l'odeur (les usines qui produisent de la bière sont très odorantes, voire écœurantes), suppose une solitude avec la mention du stationnement vacant, et devient même meurtrière pour les oiseaux pris dans les ventilateurs. La mention de la cité du havre (secteur du quartier Ville-Marie à Montréal) sous-entend aussi la présence du pont de la Concorde, qui se trouve à proximité. Le « on » de « on gémirait » est équivoque. S'il est impersonnel, il pourrait faire référence aux prisonniers du pont des soupirs, ou même à une souffrance générale. Il peut cependant inclure le poète. L'expérience du narrateur englobe certainement tout le poème, car l'apaisement du début se poursuit même dans les derniers vers, qui présentent un triste spectacle. Il est prêté aux navires des caractéristiques animales puisqu'ils « bêlent » comme les moutons, mais le verbe bêler signifie au sens

figuré « parler d'une voix plaintive ». Alors, malgré cette plainte et les « mouettes qui se déchirent » le poète n'est pas ébranlé. Le syntagme « en d'autres temps » sous-entend que ce spectacle n'en est pas à sa première représentation et surtout, que le poète n'y est pas toujours insensible. On peut supposer, par ce poème mais aussi par l'urbanité patente de la poésie de Nepveu, que le narrateur a l'habitude de ce genre de contact avec l'eau et plus précisément ici, avec le fleuve et son environnement urbain.

La thématique de l'eau dans La dureté des matières et de l'eau

Avec *La dureté des matières et de l'eau*, Nepveu est complètement du côté du poème en prose, si ce n'est de la section des « Carnets de Jean Mongeau » auxquels je reviendrai. Les poèmes sont isolés par la typographie et par la mise en page, mais restent liés par des thématiques récurrentes. En fait, la distance entre eux est encore moins marquée que dans le premier recueil. Chaque section regroupe un certain nombre de titres, qui eux-mêmes contiennent plusieurs poèmes. Ces poèmes, séparés par des astérisques, n'ont pas de titres spécifiques. Cette disposition porte à croire que chaque poème doit être lu en rapport avec la section dans laquelle il apparaît. Le recueil en compte quatre : « Méditations au bord du fleuve », « Petits voyages d'hiver », « Stations Lachine » et « Dénouements ». Il est à noter que l'avant-dernière section occupe la plus grande part du recueil.

Le poème en prose, « historiquement » difficile à définir, doit être un texte autonome qui se suffit à lui-même⁴⁵. Les poèmes de Nepveu répondent certainement à cette exigence. Vadé propose également une définition, ou une tentative de définition, qui n'évacue pas complètement le lyrisme. Il semble en effet que la prose ne l'exclue pas complètement et même qu'elle l'accueille, principalement sous la forme du « je lyrique », celui d'un narrateur qui porte le flambeau de l'expression de soi par la poésie. Si je prends appui sur l'ouvrage de Vadé, c'est aussi pour les possibilités qu'il accorde à la prose et qui me semblent rejoindre l'œuvre de Nepveu :

Enfin, le choix de la prose peut être aussi simplement celui de la plus grande transparence possible dans l'expression d'états intérieurs à la fois très intenses et très complexes, difficilement accessibles au langage. Il s'agit alors de ne pas tricher, de ne pas se laisser prendre par la coquetterie des

⁴⁵ Yves Vadé, *Le poème en prose et ses territoires*, Paris, Éditions Belin, 1996.

mots et les séductions du bien-dire, de se tenir au plus près de l'être. Le poème en prose, par sa liberté et surtout par sa densité, est plus apte qu'aucune forme littéraire à constituer en texte ces instants où l'esprit explore — fût-ce sur le mode de l'imaginaire — ses propres ressources et ses frontières obscures.⁴⁶

Dans une étude de l'écriture d'un corps « réel », la question de la transparence m'apparaît essentielle. La transparence pourrait se traduire par la recherche de la vérité ; ainsi il y a, chez Nepveu, un évident travail d'ancrage dans le réel. Le rapprochement avec l'expérience sensible, qui se traduit entre autres par les repères spatio-temporels étudiés dans la prochaine section, est en effet peut-être plus facilement *rendu* par la prose, parce qu'elle offre la liberté d'écriture que souligne Vadé. Nepveu se revendique de la prose. Il semble effectivement s'agir d'une revendication, et pas uniquement d'un choix formel, car il propose plusieurs exemples de ce à quoi peut *servir* la prose. En effet, dans l'ultime section, « Dénouements », le syntagme « prose pour » apparaît à presque chaque poème : « prose pour briser le cadenas du destin » (*DME*, 100) ; « prose pour dérouler les romans et aller les jeter contre le mur du son » (*DME*, 102) ; « prose pour que l'éternité ait des aiguilles » (*DME*, 102) ; « prose pour les grands mariages ». Ces exemples m'apparaissent comme des propositions, un peu comme si Nepveu suggérait différentes amorces de sujets où la prose est la forme d'expression la plus pertinente. Ces « idées » sont cependant des images en elles-mêmes qui, pour le dire simplement, appartiennent de façon évidente au domaine poétique. On notera également la référence directe à un poème de René Char : « Prose pour que brille cette jeune fille comme une lampe de René Char, jusqu'à la nuit, et que le papillon ne se réveille jamais. » (*DME*, 102). Le lien avec le poète s'établit d'abord par la forme poétique, puisque cette lampe fait référence au poème de Char « Congé au vent », écrit en prose. Char écrit des recueils qui comportent des mélanges entre vers et prose, ce que Vadé considère comme « une des constantes de son œuvre »⁴⁷ et sa contribution au genre du poème en prose apparaît considérable. Ensuite, selon Popovic, il faudrait y voir « un héritage certain » reçu par Nepveu : « Il se trouve du côté d'une solitude civilisée par la complicité du féminin, de l'indivision du sujet et du lieu habité, de la sollicitation permanente des sens, du goût de la métaphore concrète, du contraste entre le

⁴⁶ *Ibid.*, p. 217

⁴⁷ *Ibid.*, p. 151

passage et l'arrêt, de la plénitude tonale du phrasé, mais plus encore pour le coup, du côté des circonstances historiques et du motif même du "Congé". »⁴⁸ Comme il nomme Char, on peut supposer que Nepveu choisit d'utiliser cet héritage formel et thématique dans l'élaboration de sa poésie. En d'autres mots, Nepveu se place *volontairement* du côté de la prose, il s'en réclame.

Reprenons l'idée du rendu de l'expérience sensible de l'eau par l'écrit. La thématique de l'eau se déploie ici autrement. Elle apparaît moins selon ses différents états et beaucoup plus souvent sous la forme du fleuve et par le contact établi entre celui-ci et le narrateur. L'exercice de l'inventaire donne un résultat différent. Il n'est plus possible de seulement répertorier le mot qui dit l'eau, il faut tenir compte de l'expression complète pour comprendre le sens. On ne peut pas dire : l'eau est rivière, et pluie et mer. Il faudrait dire : « l'eau se déchire au passage des yachts » (*DME*, 14) ; « je regarde le pont qui enjambe la rivière » (*DME*, 11) ; j'y roule dans la pluie froide d'avril » (*DME*, 11) « On ne navigue plus sur la mer » (*DME*, 25). Bien que je maintienne la perspective que ce sont des poèmes en prose, les textes tiennent également du récit, ce qui explique que l'eau serve aussi à la figuration, sans jamais pour autant tomber dans le descriptif. Selon Deland, le recueil se présente comme « une suite de petits tableaux remplis d'humanité qui donnent à percevoir l'exacte mesure de ce qu'est vivre aujourd'hui dans le décor spécifique d'un Montréal riverain »⁴⁹. L'exacte mesure peut sembler une expression exagérée, mais je retiens l'idée de l'eau comme « décor ». Sans leur prêter un caractère anecdotique, je note que l'humanité de ces tableaux se traduit souvent par des événements tirés de la vie quotidienne, comme dans l'amorce de ce poème : « J'erre, un après-midi, dans la géométrie du supermarché, entre des parois de boîtes aux couleurs arc-en-ciel et à l'identité satisfaite » (*DME*, 12). L'eau quotidienne termine le poème : « des laitues invisibles couvertes de rosée ». L'eau n'est donc pas seulement décor et, comme dans le premier recueil, reste une expression de l'intime, du « je » du poète. C'est pourquoi je me suis rangée du côté de Vadé, qui soutient que la prose n'efface pas la présence du lyrisme. La présence du poète est palpable, tout comme le questionnement de soi. C'est par le contact avec le paysage complet, ce qui ramène au fleuve, que le poète exprime ses états d'âme.

⁴⁸ Pierre Popovic, *op.cit.*, p.68

⁴⁹ Monique Deland, *op.cit.*, p. 295

La dernière section explorera comment. Je peux dire, pour conclure cette partie, que dans *Romans-fleuves*, l'expression de l'eau se mue en expression de l'émotion. Dans *La dureté des matières et de l'eau*, c'est le contact avec l'eau, dans une supposée réalité sensible, qui provoque la mise en discours de l'émotion. Dans les deux cas, l'eau est utilisée pour dire. De ce dernier recueil, je retiens la dernière phrase : « Prose pour me tenir debout sur la rive, lavé, balbutiant, perdu avant même de repartir. » (*DME*, 108) Ce dernier exemple semble bien illustrer l'image du poète, comme réflexion, mais aussi l'image plus concrète de l'homme, comme corps qui occupe un espace. Cet espace, bien que relativement général (la rive) reste tout de même spécifique aux abords des cours d'eau.

2 : Le mouvement

Les mouvements de l'homme-fleuve

Dans la section portant sur la thématique de l'eau, nous avons laissé le fleuve dans le monde du travail. Cependant, ce mouvement vers le monde « adulte » est précédé du déplacement vers la ville. Je suppose que le fleuve « vient de la campagne ». Le narrateur indique au tout début : « tu n'étais d'abord qu'une fraîche plaine d'herbe [...] tu t'amusais avec un troupeau de jeunes vaches [...] ta mère la montagne » (*FC*, 13-14). Que ces indications soient suffisantes ou pas pour localiser le fleuve, nous savons à tout le moins que le fleuve est *ailleurs* qu'en ville. Ce voyage est le premier « déplacement extraordinaire » du fleuve. Ainsi : « tu as remonté le cours du grand laurent/jusqu'à cette ville qui avait nom réel » (*FC*, 79). Lepage prête ici au fleuve la capacité de remonter un cours d'eau, comme un poisson. Ce nouvel environnement — urbain cette fois — donne l'occasion d'explorer d'autres mouvements possibles de l'eau, mais aussi de l'homme : « pleuvant/tu te cognais contre l'asphalte//coulant/tu t'éraflais sur le béton//neigeant/on te salait et on te salissait//ruisselant/tu chutais dans les égouts » (*FC*, 82). Les verbes choisis par Lepage ne correspondent pas aux mouvements d'eau usuels du fleuve. Ces différentes mouvances ont une conséquence négative pour l'homme-fleuve. Le texte semble donner une image mauvaise d'une ville sale et violente. Se « cogner contre le béton » peut alors être lu comme une rétrogradation du « lieu de vie » de l'eau (qui passe de la campagne à la ville) mais évoque aussi comme l'image de l'homme frappé par le changement draconien

que suppose un tel déplacement. L'utilisation du « on » est aussi équivoque ; elle propose l'action directe d'un autre qui n'est pas nommé, mais qui altère l'état de l'eau. Cette cascade d'actions installe une atmosphère inquiétante ; la ville ne sera pas bienveillante pour le jeune fleuve.

Rappelons que la morale de la fable semble ici orientée vers une dénonciation du monde universitaire. Cette arrivée sur les bancs d'école donne à voir une mise en place paradoxale du mouvement. En effet, nous pouvons dire que la part « humaine » de l'homme-fleuve apprend les mouvements de l'esprit : il est éduqué. En même temps, l'absorption de ces mouvements brident la liberté et la part « hydraulique » se retrouve relativement fixe. À tout le moins, les mouvements possibles de l'eau lui sont imposés d'abord par la pauvreté (étudiante, rien de moins), ensuite par les carcans du monde universitaire et s'avèrent donc limités. Le fleuve est pauvre et les vers reproduisent ici la condition étudiante : « tu as servi à récurer les toilettes/tu as décrotté les assiettes dans les plonges/des restaurants/tu as même turbiné à l'usine d'épuration/je te passe les détails » (*FC*, 82). À noter ici la résurgence du « je » de la narration. La construction de phrase apparaît également un peu étrange : le « je » « passe les détails » du récit de « tu » qu'il fait à « tu » ... L'adresse du texte est brouillée et le « je » semble un rappel de l'étude en cours : le narrateur explore les méandres du fleuve. Comme on l'a vu, la narration passe du « tu » au « il » sans transition et cette multiplication des voix contribue à la portée de la fable.

Ainsi, l'homme-fleuve commence ses études : « tu découvrais dans le supérieur, des cours très vifs/dont un, sur un très grand diluvien/le fleuve proust/qui avait laissé une immense laisse de crue/ample et circulaire » (*FC*, 83). La laisse de crue par sa définition, permet de représenter la place qu'occupe Proust dans la littérature : on peut l'étudier puisqu'il est parti et qu'il a laissé sa « trace ». Car il semble que nous soyons effectivement du côté des études littéraires. Mentionnons que Lepage a poursuivi des études supérieures en littérature. Ainsi, outre Proust : « le déluge s'expliquait par la géologie/aristocratérique de son époque » (*FC*, 89). Le mot « aristocratérique » en plus de créer un lien avec la géologie, semble aussi discréditer, à la limite ridiculiser, la hiérarchie littéraire. Plusieurs des chapitres sont chapeautés par des citations de « fleuves célèbres » comme au début de « résurgence » : « jaillis comme l'eau des fontaines/comme le feu des fusées — le fleuve tsvétaïéva » (*FC*, 37) ou de « gouffre absorbant » : « tout est

permis en dedans—le fleuve céline» (*FC*, 23). Il convient de se pencher sur ce jeu intertextuel. Reprenons d’abord Nietzsche, cité par Lepage en exergue : « Comment un fleuve ne trouverait-il pas enfin le chemin de la mer ? ». Cette phrase est tirée du texte *Ainsi parlait Zarathoustra*. Cette œuvre semble particulièrement « difficile » ; Paul Mathias indique dans sa préface « qu’il n’y a guère de méthode pour [l’] aborder »⁵⁰. Il se propose d’accepter le caractère de poème (de long poème) mais indique également qu’il s’agit d’une « mosaïque irrégulière de métaphores divinatoires »⁵¹. Ce texte serait une sorte de préparation à la venue du surhumain nietzschéen. Pourquoi Lepage choisit-il de placer sa fable sous l’égide de ce texte ? La question de Nietzsche qu’il cite est déjà équivoque et pertinente à la quête fabuleuse qu’il entreprend. Son fleuve, comme tous les fleuves, se jettera dans la mer et en effet, comment pourrait-il en être autrement, puisque c’est une des caractéristiques des fleuves ? Le lien avec le texte de Nietzsche ne semble cependant pas réduit à cette question. La section d’où est tirée la citation présente un Zarathoustra qui vit sur une montagne, retiré des hommes. La réflexion philosophique du personnage s’exprime par les mouvements de l’eau : « Je suis devenu tout entier tel une bouche et tel le mugissement d’une rivière qui jaillit des hauts rochers : je veux précipiter mes paroles dans les vallées. »⁵² À noter ici qu’Henri Albert utilise le terme « rivière » alors que la traduction de Geneviève Bianquis (Flammarion) choisit « torrent ». La version originale en allemand dit *Bach*, dont la première définition est ruisseau⁵³. Enfin, l’essence reste la même ; l’eau est la métaphore du discours. Si le fleuve de Lepage est celui de la colère, Nietzsche associe plutôt le sien à l’amour : « Et que le fleuve de mon amour coule à travers les voies impraticables ! »⁵⁴. Ce n’est pas ici le fleuve amour, comme le fleuve colère, mais bien le fleuve de l’amour, ce qui est relativement différent. Les traductions d’Albert et de Bianquis diffèrent encore une fois, et en l’occurrence l’impact est peut-être plus grand, à tout le moins dans la traduction française. Le premier traduit le *Strom* de Nietzsche par fleuve et la seconde par torrent. Le mot, en allemand, signifie en effet les deux, mais, toujours selon le Langenscheidts, le fleuve en est la première définition. Je n’irai pas plus loin dans cette

⁵⁰ Paul Mathias, préface de *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Flammarion, 1996, p. 10

⁵¹ *ibid.*, p.8

⁵² Friedrich Nietzsche, *Œuvres complètes de Friedrich Nietzsche vol.9*, traduction par Henri Albert, Paris, Société du Mercure de France, 1903, p. 115

⁵³ Dictionnaire Langenscheidts, Berlin, 1982.

⁵⁴ *Œuvres complètes de Friedrich Nietzsche vol.9*, traduction par Henri Albert, *op.cit.*, p.115

analyse, puisque si le signifié varie beaucoup en français entre ces deux termes il n'en va pas nécessairement de même en allemand. Ainsi, cette digression permet d'abord d'expliquer la présence de Nietzsche dans cet ouvrage, mais aussi, de comprendre la présence des autres auteurs et peut-être également la position ambivalente que Lepage entretient avec le savoir. Il semble que Lepage accorde une importance, ou une valeur, ou une inspiration, à Zarathoustra. Les autres auteurs sont cités et nommés correctement. Dès lors, l'omission de la majuscule ne marque sans doute pas une dévaluation de leur travail, mais sert peut-être plutôt à les inclure dans le reste du texte, à les maintenir au même niveau. Il semble que Lepage accorde une importance à ce qu'ils disent, mais peut-être moins à leur statut et les inclut dans un jeu où il jongle avec les mots, les grandes figures littéraires et le fleuve. Ainsi, les écrivains et les écrivaines deviennent eux aussi des fleuves et participent au travail de réflexion de la fable. La critique de l'université et du savoir ne suppose pas un rejet complet de ses artisans. Comme on l'a vu dans la question de l'adresse, ces voix font partie de celles qui sont empruntées par Lepage pour élaborer son étude et évoquer aussi sa propre position de lecteur. Ainsi, l'adresse, l'appel qui est fait au lecteur pourrait être lu comme une adresse uniquement à lui-même, voire à un nous qui inclurait ses lecteurs en plus de lui-même. Pour reprendre de Sermet : « La voix du "je", toujours susceptible de se diffracter en une multitude de voix potentielles contenues dans le "nous", se dépersonnalise sans se dissocier complètement de sa source dès l'instant qu'elle s'élève et porte le chant. »⁵⁵

Outre la mention directe d'écrivains et d'écrivaines, le rapprochement avec la littérature se fait aussi par l'insistance sur l'apprentissage des discours des grands penseurs. La littérature n'a pas l'exclusivité sur le discours, bien sûr. Si la littérature est « l'art verbal »,⁵⁶ le discours est une de ses créations. Le discours, associé au mouvement du fleuve, lie encore une fois inextricablement l'homme et l'eau. Qu'en est-il de ces discours ? Ils annoncent les mouvements extraordinaires qui s'en viennent, mais pour l'instant, ils sapent les élans du fleuve : « on parlait de fleuves fauves et des rivières sauvages/sans aucune fauverie/sans la moindre sauvagerie//rien dans ces discours, ne rappelait la liberté/des fleuves/l'indomptable emportement des crues » (*FC*, 85). De ces discours, le fleuve doit

⁵⁵ De Sermet, *op.cit.*, p.86

⁵⁶ Paul Aron *et al.*, *op.cit.*, p. 349.

tirer une compréhension de lui-même. Ils ont pour objectif de déterminer le « contexte du fleuve » (*FC*, 85) :

On prétendait que c'était suffisant
pour expliquer
tel remous
tel tourbillon
telle cascade
ou tout autre phénomène

ou bien on s'attardait à montrer ce qui
des mouvements d'un fleuve
ressemble aux mouvements de tel autre

si l'autre était plus vieux
on appelait ça influence

s'il était du même âge
courant (*FC*, 86)

Le rapprochement entre l'apprentissage du fleuve et l'homme est ici patent. Le courant rappelle évidemment le mouvement réel du fleuve. Celui-ci cependant, n'est pas encore prêt aux grands mouvements. Les vers suivants supposent la fixité proposée au début de cette section : « il se sentait incapable d'égaliser les crues/gigantesques/magnifiques/des diluviens dont il admirait les laisses » (*FC*, 87). Sans pour autant signifier que le fleuve est immobile, il n'est pas encore *capable* de tous les mouvements. De façon assez évidente, Lepage fait glisser le mouvement fluvial vers l'oralité. L'« expression du fleuve » si on pouvait la circonscrire, serait le mouvement, comme l'expression humaine (une expression) est la parole. Les deux expressions deviennent mêmes, en ce sens qu'elles portent le même questionnement : « et toi, fleuve/tu devais imiter leurs discours » (*FC*, 89). Le mouvement du fleuve est aussi incarné par la faune qui l'habite, que ce soit aux abords ou de l'intérieur. Les animaux de la berge comptent au tout début de la fable un âne. Le fleuve l'assassine, parce qu'il est complètement dégouté que l'animal se soulage en lui. Se retrouve ici le motif de la volonté de mouvement, mais surtout de la conscience du mouvement : « un jour, alors que l'âne était en train de se soulager/dans le fleuve colère/un courant froid l'agrippa par la patte/et l'entraîna en tourbillonnant/dans les profondeurs/ (exactement comme le crocodile procède pour noyer ses proies) » (*FC*, 30). Mais le fleuve ne choisit pas la noyade, qui serait trop douce et procède à un supplice abject, et

littéralement impossible pour un fleuve, qui consiste à remplir l'animal de pierres. La faune de Lepage n'est pas ordinaire : « des créatures intrigantes et diverses/des incarnations qui semblaient tout à la fois/courants et animaux/faune et flots » (*FC*, 97). Ces créatures servent principalement à incarner l'analogie des savants qui imbibent le fleuve de leurs discours. Les animaux et les êtres décrits n'ont rien d'attachant et contribuent plutôt au dépérissement des eaux. Ceux que le narrateur appelle des « croupions » par exemple sont ainsi décrits : « on peut présumer que les représentants de cette espèce/sont d'anciens fleuves en devenir/des fleuves ratés/qui n'ont jamais su assumer leur noirceur/et l'ont transformée/de flot vif/en poison infect » (*FC*, 103).

Les dernières sections du texte annoncent enfin la libération du fleuve. Les termes choisis par Lepage forment un crescendo de mouvement : « tumulte », « remous », « espaces de liberté », « avulsions ». Dans la première de ces sections, l'état stagnant du fleuve menace de causer sa perte, puisqu'il commence à se tarir : « tu étais sec/et tu en éprouvais une angoisse très grande » (*FC*, 117). Cet exemple illustre aussi de façon exemplaire la personnification que j'ai expliquée. La colère du fleuve remonte progressivement à la surface. Sa libération commence aussi à s'opérer et chaque section annonce le débordement de frontières. Ainsi « remous » s'ouvre sur la phrase « c'est alors que tu as commencé à remuer/à faire des vagues » (*FC*, 125) et se termine sur celle-ci « mais quelque chose en toi/s'était réveillé/qui ne s'apaiserait plus/une onde/appelée/à grandir » (*FC*, 136). L'espace de liberté, équivoque au sens humain encore une fois, présente aussi une résurgence du « je » :

il regagnait petit à petit
de l'intérieur
un espace qui lui était propre

un espace de liberté

en marchant sur tes berges, fleuve
j'ai vu
cet espace
ouvert
aéré
grande éclaircie scintillante

Cette image d'un sujet qui marche sur les berges du fleuve représente sans doute le mouvement le plus « ordinaire » de la fable de Lepage. La mise en mouvement de cette section continue : « les courants tonifiés de minéraux/issus des affouillements/les remous rassemblés/en puissants rapides//des libertés de mouvement/longitudinales/et aussi/latérales » (*FC*, 138). Dans l'avant-dernière section de la fable, le fleuve se jette enfin à la mer :

aussitôt libéré, le fleuve colère voyagea
il avait toujours rêvé d'aller de par le monde
sans but et sans bondes

alors il partit
à l'autre bout de la planète
il traversa des villes
des pays
des continents
et même des océans

tu te demandes peut-être comment un fleuve
peut traverser les océans

c'est pourtant simple :
il n'a qu'à se laisser porter
par les courants marins
longs courriers

ton fleuve traversa le plus grand océan de la planète
le pacifique
à bord du north equatorial current (*FC*, 151)

Le fleuve colère rencontre aussi le Mékong, l'Irrawaddy, le Cagayan et découvre les grandes villes d'Asie. Citons un ultime exemple du lien établi entre le fleuve et l'homme : « il entrait en crue/de plus en plus souvent/il s'éclatait/il explosait/il se mouvait//il vivait/ton fleuve/ton fleuve colère » (154). Sa liberté ne connaît pas de frontières et n'a pas d'échéance : « il n'est pas encore revenu ton fleuve/il continue ses voyages/et ses crues/et même s'il revenait au pays/ce ne serait pas un retour/il n'y a pas de retour/pas de progression non plus/il n'y a que le mouvement. » (155) Cette dernière affirmation, très philosophique, me rappelle le très équivoque titre de Thomas Wolfe : *You can't come home again*.

Le fleuve et la marche

Romans-fleuves

J'ai déjà commenté dans la partie précédente le rapport que Nepveu établit entre l'eau et le « je » du poète. Il convient maintenant de se questionner sur la position du corps dans l'espace, et dans une certaine mesure dans le temps. Le mouvement, chez Nepveu, se traduit par la marche de l'homme, mais aussi par sa pensée. Je suppose donc un parallèle entre le mouvement de la marche auprès du fleuve, le mouvement du fleuve lui-même, et le mouvement de la pensée de l'homme. L'écriture tend à les reproduire tous les trois. Cette association de la pensée et de l'eau est semblable à ce qu'on a pu observer chez Lepage, bien que la façon de l'établir soit évidemment très différente. Pour appuyer la réflexion de cette section, je me réfère au parallèle qu'établit Michel Collot entre l'homme et le paysage : « Le paysage n'est pas seulement habité, il est *vécu*⁵⁷. La quête ou l'élection d'un horizon privilégié peut devenir ainsi une forme de la quête de soi. Le dehors porte alors témoignage pour le dedans. »⁵⁸

Certes, la remarque s'applique à l'horizon, mais le travail de Collot prend comme point de départ le paysage en général dont l'horizon est une thématique particulière. Il poursuit :

Mais c'est précisément cette distinction qui vacille dans l'expérience du paysage : si l'extérieur peut être pris pour l'image du dedans, c'est qu'il n'a pas d'intériorité absolue, et que l'intérieur est toujours-déjà ouvert sur un dehors. Dire que le paysage est mon horizon, c'est dire qu'il n'est rien sans moi, mais aussi que je ne suis rien sans lui. Pourquoi ai-je besoin d'un paysage lorsque je cherche à ressaisir ma propre identité ? Si ce n'est parce que, toute conscience étant conscience de..., elle ne peut que se définir par son horizon.⁵⁹

Commençons par un bref commentaire sur *Romans-fleuves* qui sera moins utile dans l'étude du mouvement, parce que le fleuve y occupe une place moins importante que dans *La dureté des matières et de l'eau*. La technique de l'inventaire a permis de constater que le fleuve apparaît moins comme un lieu fréquenté que comme un élément du « décor » poétique. La place qui est donnée au mouvement du fleuve, ou aux mouvements près du

⁵⁷ C'est Collot qui souligne.

⁵⁸ Michel Collot, *L'horizon fabuleux*, Paris, Librairie José Corti, 1986, p. 13

⁵⁹ *ibid.*, p.13

fleuve, est donc plutôt modeste. Ces exemples de la mention du fleuve illustrent bien l'ensemble du recueil : « monde dur, vitres et lamelles,/plaquettes de sang jetées au fleuve » (RF, 23) ; « quelque chose prit forme/un dessin de fleuve/figure de non-retour/et ses relents de ville huileuse » (RF, 24) ; « ma chambre donne sur le fleuve » (RF, 26) ; « les débris, les fleuves d'huile, les montagnes de caoutchouc usé » (RF, 31) ; « comme une ville flamboyante au bord d'un fleuve » (RF, 63). Il existe deux exemples, mais à portée modeste, du « sujet qui marche » aux abords du fleuve : « hier nous sommes allés voir le fleuve » et « à trois heures et dans la pénombre/seul le floc d'un caillou/parvint à nos oreilles,/lancé par ta main distraite,/sans dessein même de troubler/le courant du fleuve qui fumait/en ce début d'hiver » (RF, 76). On a vu plus haut, avec *Pont*, le fleuve qui passe sous l'estacade. C'est sans doute le seul « vrai » mouvement de l'eau.

La dureté des matières et de l'eau

Examinons d'abord un exemple qui place le narrateur près du fleuve et expose aussi le lien entre homme et paysage, au sens où l'entend Collot :

Je descends sur le chemin du fleuve, les odeurs moites me possèdent par tous mes pores, la stagnation éthylique de l'eau m'étourdit jusque dans mes plus lointaines pensées, je touche la terrible insuffisance de mon être ébloui de crépuscule, consumé, prisonnier d'un monde fruité qui ignore tout de moi, je touche le corps d'une femme éloignée dans le temps, et ce corps satiné, onctueux, brûle de la même flamme orangée, il est l'extrême avancée de mon esprit dans la gorge étroite de la nuit, il est l'épuisement de mes mots et la preuve éthique de mes inactions, il me chuchote : « Tu as habité l'impossible, tu as pactisé avec l'immobile, tu as comploté avec le trop-peu, et ta métaphysique de petite pègre s'est voulue plus puissante que tout — mais à présent prends-moi, oui, baigne-toi dans ma moiteur et lèche mes douceurs, mes saveurs, mes plaies. (DME, 22)

La première phrase place directement le narrateur dans l'espace ; il descend vers le fleuve. Le rapport entre les deux corps passe d'abord par l'odorat comme l'indique les « odeurs moites » et la « stagnation éthylique ». L'odeur est tellement prenante qu'elle n'est pas uniquement respirée, mais entre par tous les pores. Tout de suite, le narrateur est envahi par le fleuve et la réaction physique se rend rapidement à l'esprit : « l'eau m'étourdit jusque dans mes plus lointaines pensées ». Le contact apparaît également tactile, puisque le narrateur touche, d'abord un concept, soit « la terrible insuffisance de mon être », ensuite un corps, qui bien qu'il soit celui d'une femme, émerge en fait du narrateur lui-même. Car

il (mis pour corps), « est l'extrême avancée de mon esprit dans la gorge étroite de la nuit ». Il est donc lui et autre tout à la fois. Ensuite, « mon être envahi de crépuscule » semble correspondre à « la même flamme orangée » liant le narrateur et la femme. D'ailleurs, le « il » qui chuchote a pour référent ce corps (donc à la fois la femme et le narrateur), mais il pourrait tout aussi bien être vu dans la perspective où la voix vient du fleuve. Celui-ci pourrait très bien dire : « baigne-toi dans ma moiteur » tandis que c'est plutôt le corps qui dirait : « prends-moi ». Enfin, le rappel de la moiteur, état d'abord attribué au fleuve, se répète pour parler du corps, ce qui suggère le lien avec le fleuve, ou le confirme. Le contact avec le fleuve apparaît ici presque comme une épreuve, car il plonge le narrateur dans une réflexion très complexe. Il semble que tous les corps évoqués par le poème soient en fait le poète : il est en discussion avec lui-même. Ce constat permet de supposer le tourment certain de celui qui est aux prises de toutes ces voix et de toutes ces sensations.

Le poète fréquente souvent les berges : « Une rue sans grandeur débouche sur le rivage » puis « Leurs voix m'accompagnent jusqu'au bord du fleuve à demi gelé, sans pauvreté plus que jamais sans âme, son dénuement incapable même de frissons » (*DME*, 32) ; « On sort dans des marges de fleuve, où luisent, bas fantômes, les saules secs qui ont épuisé leur tendresse. » (*DME*, 36) ; « Les bergers de la neige apparaissent au loin. [...] La dernière flaque d'eau libre dans le fleuve gelé a la forme d'un loup qui court après sa proie, mais le bleu se fait tendre et le recouvre de son châle. Je suis allé trop loin dans le froid » (*DME*, 39). La section « Stations Lachine » représente certainement l'exemple le plus intéressant. En effet, sa construction suppose un itinéraire « réel ». Aux poèmes sont jointes des photographies d'œuvres d'art placées aux abords du fleuve, à Lachine. De plus, les différentes parties de la section reprennent les titres des œuvres et chaque poème est une variation sur ce même titre. Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est que ce sont les poèmes qui sont les plus « géolocalisés ». On peut même aller jusqu'à affirmer que le Saint-Laurent est reconstitué ici. Pourtant, ce sont aussi les poèmes où le narrateur sait le moins qui il est et où il est. Nepveu se livre à un jeu d'identification qui donne lieu à un questionnement sur l'espace-temps. La question « où suis-je » revient plusieurs fois, parfois dans la variante « où êtes-vous ». La section complète commence d'ailleurs par les deux questions : « Où tenir ? Où entrer ? » (*DME*, 43). Le poète affirme la connaissance du lieu : « Je suis revenu ici tant de fois, parce que le monde avait failli [...] J'ai cherché une

présence sûre, je me suis soumis à la lame tranchante du lac, là où il se déverse en se souvenant qu'il a été rivière et fleuve. » (*DME*, 45) Pourtant, cette connaissance n'apporte pas d'assurance, et ce, même si elle est précise : « Le lieu est perdu, défait. À Lachine... » et plus loin dans le même poème : « Le monde est jaune tout à coup, le fleuve troublé de sédiments mauvais et plus rien de ma vie n'est limpide » (*DME*, 60).

Le paysage, évidemment, peut aussi aider le poète à se retrouver. Ici par son mouvement : « Parfois le paysage égare la voix, on vagabonde entre l'herbe et le fleuve, les peupliers sur un pied de garde ne répondent plus [...] Là-bas, les rapides furieux épient le mouvement du monde, un grand cheval d'écume tire le temps à longueur d'année. Il nous redonne les mots, les récits, les plaintes, le chant. » (*DME*, 55). Ici, par son immobilité : « Ce n'est ni le lieu ni le temps de s'agenouiller. Pas devant ces statues, ces poutres, ces pierres. [...] On se tient debout au bord de la ville, à respirer l'humidité des vagues et à mesurer cette immense déraison de fleuve arrêté, selon toute apparence, dans son cours. On voudrait que cette immobilité ne soit pas un leurre et qu'elle dure sa fin. » (*DME*, 57). Le fleuve peut aussi être porteur de mémoire :

Je n'ai pas de famille ici, ni père qui aurait gravé sur mer et sur terre le sillon de sa vie, ni mère qui m'aurait porté comme pour un autre baptême d'eau et de verdure [...] Et c'est ainsi que nous habitons parfois des lieux qui n'ont de racines que celles des autres, et néanmoins nous tenons pour proches la paresse cotonneuse des peupliers, le ballet des kayaks et des voiles, et même le déferlement des fourrures apportées jadis aux comptoirs [...] Je me tiens sur ce rivage, dépourvu de ce qui fait le passé d'un homme, je puise dans ma matière noire pour durer. (*DME*, 58)

Lachine est un endroit particulier, puisque le fleuve à cette hauteur était autrefois investi pour la traite des fourrures. Nepveu exploite ce passé dans la partie qui s'intitule : « Les carnets de Jean Mongeau ». Il y invente un personnage du XIX^e siècle qui aurait navigué sur le Saint-Laurent : ces poèmes sont donc l'occasion d'un voyage dans le temps, dans l'Histoire que soulignait Popovic dans l'article cité plus haut. Le contraste avec les autres poèmes ne passe pas uniquement par le changement de la narration. La forme diffère aussi et le personnage s'exprime plutôt en vers qu'en prose : « puis ce fut un chemin de forêt cahoteux/le long du Sault Saint-Louis/où l'on sentait toute proche et pourtant secrète/l'humidité du fleuve qui allait nous porter, /son eau lumineuse comme une

délivrance. » (*DME*, 63) Le passé du fleuve témoigne, en quelque sorte. Selon Popovic : « [Les] voyages sur le fleuve pour aller livrer sa marchandise témoignent eux aussi d'une dureté de l'histoire, des matières et de l'eau, et d'une vie brève, autrement moins facile que les nôtres. Son évocation a ici valeur de rappel : rien ne s'est jamais fait sans lutter ni sans partir. »⁶⁰ Les tableaux de Nepveu investissent donc les berges de Lachine autant par leur présent, si l'on considère les œuvres d'art, que par leur passé.

Conclusion

En langue algonquine, notre fleuve se nomme *Magtogoek* ou « le chemin qui marche ». Je suis hantée par la poésie de ce syntagme. La toponymie actuelle des lieux québécois est elle aussi bel et bien hantée par toutes ces autres appellations, par toutes ces autres langues. Que représente pour nous maintenant le saint Laurent auquel rend hommage notre fleuve ? Le chemin qui marche est sans doute une image plus équivoque, plus révélatrice de notre rapport au fleuve. Mais enfin, notre fleuve a eu, a encore, plusieurs noms qui ne sont que des façons de le reconnaître. Ils ne modifient en rien ce qu'il est, ce qu'il a pu porter et ce qu'il portera. C'est un fleuve bien avant d'être un nom. Cet essai avait pour objectif de se pencher sur l'écriture du fleuve, de son eau et de sa mouvance. Le Saint-Laurent ne devait être qu'un point de départ, mais il s'avère aussi un point d'ancrage. J'ai écarté l'approche géopoétique dans cette analyse, qui développe la théorie du point d'ancrage, comme un point d'éternel retour⁶¹. L'hypothèse que j'avais au départ de ce projet était en effet que les textes de mon corpus reviendraient sans cesse vers le Saint-Laurent, premier fleuve en importance du Québec. Or, il s'est avéré qu'avant l'écriture du Saint-Laurent, il y a simplement l'écriture du fleuve, de ce corps hydrographique imposant et magnifique, qui n'a pas besoin de nom pour être équivoque. Ce que j'ai observé dans ces textes, c'est le déploiement d'une hydrographie, l'écriture de l'eau. Il semble qu'il y avait beaucoup de choses à dire sur le fleuve *avant* de dire le Saint-Laurent. Celui-ci d'ailleurs, représente peut-être un carquois étouffant ou une ligne toute tracée trop contraignante. J'ai observé qu'il reste présent, mais qu'il flotte dans le poème et les fleuves qui s'écrivent sont *à côté* de lui, écrits en fonction de son existence, mais pas uniquement

⁶⁰ *ibid.*, p.69

⁶¹ voir Rachel Bouvet, *Vers une approche géopoétique*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2015.

pour le faire exister. Les poèmes, comme des mondes possibles, disent quelque chose sur le Saint-Laurent, mais aussi sur le simple fleuve.

On a pu constater que le fleuve présente un terreau fertile à l'écriture. Non seulement l'écriture du fleuve peut se faire par différents genres, mais aussi à partir de multiples points de vue. Mahigan Lepage propose une longue allégorie où le fleuve est écrit à la fois comme corps hydrographique et comme homme. Les états de l'eau permettent à Lepage de thématiser l'apprentissage humain. Et la mouvance fluviale, mais surtout le déplacement du fleuve, permet à l'auteur d'incorporer une multitude de voix qui contribuent à la richesse de son étude. Sa fable apparaît comme la quête, la recherche de la liberté. Pour comprendre les mouvements du fleuve, son évolution, Lepage doit d'abord observer l'eau elle-même et ensuite, ses différents affluents qui apparaissent comme des savants gâteux et égocentriques, mais aussi comme des écrivains et des écrivaines célèbres qui contribuent autrement à l'apprentissage du fleuve. L'absence de majuscules semble une façon pour Lepage d'atteindre un aplanissement des discours, non pas comme la perte de relief d'une réflexion, mais plutôt comme le rassemblement de toutes les voix, une tentative d'universalité. Lepage cherche à créer une nouvelle discipline et le fleuve, par son grand potentiel métaphorique, apparaît comme l'espace, le *lieu* tout indiqué.

On a vu également l'omniprésence de l'eau, dans la poésie de Pierre Nepveu. Si j'ai refusé de hiérarchiser les états de l'eau, l'analyse montre que le fleuve occupe une place particulière. Il est sans doute beaucoup plus souvent fréquenté que le lac ou la rivière, corps hydrographiques également (ou presque aussi) importants du Québec, ce qui s'explique certainement par le simple fait que le lieu des poèmes est souvent Montréal. La poésie de Nepveu est aussi incroyablement sensible. Elle témoigne d'une expérience de l'eau — qu'elle soit sous forme de douche ou de larmes — et d'une fréquentation du fleuve. Le fleuve apparaît souvent comme un provocateur de réactions. Le poète entre en contact avec lui en utilisant tous ses sens. L'écriture du fleuve passe donc aussi par la description des sensations physiques qu'il cause chez l'homme.

Si j'ai choisi de rédiger cet essai sur le fleuve, c'était pour répondre à l'obsession que provoque chez moi cet immense corps hydrographique. Pourquoi Lepage et Nepveu écrivent-ils le fleuve ? Peut-être est-ce une obsession partagée. Ce qui semble émerger de l'analyse, c'est qu'écrire le fleuve est peut-être la meilleure façon de s'écrire.

Bibliographie

Corpus primaire

LEPAGE, Mahigan. *Le fleuve colère*, Montréal, Boréal, 2015, 161 p.

NEPVEU, Pierre. *La dureté des matières et de l'eau*, Montréal, Éditions du Noroît, 2015, 108 p.

NEPVEU, Pierre. *Romans-Fleuves*, Montréal, Éditions du Noroît, 1997, 91 p.

Autres œuvres citées

BOILEAU, Nicolas. *Satires, Epîtres, Art poétique, « Au Roi »*, Paris, Gallimard, 1985, 349 p.

DE LA FONTAINE, Jean. *Fables*, Paris, Le livre de poche, 1985, p.7

DE CHARLEVOIX, François-Xavier. *Journal d'un voyage I*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau monde », 1994, 609 p.

DRAPEAU, Sylvie. *Le fleuve*, Montréal, Leméac, 2015.

DORION, Hélène. *Pas même le bruit d'un fleuve*, Québec, Alto, 2020.

HÉBERT, Anne. *Le torrent*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989, 175 p.

LAPOINTE, Gatien. *Ode au Saint-Laurent*, Écrits des forges, Trois-Rivières, 2006, 221 p.
Penser fleuve, Montréal, Éditions Omri, 2016.

LORANGER Jean Aubert. *Poèmes de 1922*, Bibliothèque électronique du Québec, [<https://beq.ebooksgratuits.com/pdf/Loranger-poemes.pdf>], 1922, 112 p.

MAGRIS, Claudio. *Danube*, Paris, Gallimard, 1986, 557 p.

NIETZSCHE, Friedrich. *Œuvres complètes de Friedrich Nietzsche vol.9*, traduction par Henri Albert, Paris, Société du Mercure de France, 1903, 488 p.

NIETZSCHE, Friedrich. *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction révisée de Geneviève Bianquis, Paris, Flammarion, 1996, 477 p.

PRÉVERT, Jacques, *Choses et autres*, Paris, Gallimard, 1990, 288 p.

Œuvres consultées pour la création

- DOSTIE, Alexandre, *Shenley*, Montréal, les Éditions de l'Écrou, 2014, 93 p.
- GILL, Marie-Andrée, *Chauffer le dehors*, Montréal, Éditions la Peuplade, 2019, 85 p.
- GRENIER, Véronique, *Carnets de parc*, Montréal, les Éditions de ta mère, 2019, 89 p.
- GRENIER, Véronique, *Hiroshimoi*, Montréal, les Éditions de ta mère, 2019, 89 p.
- NEPVEU, Pierre. *L'espace caressé par ta voix*, Les Éditions du Noroît, 2019, 110 p.
- VEILLEUX, Maude. *Les choses de l'amour à marde*, les Éditions de l'Écrou, 2014, 72 p.
- YOURCENAR, Marguerite. *Feux*, Les Éditions Gallimard, 1993, 214 p.

Ouvrages de référence

- ARON, Paul *et al.*, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 654 p.
- AQUIEN, Michèle et Georges MOLINIÉ, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Le livre de poche, 1999, 753 p.
- DIDEROT, Denis et Jean le Rond D'ALEMBERT, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 6, article « Fleuve », Paris, 1751.
- FONTANIER, Pierre. *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, 505 p.
- TOUCHART, Laurent. *Hydrologie-Mers, fleuves et lacs*, Paris, Armand Colin, 2003, 182 p.
- Dictionnaire Langenscheidts, Berlin, 1982.

Ouvrages théoriques

- BOUVET, Rachel, *Vers une approche géopoétique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 261 p.
- COLLOT, Michel, *Paysage et poésie : du romantisme à nos jours*, Paris, Éditions Corti, 2005, 441 p.
- COLLOT, Michel. *L'horizon fabuleux volume I*, Paris, Librairie José Corti, 1986, 244 p.

- DANDREY, Patrick. *Poétique de La Fontaine-La fabrique des fables*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, 369 p.
- DE SERMET, Joëlle, « L'adresse lyrique », dans Dominique Rabaté (dir.), *Figures du sujet lyrique*, Paris, P.U.F., 1996, p. 91-97.
- HÉBER-SUFFRIN, Pierre. *Lecture d'ainsi parlait Zarathoustra tome II*, Éditions Kimé, Paris, 2012, 214 p.
- LEPAGE, Élise, *Géographie des confins*, Ottawa, Les Éditions David, 2016, 318 p.
- MATHIAS, Paul. Préface de *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Gallimard, 1996, 348 p.
- NEPVEU, Pierre, *la Poésie immédiate*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2008, 253 p.
- RUSSO Adélaïde et Simon HAREL (dir.), *Lieux propices. L'énonciation des lieux / Le lieu de l'énonciation dans les contextes francophones interculturels*, Québec, PUL, « Intercultures », 2005.
- VADÉ, Yves. *Le poème en prose et ses territoires*, Paris, Éditions Belin, 1996, 347 p.
- WESTPHAL, Bertrand, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2007, 278 p.

Articles

- CLÉMENT, A.-M. (1998). « Fluides poésies / Paul Chanel Malenfant, Fleuves, Montréal, Le Noroît, 1997. / Pierre Nepveu, Romans-fleuves, Montréal, Le Noroît, 1997 », *Tangence* (57), p. 123-128.
- DELAND, Monique, « Habiter le monde en citoyen de l'absolu : sur « La dureté des matières et de l'eau » de Pierre Nepveu. » *Les écrits*, numéro 146, mars 2016, p. 295–302, p. 297.
- KAMMERER, Odile et Odile REDON, dir., « Le fleuve », *Médiévales*, n°36, 1999, p.5-6
- NEPVEU, Pierre. « Pédagogies de la voix-Comprendre et dire la poésie », *Voix et images*, volume 40, no 2 hiver 2015, p. 77-87
- POPOVIC, Pierre. « Quand langage ment », *Magazine Spirale*, no 255, hiver 2016, p.68-69

Sites web

Kenneth White. *La géopoétique*. [<http://www.kennethwhite.org/geopoetique>] (page consultée le 10 janvier 2019)

Mahigan Lepage. *Terminal terrestre*, [<https://www.mahigan.com/tt>] (page consulté le 30 octobre 2019)

Dictionnaire *Merriem-Webster* en ligne. [<https://www.merriam-webster.com/dictionary/fluviology>] (page consulté le 15 janvier 2021)

James H. Marsh, *L'encyclopédie canadienne en ligne*, article « Le fleuve Saint-Laurent », 2006, [<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/fleuve-saint-laurent>] (page consultée le 20 novembre 2020)